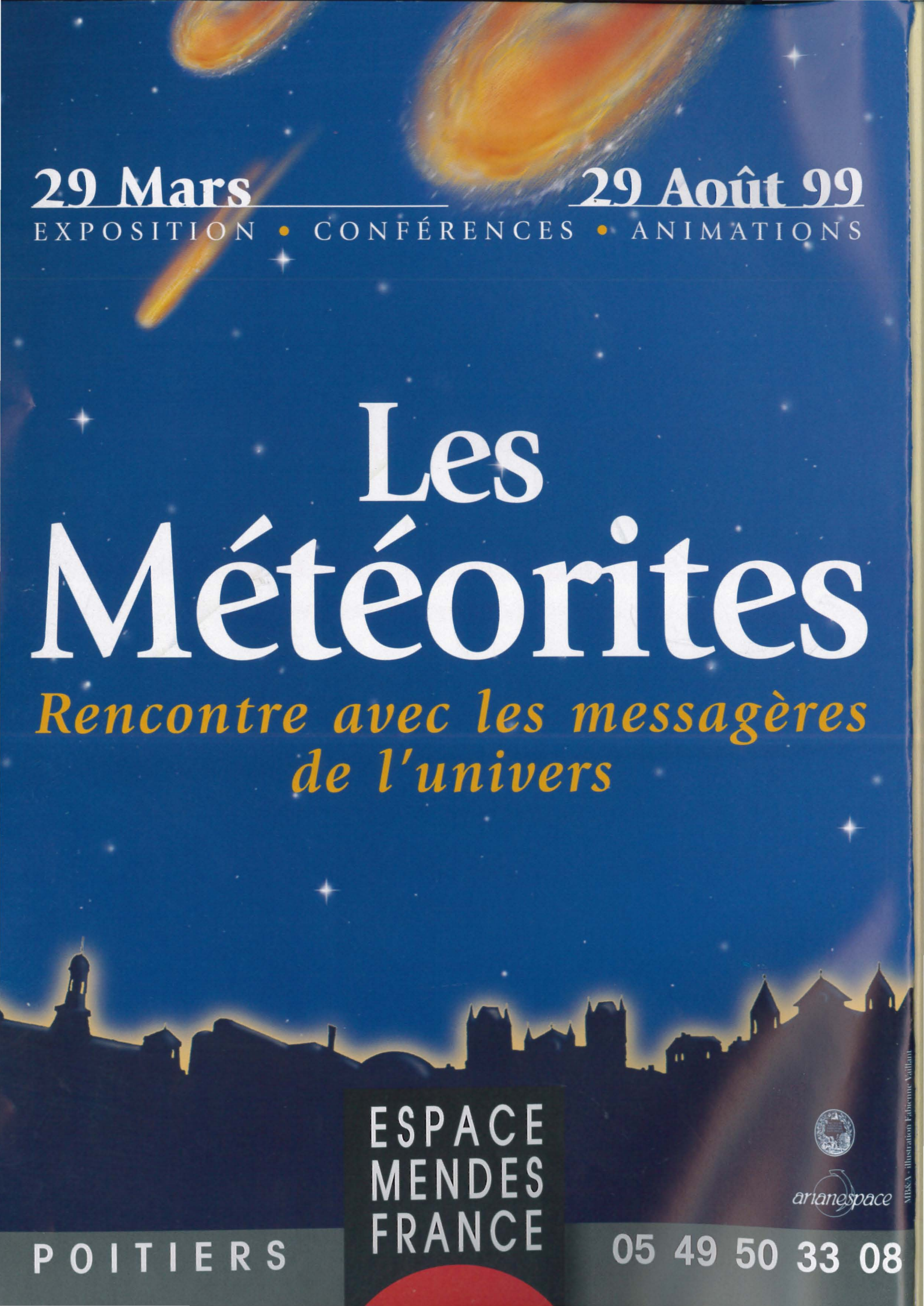
L'ACTUALITÉ
POITOU-CHARENTES

LA REVUE TRIMESTRIELLE DE L'INNOVATION RÉGIONALE
JUILLET / AOÛT / SEPTEMBRE 1999 / N° 45 / 40 F

Les peintures romanes de Saint-Savin patrimoine mondial

LES PATRIMOINES DE POITOU-CHARENTES

9 782911 320194


29 Mars
29 Août 99
EXPOSITION • CONFÉRENCES • ANIMATIONS
Les
Météorites
Rencontre avec les messagères
de l'univers
ESPACE
MENDES
FRANCE
POITIERS
05 49 50 33 08
arianespace
MB&A - illustration Fabienne Vallaud

POUR L'ACTUALITÉ
POITOU-CHARENTES

Glen Baxter '99

HISTOIRE

16 **LES BASTIONS DE LA MER**
Un écrivain et un photographe revisitent l'architecture défensive du XVIIe siècle.

22 **ALCIDE D'ORBIGNY**
La Rochelle rend hommage au voyageur-naturaliste et à ses aventuriers du monde.

24 **RICHARD CŒUR DE LION**
Portrait d'une figure légendaire.

26 **DEVOIR DE MÉMOIRE ET DE CRÉATION**
Questions sur la notion de patrimoine, la ville et l'architecture au directeur du Patrimoine.

30 **ARCHITECTURE ROMANE**
Visite dans trois églises de Poitiers avec Laurent Beaudouin, architecte de la modernité.

34 **SAINT-SAVIN, LE COMBAT DES ROIS**
Pour sa restauration, le fameux Combat des Rois est présenté à l'abbaye de Saint-Savin.

ARCHÉOLOGIE

36 **EXPLORATEUR DES MINES D'ARGENT**
A la recherche des techniques d'exploitation des mines d'argent carolingiennes de Melle.

38 **LE GRAND PORT DU PAYS SANTON**
Reconstitution de la morphologie de l'un des plus grands ports antiques à Barzan.

CRÉATION

40 **IL N'Y A D'URGENT QUE LE DÉCOR**
Deux artistes se sont glissés dans la maison de Pierre Loti, comme dans une robe.

46 **MARAÎCHAGE ET MIGUAILLAGE**
Les rites amoureux en Vendée, de l'Ancien Régime à 1950, analysés par Michel Gautier.

Marie-Ange Guilleminot revêtue de sa «robe au sein coupé noire» dans le salon turc de la maison de Pierre Loti, photographiée par Jean-Luc Moulène.

NATURE

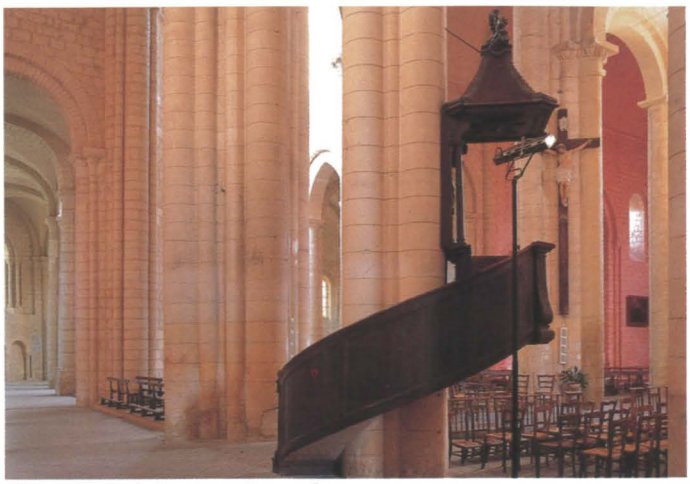
48 **INVENTION DES PAYSAGES DE MARAIS**
Récit de l'invention du Marais poitevin et du marais de Brouage par Pierre Donadieu.

56 **DIVERSITÉ ORNITHOLOGIQUE**
La diversité des paysages de la région se traduit par la présence de nombreuses espèces d'oiseaux.

58 **PÉDAGOGIE NATURALISTE**
Les mesures de protection des espèces végétales.

60 **JARDINS HISTORIQUES DE SAINT-LOUP**
Le propriétaire restaure les jardins de son château inspirés par les principes de La Quintinie.

62 **LA MÉMOIRE DE LA TERRE**
A travers plus de 40 sites s'écrit la longue histoire géologique de la région.



Claude Pauquet

A Poitiers, l'église Montierneuf.

BIOLOGIE

54 **GÉNÉTIQUE, PATRIMOINE ORIGINAL**
Patrimoine génétique et biodiversité, deux notions à bien comprendre.

55 **LA MALADIE DE RENDU-OSLER**
La région de Parthenay est le foyer d'une maladie génétique héréditaire.

LA VILLE

64 **LE GÉNIE DU CARREFOUR**
Entretien avec Jacques Villeglé, décolleur d'affiches lacérées et releveur de traces de civilisation.

68 **VILLE MUSIQUE, VILLE VIVANTE**
Entretien avec Pierre Henry, l'inventeur de la musique concrète, qui met le monde en audition.

69 **LE CHANT DES GRENOUILLES**
Entretien avec Yves Baron, botaniste, pour qui la ville est un désert biologique.

70 **CIVRAY, VILLE COMPLÈTE**
Récit, par l'écrivain François Bon.

CULTURE

76 **TOUTE LA MUSIQUE EST CONTEMPORAINE**
Rencontre avec Philippe Herreweghe, qui orchestre les Académies musicales de Saintes.

78 **MÉMORABLES IMAGES D'AMATEURS**
Mise en lumière du cinéma amateur en Poitou-Charentes, avec Bertrand Desormeaux.

80 **ARCHIVES DU CINÉMA FORAIN**
Les collections de deux cinéphiles vont raconter l'histoire du cinéma forain.

81 **POITOU-CHARENTES, SCÈNE D'ACTION**
Des fous de cinéma ont dressé l'inventaire des longs-métrages réalisés dans la région.

84 **SURFER SUR LA MÉMOIRE**
Le réseau Métive, connecté à Internet, délivre 40 ans de recherches sur l'oralité.

SAVOIR-FAIRE

86 ***HERMIONE*, LES ARTISANS DE LA RECONSTRUCTION**
La reconstruction de l'*Hermione* fédère des savoir-faire très diversifiés.

91 **HAULTX-BOIS EN POITOU**
Dans la Vienne, un artisan restaure des hautbois et des cornemuses.

89 Restaurer les documents anciens - 90 Broder au fil d'or - Le travail des jours

SAVEURS

92 **LES PRODUITS DE LA MER**
Les professionnels de la mer livrent les secrets des produits de leur pêche.

96 Révolution culturelle au pays du cognac - Joël Robuchon - 97 La fouace - 98 A Æ comme Ampelidæ - 99 Anjou, fruit et plénitude - Thouarsais, arômes et expression

Sébastien Laval

L'Hermione

L'AGENDA DE L'ÉTÉ

104 **VIA POITOU-CHARENTES**
Quelques moments d'histoire littéraire qui forgent la mémoire collective de l'identité régionale.

6 Chemins de saint Jacques - 100 Festivals - 106 Les amours - 108 Géographie du mystère - 112 Villes et Pays d'art et d'histoire

ÉDITO

Le patrimoine, c'est d'abord une mémoire partagée. Qu'elle s'inscrive dans l'écorce terrestre, dans la pierre, dans l'environnement, dans les activités humaines, dans la culture, cette mémoire fonctionne sur plusieurs registres de temps, de la très longue durée à des moments fugaces – n'est-ce pas le cas de l'écoute de la musique ou de la découverte d'un paysage ? – et qui nous marquent profondément.

Parce que le patrimoine est perçu comme une chose vivante, que nous réactivons sans cesse, nous avons besoin de cet équilibre entre le permanent et l'éphémère, le rationnel et l'imaginaire, l'objectif et le subjectif. C'est pourquoi ce que nous désignons comme patrimoine peut parfois surprendre, comme le démontre ce numéro spécial de *L'Actualité* qui met en scène et éclaire les axes forts en ce domaine, mais aussi les trésors cachés, et surtout les hommes et femmes de Poitou-Charentes, première richesse du territoire.

Nous avons pu réaliser cette édition de 112 pages grâce au partenariat spécifique avec la Région Poitou-Charentes dans le cadre de l'année du patrimoine. Un numéro de référence qui sera largement diffusé en France et à l'étranger, notamment via notre site Internet.

Didier Moreau

L'ACTUALITÉ POITOU-CHARENTES

L'Actualité scientifique, technique, économique Poitou-Charentes est éditée par l'Espace Mendès France avec le soutien du Conseil Régional de Poitou-Charentes et avec le concours de la DRIRE, du CNRS, de l'ENSMA, de l'Université de Poitiers, de la Ville de Poitiers et d'AIRE 198.

1, place de la Cathédrale 86000 Poitiers. Tél. 05 49 50 33 00
www.pictascience.org – e-mail : emf@pictascience.org

Rédaction – Diffusion : 05 49 51 80 48. Abonnements : voir p. 114

Directeur de la publication : **Yves Cenatiempo**
Directeur délégué : **Didier Moreau**
Rédacteur en chef : **Jean-Luc Terradillos**

Fondateurs : Christian Brochet, Claude Fouchier, Jean-Pierre Michel

CPPAP : 68 797. ISSN 0983-8856. Dépôt légal : juillet 1999.

Conception – Réalisation :
Agence de presse AV Communication - Claude Fouchier
Menneguerre-Photogravure – Celles-sur-Belle.
Imprimerie Sajic-Vieira – Angoulême.

Photo de couverture : Marc Deneyer

1999
Année du patrimoine en Poitou-Charentes

«Finir le siècle en valorisant les messages de l'histoire pour développer la conscience du temps et pour situer les repères», affirme Jean-Pierre Raffarin, président du Conseil régional de Poitou-Charentes. Si la Région a décidé de célébrer son patrimoine culturel et naturel en 1999, c'est pour conjuguer tradition et création. La démarche prospective a besoin de repères historiques mais aussi de beaucoup d'imagination. Ce qu'on appelle, en Poitou-Charentes, «la tradition de la création».

Région Poitou-Charentes
15, rue de l'Ancienne-Comédie – B.P. 575
86021 Poitiers Cedex – Tél. 05 49 55 77 00

Hervé Tartarin

Statue de saint Jacques à Châtellerault

Le roman de Compostelle

Poitiers, Melle, Aulnay-de-Saintonge, Saint-Jean-d'Angély, Saintes, Pons... Les haltes monumentales du grand chemin de Compostelle s'imposent au pèlerin

Par **Astrid Deroost** Photos **Claude Pauquet**

Dessin **Philippe Rondeau**

La région Poitou-Charentes est traversée par plusieurs voies, dont une principale, qui mènent à Compostelle. Le lieu qui, à l'aube du IXe siècle, se découvre sépulcre de saint Jacques le Majeur fait très vite cheminer l'Europe entière. Au Moyen Age, l'affirmation de la foi chrétienne, symbolisée par l'évangéliste Matamoros, l'adoration des saintes reliques et la quête de miracles guident les pas des marcheurs.

Aussi la région compte-t-elle d'innombrables lieux cultes de l'art roman : églises voûtées dotées de déambulatoires, monastères, hôpitaux... Tout un art dit de pèlerinage, né de la circulation des hommes – et des richesses –, vers les lieux saints qui s'épanouit pleinement entre la fin du XIe siècle et la moitié du XIIe.

Sur le grand chemin de Saint-Jacques, le pèlerin entre en Poitou-Charentes par la cité de Port-de-Piles juste après avoir vénéré les reliques de Saint-Martin de Tours.

L'église Saint-Hilaire-le-Grand, du nom du premier évêque de Poitiers, ouvre la voie jacquaire des monuments désormais inscrits au patrimoine mondial de l'Unesco*. Elle passe par l'église Saint-Hilaire de Melle, Saint-Pierre d'Aulnay-de-Saintonge, l'abbaye royale de Saint-Jean-d'Angély, Saint-Eutrope de Saintes, l'hôpital des pèlerins de Pons.

Ces sites – et beaucoup d'autres – témoignent avec faste de l'intense activité architecturale des XIe et XIIe siècles. Différents courants artistiques traversent le Poitou puis, l'Angoumois et la Saintonge. Les sources d'inspiration varient : peintures, scènes historiées de la Bible, végétaux, monstres. Les décors sont simples ou chargés. Les sculpteurs élisent les chapiteaux, les chevets ou les croisées... Mais l'art roman a trouvé un gigantesque terrain d'expression.

Le culte de saint Hilaire à Poitiers

Poitiers, évangélisé dès le IVe siècle par saint Hilaire, compte de nombreux édifices richement ornés. En plus de la façade de Notre-Dame-la-Grande qui transmet les grandes vérités de la foi chrétienne, on peut y admirer Saint-Porchaire, Saint-Nicolas, Saint-Paul, Saint-Jean-de-Montiernef et l'église qui abrite le tombeau de sainte Radegonde.

Melle, point de jonction entre la voie occidentale et le grand chemin, compte trois monuments remarquables

La crypte de Sainte-Eutrope, à Saintes.

et un hospice. Le plus visible est l'église Saint-Hilaire que les érudits – et la géographie – rapprochent de Saint-Pierre d'Aulnay-de-Saintonge. L'abondante décoration sculpturale de l'église melloise et la richesse ornementale de l'église saintongeaise (jadis en diocèse de Poitiers) offrent des détails communs. Griffe d'un même artiste ? Néanmoins les deux édifices proposent de belles particularités. Echelonnement harmonieux des toits d'absides, du déambulatoire et du chœur, portail intérieur travaillé pour Saint-Hilaire. Un portail sud à l'impressionnant bestiaire pour Saint-Pierre que le temps a placé en dehors de la cité.

Du Pays mellois, les jacquets peuvent rejoindre la cathédrale Saint-Pierre d'Angoulême ou poursuivre

leur périple saintongeais. Deux tours vestiges annoncent Saint-Jean-d'Angély. Pour abriter le chef de saint Jean-Baptiste (rapporté d'Egypte par un moine), les religieux de Cluny édifient la première abbaye en 817. Pillée et reconstruite, elle devient au XIe siècle une étape majeure sur le chemin de Compostelle.

L'Europe à Saint-Jean-d'Angély

L'abbaye royale, très remaniée au XVIIe siècle, abrite aujourd'hui le Centre de culture européenne, Saint-Jacques de Compostelle. Dirigée par Alain Ohnenwald et créée en 1989 à l'initiative du ministère de la Culture, de la Région et de la ville de Saint-Jean, la structure pérennise le premier itinéraire culturel européen. Chaque année, six sessions trinationales rassemblent des jeunes autour de la civilisation médiévale (conférences, ateliers d'art, découverte du patrimoine commun) avec en toile de fond «l'apprentissage de la construction quotidienne de l'espace européen». Le Centre propose également des animations destinées au grand public. (Renseignements à l'Abbaye royale, tél. 05 46 32 60 60)

Saint Eutrope, évêque martyr

Saintes souhaite se transformer en lieu-référence de la sculpture romane. Sous l'influence de l'abbaye bourguignonne de Cluny qui soutient la Reconquista et structure les chemins du pèlerinage, Saint-Eutrope devient au XIe siècle un pôle religieux majeur. On vient y vénérer les reliques de l'évêque martyr. La basilique fut aussi, avant l'Abbaye-aux-Dames, l'un des foyers

L'hôpital neuf de Pons.

de diffusion de l'art roman dans la région. En 1996, Saintes commémore le neuvième centenaire de la consécration de l'église Saint-Eutrope. L'atelier du patrimoine de Saintonge (Saintes, Saint-Jean-d'Angély, Pons) entreprend alors un énorme travail de valorisation de l'art roman. Des expositions sont organisées à destination du grand public. Et surtout une publication, *L'imaginaire et la foi, la sculpture romane en Saintonge*, fait le pari fou d'inventorier tous les édifices et d'en détailler les ornements.

Placée sous la direction de Jacques Lacoste, professeur d'histoire de l'art au Moyen Age à Bordeaux, l'ouvrage est une bible et l'introduction idéale à un centre de documentation et de diffusion de la sculpture romane.

La Vau-Saint-Jacques à Parthenay.

En attendant la mise en œuvre de l'ambitieux projet, l'atelier propose ses Noctambulations estivales : visites théâtralisées du quartier et de l'église Saint-Eutrope, avec pour points de départ ou d'arrivée la tour ou la crypte de l'édifice. (Renseignements à l'Atelier du patrimoine de Saintonge, tél. 05 46 92 06 27)

Pons, le réconfort des malades

Pons fait partie des «lieux sacrés, des maisons de Dieu pour le réconfort des saints pèlerins, le repos des indigents, la consolation des malades, le salut des morts, l'aide aux vivants» (Aimery Picaud). Construit à l'entrée de la ville au XIIe siècle, l'hôpital neuf de

Le portail sud de l'église d'Aulnay-de-Saintonge.

Pons accueillait tous les malades et déshérités de la terre mais aussi les pèlerins en quête de soins physiques et spirituels. En ce 25 juillet 1999, après un office œcuménique célébrant saint Jacques, les pèlerins rejoindront les vestiges du site. La veille, une fête médiévale doit rassembler la population costumée autour du donjon. (Renseignements à l'office de tourisme, tél. 05 46 96 13 31)

*Les fresques romanes de Saint-Savin-sur-Gartempe, à l'écart du grand chemin, sont également inscrites au patrimoine mondial, mais depuis 1984.

LA TRACE JACQUAIRE

A l'occasion de l'année du patrimoine, la Région Poitou-Charentes a apporté sa contribution au guide *Chemins de Saint-Jacques*, nouvelle livraison Gallimard destinée à tous les voyageurs. L'ouvrage, abondamment illustré de photos et de plans, est découpé en trois parties : la première parle d'histoire, d'arts et de traditions, d'architecture et de littérature. Les origines du pèlerinage, son impact sur la conception des édifices religieux et civils, l'éclosion de l'orfèvrerie et de la sculpture romane donnent un solide aperçu de la culture jacquaire. De nombreuses pages évoquent naturellement la richesse du patrimoine régional et les liens qui unirent le Poitou et l'Espagne dès le Moyen Age.

La seconde partie fait un tour d'horizon complet des quatre itinéraires principaux et du *camino francès*. Tous les sites architecturaux d'intérêt sont replacés dans leur contexte historique et sociologique. Des textes plus courts mettent le doigt sur une spécificité locale : tradition, légende ou personnage. Enfin, chaque double page est assortie d'une carte-ruban qui déroule avec précision les haltes, les routes et les chemins de randonnée. D'étape en étape. Le chapitre pratique invite le pèlerin à préparer sa longue migration mais intéresse aussi le simple touriste. Un tableau détaillé rassemble toutes les informations nécessaires. Avant de partir, le marcheur peut aussi contacter les associations françaises ou étrangères spécialistes du sujet Compostelle. Une soixantaine sont répertoriées dont quatre pour le seul Poitou-Charentes.

Guides Gallimard, Chemins de Saint-Jacques, 308 pages, 158 F.

Chemins de traverse

S'ORIENTER AVEC LA NOUVELLE CARTE

Une carte routière et régionale des chemins est disponible depuis juin,fruit d'une collaboration étroite entre la Région Poitou-Charentes et l'Institut géographique national. Le document valorise trois axes qui se superposent au patrimoine roman : la voie occidentale (Thouars, Parthenay...), le grand chemin (Poitiers, Melle, Aulnay...) et le chemin plus sinueux qui emprunte Saint-Savin, Charroux, Angoulême puis Aubeterre. Des pictogrammes mettent en lumière les monuments peu visibles ou peu connus au même titre que les plus fameux.
«La carte répond à une volonté de structurer une politique culturelle et touristique» , explique Christine Sarrasin du Centre de documentation et d'animation des monuments historiques en Poitou-Charentes, chargée de la réalisation du document. De plus Saint-Jacques appartient à notre imaginaire. Posséder des chemins, les baliser, c'est important. C'est offrir à ceux qui passent la possibilité de s'enrichir.»

Itinéraires de Saint-Jacques de Compostelle en Poitou-Charentes, Les Spéciales IGN-découverte régionale, 35 F.

« Ici à Parthenay, nous sommes sur une voie latérale à la grande route qui va de Tours à Bordeaux. Elle était très empruntée par les pèlerins qui venaient d'Angleterre, du nord de la France, de Bretagne et qui rattrapaient l'axe majeur à Melle. Le quartier Saint-Jacques en témoigne.» Marie-Pierre Parthenay, animatrice du patrimoine et directrice de l'association Atemporelle, aime à énumérer les indices présents dans la cité des Deux-Sèvres : la porte Saint-Jacques, la vierge noire – petit fanal protecteur – ou encore la morphologie de la Vau-Saint-Jacques. Les rez-de-chaussée des maisons à pans de bois abritaient les boutiques et auberges qui accueillaient les pénitents.

En arrivant au village de Tusson, en Charente.

Claude Pauquet

L'église de Saint-Amand-de-Boixe.

Il y a aussi les nombreux édifices religieux. L'église bâtie vers 1170 par le Seigneur-pèlerin Guillaume IV et surtout Saint-Pierre de Parthenay-le-Vieux. Construit en grande partie au XIe siècle, le magnifique ouvrage est associé au nom d'Aimery Picaud, auteur du *Guide du pèlerin de Compostelle*.
La ville numérisée prétend au titre de lieu phare de l'art roman, de même que Saint-Amant-de-Boixe, Saint-Savin-sur-Gartempe ou Saintes. Cette distinction, imaginée par le Conseil régional Poitou-Charentes, suppose une mise en valeur particulière et dynamique de l'héritage historique.
Parthenay remplit son contrat, en deux temps, via l'utilisation des nouvelles technologies. Depuis mai, un site Internet se charge de défricher les chemins virtuels. Il a pour mission de créer des liens avec tous les sites européens associés à Saint-Jacques afin de délivrer un maximum de références historiques, artistiques et touristiques. Sa mise à jour quotidienne intègre aussi des témoignages de pèlerins ou des événements attachés à Compostelle.
En septembre, une salle multimédia s'ouvrira au public, aux scolaires et aux chercheurs. La scénographie contemporaine, confiée à Bruno Cohen, enchantera l'accès aux nouveaux outils de la communication. Du CD-Rom ludique à la banque de données archéologiques, Parthenay s'engage à suivre à la ligne l'information jacquaire.

Renseignements, association Atemporelle, tél. 05 49 63 13 86 et à l'adresse suivante : http//www.district-parthenay.fr/compostelle-poitou-charentes.htm

En passant par Charroux, Nanteuil, Marcillac-Lanville, Aubeterre

A l'est de la grande via Turonensis, Saint-Savin ouvre jusqu'à l'automne un chantier au public. Les fresques de l'abbatiale sont considérées comme les plus importantes de l'art roman français. Les deux scènes qui composent la peinture du Combat des Rois, déposées voilà trente ans, sont en cours de restauration.
Au sud de Charroux, dont l'imposante abbatiale conservait quelque 70 reliques, la Charente a reconstruit un itinéraire. «Dans notre département, le cheminement des pèlerins est assez flou. Nous nous sommes appuyés sur les monuments et sur le patrimoine restant pour dessiner un chemin contemporain et y restaurer des haltes jacquaires», explique Marylise Ortiz, directrice du service Patrimoine à Angoulême.
Abbaye de Nanteuil, prieuré de Marcillac-Lanville, abbaye de Saint-Amant-de-Boixe, église octogonale de Saint-Michel, cathédrale d'Angoulême, abbaye de La Couronne, église Saint-Jacques d'Aubeterre, aux portes de la Dordogne... Partout, l'architecture romane s'est fait abri, hôpital ou lieu de réflexion sur la route du salut.
Nanteuil-en-Vallée, Tusson, Marcillac-Lanville et Aubeterre renouent avec la vocation de l'hospitalité. Cette année, les quatre communes se sont engagées à offrir un prieuré, un gîte ou un logement chez l'habitant. A charge pour les hôtes de proposer un accueil de qualité et un accès privilégié aux richesses architecturales locales. Une série de spectacles et d'animations est d'ores et déjà programmée qui doit transporter le visiteur dans un environnement médiéval.

Service Patrimoine d'Angoulême, tél. 05 45 38 70 79

Alain Lemasson

Bestiaire d'Aulnay

Suivez Aimery Picaud

Un moine nommé Aimery Picaud, originaire de Parthenay-le-Vieux, entreprit au XIIe siècle de conseiller les marcheurs en partance vers la sainte terre de Galice. Telle est l'hypothèse généralement admise de nos jours puisque le *Guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle* garde quelques mystères.

L'ouvrage édité dans sa totalité en 1882, traduit par Jeanne Vielliard dans les années trente[1], est tiré du *Liber Sancti jacobi*. *Le Livre de Saint-Jacques* ou *Codex Calixtinus* serait lui-même daté de 1139.

Itinéraires, étapes et corps saints à visiter ont été soigneusement consignés dans l'ouvrage, à commencer par les quatre grandes routes qui traversent la France. Immuables chemins qui depuis Saint-Gilles-du-Gard (Montpellier, Toulouse et le Somport), Le Puy (Conques, Moissac), Vézelay (Saint-Léonard, Périgueux) et Tours (Poitiers, Saint-Jean-d'Angély, Saintes, Bordeaux) rejoignent Puente la Reina pour se transformer en un unique *camino francès*.

Sur la route de Tours, l'enthousiaste Picaud propose maints détails enclins à semer la concorde entre les peuples... «Après Tours, on trouve le pays poitevin, fertile, excellent et plein de toutes félicités. Les Poitevins sont des gens généreux [...] beaux de visage, spirituels, très généreux, larges dans l'hospitalité...»

Puis, viennent les Bordelais au langage rude, les Gascons débauchés et ivrognes, les Basques féroces au parler barbare. Pauvres Navarrais : «Quand on les regarde manger, on croirait voir des chiens ou des porcs dévorer gloutonnement ; en les écoutant parler, on croit entendre des chiens aboyer.»

Aimery Picaud livre aussi des conseils pratiques qui en disent long sur la difficulté de l'expédition et sur la société médiévale. Il faut, écrit-il, résister aux bateliers ou péagers cupides, sélectionner les fleuves avant d'abreuver hommes et chevaux et éviter certains mets. Exemple plaisant pour la terre du Matamore : «Tous les poissons et les viandes de bœuf d'Espagne et de Galice donnent des maladies aux étrangers.»

Mais la partie la plus importante du guide est consacrée aux légendes des saints et à leurs reliques. Elles firent la richesse et la renommée des édifices.

«Après, c'est le très saint corps du bienheureux Hilaire, évêque et confesseur, qu'il faut visiter dans la ville de Poitiers. Là, ce saint, rempli de la grâce divine rendit à une mère en pleurs son enfant frappé prématurément d'une double mort.» Prodige parmi tant d'autres. «Aussi son tombeau est-il décoré d'or et pierres précieuses.»

Dans un lieu nommé Angély, «le très saint chef de Jean-Baptiste est vénéré nuit et jour par un chœur de cent moines et s'illustre par d'innombrables miracles».

Avant Blaye et Bordeaux, la halte saintaise revêt une importance capitale. Eutrope y connut le martyre. Aimery Picaud s'attarde longuement sur la légende du saint. «L'affable évêque, issu d'une noble famille de Perse, descendait de la race la plus excellente du monde entier.» Il mourut lapidé et décapité pour avoir converti la jeune Eustelle qui préféra l'amour du Christ aux croyances de son propre père.

L'auteur cite encore Roland «qui mourut, dit-on, de soif dans cette vallée de Roncevaux», saint Seurin, Dominique, Facond, Isidore. La route ibérique compte seize étapes moins détaillées. Vient alors la description de la troisième ville sainte après Jérusalem et Rome. Aimery Picaud consacre un énorme chapitre à Compostelle où il donne notamment la description minutieuse de «l'église du très glorieux apôtre Jacques». Enfin, Amery Picaud rappelle le devoir d'hospitalité.

Ceux qui refuseraient charité et égards aux pèlerins seraient aussitôt frappés de malheur quand celui qui «les aura reçus et hébergés avec empressement aura pour hôte non seulement saint Jacques, mais notre Seigneur lui-même...» ***A. D.***

VOTRE REGARD SUR COMPOSTELLE

Dans le cadre de l'année du patrimoine, la Région Poitou-Charentes organise, du 1er juin au 30 septembre, un concours de photographies et d'aquarelles intitulé «Regards sur les chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle». Tout au long de cet été, chacun est donc invité à participer. Dans chacune des deux catégories, les candidats doivent traiter l'image d'un site monumental ou naturel appartenant à une aire géographique précise comprise entre les chemins de Saint-Jacques dans la région et l'itinéraire conduisant de Poitou-Charentes à Saint-Jacques-de-Compostelle.

Renseignements au 05 49 55 77 00

J.-L.T

En Navarre, le portail de l'église de Sangüesa témoigne de l'influence de l'école poitevine de sculpture en Espagne, sur les chemins de Saint-Jacques.

1. *Le Guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle*, texte latin du XIIe siècle édité et traduit en français d'après les manuscrits de Compostelle et de Ripoll, par Jeanne Vielliard. L'ouvrage couronné en 1938 a été réédité cinq fois. Editions La Librairie philosophique J. Vrin, 1997.
La bibliographie propose notamment les ouvrages de René de La Coste-Messelière, pèlerin érudit et assidu qui vécut près de Melle. En octobre, le Centre de culture européenne de Saint-Jean-d'Angély consacre d'ailleurs une session d'études (à Compostelle) à celui qui, dès les années 50, rouvrit le chapitre de la tradition jacquaire.

HERVÉ DELAMONT

Issue d'un travail nommé «De la tombe du guerrier», l'exposition «Des objets, des Images» est signée Hervé Delamont. Enseignant à l'Ecole supérieure de l'image, l'artiste présente pour la première fois au public soixante images et quarante objets. Des créations épurées où «l'emploi de plusieurs matériaux pour une même pièce, l'exaspération des formes, la tension sémantique entre l'horizontal et la verticale sont poussées à l'extrême», note Blandine Chavannes.

Chapelle Saint-Louis du collège Henri IV, à Poitiers. Jusqu'au 5 septembre.

ALICE MAHER

En 1997, l'artiste irlandaise Alice Maher faisait surgir du Clain les «Filles d'Uranos», tandis que des fragments poétiques disposés dans des nichoirs à mots conduisaient sur la promenade du Pré-l'Abbesse à une géante Ophélie dessinée dans le paysage. Sur la rive, elle continue de guetter votre regard.

Murs de Stéphane Calais

«Les sculptures et les dessins que Stéphane Calais réalise sont les outils d'un réel en permanente expansion», écrit Nathalie Ergino. Ces formes éphémères s'inspirent de fiction et de biographie avec notamment l'utilisation des signes de la bande dessinée. Cet été, l'artiste exécute deux grands murs peints dans la galerie de l'Ecole municipale d'arts plastiques de Châtellerault.
Du 3 juillet au 31 août, 12, rue de la Taupanne, à Châtellerault.

Hervé Tartarin

Jean-Luc Terradillos

JACQUES VILLEGLÉ ET PIERRE HENRY

Le Confort Moderne réunit à Poitiers Jacques Villeglé et Pierre Henry dans une exposition d'affiches lacérées et une création musicale.

Jusqu'au 28 août. Tél. 05 49 46 08 08

PATRIMOINE VIVANT, PATRIMOINE CACHÉ

Cette exposition célèbre le patrimoine d'une aire géographique étendue de part et d'autre de la Vienne dont l'occupation humaine a laissé au fil des siècles nombre de vestiges, de bâtiments, de traditions.

Jusqu'au 12 septembre, à Chauvigny.

BAUJAULT L'OUBLIÉ

Né à La Crèche en 1828, l'artiste statuaire Baptiste Baujault, célèbre en son temps, est effacé des mémoires. Pourtant, la région compte un grand nombre de ses œuvres sur les places publiques.
A l'occasion du 100e anniversaire de sa mort, une étude lui est consacrée par Marie-Paule Dupuy et publiée par la revue *Aguiaine*. *Le Subiet* (bulletin de la Sefco, Les Granges, 17400 Saint-Jean-d'Angély).

Pages réalisées par Emmanuelle Daviet

ECLIPSE DE SOLEIL

Le 11 août aura lieu une éclipse totale du soleil. Dans la région, près de 90% du disque solaire sera occulté par la lune vers midi. Pour cette occasion unique, l'Astrolabe de La Rochelle et l'Espace Mendès France proposent une exposition produite par la Société astronomique de France afin de mieux préparer le public à cet événement.

ESPACE MENDÈS FRANCE

Tout l'été, à travers ses spectacles et expositions, l'Espace Mendès France invite à la découverte des météorites, messagères de l'univers, et à emprunter les traces d'Abel qui conduisent aux origines de l'homme. Dans le théâtre de la sciencesou sur l'atrium, jusqu'au 14 septembre, chaque mardi à 20h30, la chimie devient magie et l'hérédité est expliquée aux enfants et aux parents.
Pour les passionnés d'Internet : forum découverte du Web et courrier électronique, du mardi au vendredi de 14 à 17 h. En permanence l'accès à Internet est gratuit et libre pour les adhérents. Aux plus rêveurs ou aux plus conquistadors, le Planétarium offre des voyages intergalaxiques et des conquêtes de l'espace.
Deux films sur le chantier archéologique des Cordeliers sont présentés, réalisés par Marika Boutou et Patrick Treguer, et par Julie Millot.

Tél. 05 49 50 33 08

Le monde en réparation

A Poitiers, «L'art d'être au monde - Le monde en réparation» est une invitation à mieux vivre ensemble en créant des liens nouveaux entre 18 artistes européens qui interrogent et transforment notre existence, des commerçants, artisans et entreprises, et le public.
Conçu et mis en œuvre par Dominique Truco, directrice des arts plastiques au Confort Moderne, ce projet commence à se concrétiser. Depuis janvier 1999, dans les pages de *L'Actualité*, Glen Baxter préfigure le 3e millénaire ! Depuis mai, au restaurant Ishtar, Grand' rue, vous pouvez déjeûner à la table Jacques Villeglé et à partir d'août sur les nappes à emporter de Philippe Untersteller. Dès septembre de nouvelles œuvres seront à partager à la médiathèque (les images de Marylène Negro), chez les libraires (*Le Livre* de Klaus Scherübel), chez le cirier Guédon (le cercle de lumière de Jason Karaïndros), à l'agence Air France (les «airs» de Gakob Gautel). D'autres réalisations sont en cours, qui verront le jour progressivement.
Renseignement au 05 49 46 08 08

Christian Vignaud - Musées de Poitiers

Radegonde selon Jean-Pierre Pincemin

Jean-Pierre Pincemin expose, cet été au musée Sainte-Croix de Poitiers, des gravures réalisées depuis 1971, ainsi que des peintures et des sculptures. Son œuvre protéiforme est nourrie d'expériences de toute nature, d'interrogations sur la matière même de la peinture. Autodidacte, Jean-Pierre Pincemin est aussi pédagogue. Dans les années 80, sa présence à l'école des Beaux-Arts de Poitiers rayonnait bien au-delà .

Pour ce «retour» estival, nous lui avons montré les peintures de la *Vie de sainte Radegonde*, dont le manuscrit est conservé à la médiathèque de la cité. Parce que Radegonde fonda à Poitiers, au VIe siècle, l'abbaye Sainte-Croix. C'est ainsi que Jean-Pierre Pincemin a réalisé des petites peintures sur le cycle de Radegonde. Elles seront exposées cet été dans ce musée qui a été construit en partie à l'emplacement de l'ancienne abbaye.

Saint Christophe est apparu dans votre peinture en 1991. Est-ce la vie des saints qui vous attire ou l'histoire de leur représentation ?

J.-P. Pincemin – La représentation pourrait être définie comme la figuration de la figuration. L'artiste s'accorde le droit de représentation de ce qu'il a déjà vu. Il l'expérimente dans des objets de même nature, et sans chercher de documentation historique et sociale qui viserait à corriger quoi que ce soit à cette représentation. La représentation est donc une grille de complaisance.

Pour les deux tableaux réalisés en 1991, «Saint Christophe» et «La Chasse à l'ours» (sans titre dans les catalogues), deux questions se posaient : Est-il possible de peindre comme le lissier exécute un tapis, à savoir du haut à gauche vers le bas à droite ? Contradictoirement, par le choix du sujet à forte connotation narrative, peut-on inclure un «événement» comme on l'explique dans les sciences physiques ? Le parti pris a été celui de la peinture primitive (XIII-XIVe siècles), de son corollaire, la peinture naïve, et de l'humour, détachement pour laisser le peintre travailler et le spectateur regarder sans prendre son mouchoir.

L'«événement» est cette narration. D'autres tableaux auraient pu se faire à condition de trouver d'autres sujets directement narratifs. Ce fut le cas avec «La Chasse au tigre», «La Chasse au lion», quelques pornographies en trois tableaux et, plus récemment, avec une série de seize petites peintures sur les «Amants séparés» dont j'avais préparé le scénario, la forme grammaticale et la syntaxe pour un texte qui signifierait la durée et la finalité.

J'ai retrouvé dans le cycle de Radegonde les mêmes obligations que celles que je viens de citer. Comme vous avez pu le voir, j'insiste sur le côté «sexy» de cette femme reine et sainte, et je procède un peu comme dans le cinéma muet : stylisation des expressions, ralenti des mouvements et déceptivité – c'est-à-dire nostalgie des paradis perdus, distance dans la communication.

Vous avez écrit en 1996 : «J'ai appris à peindre en faisant de la gravure.» Pouvez-vous préciser ?

Les peintres ont le don d'universalité, qui n'est rien d'autre que le plaisir en apprenant et le désir de connaissance. Par son incapacité à traiter la forme abstraite, la gravure risque de se limiter à la forme laborieuse et aux disciplines du maître en taille douce. Radicalement, on peut dire que Rembrandt et Picasso sont les maîtres de ce qu'il faut bien appeler une technique – maîtres aussi dans la peinture –, l'un n'irait pas sans l'autre. La gravure est une pratique de Chinois, d'Hokusaï si l'on veut, et qui trouve son ancrage dans la rapidité et sa conséquence, la caricature, ou, autre conséquence, la contemplation. Conséquence de ces conséquences : la vie. Ce à quoi l'universaliste doit répondre.

Recueilli par J.-L. Terradillos

Exposition au musée Saint-Croix, Poitiers, du 1er juillet au 31 octobre.

SOUVENIRS DE L'ÎLE DE RÉ

Le musée Ernest Cognacq évoque les souvenirs des touristes qui tombèrent amoureux des rivages et des marais de l'île. Photographies, jeux, costumes de plage illustrent ces moments ainsi que des billets d'humeur sur l'île rédigés par Claude Nougaro, Michel Piccoli, Gisèle Casadessus…

Jusqu'au 17 octobre.
Tél. 05 46 09 21 22

AIX : DE WATERLOO À L'AFRIQUE

En juillet 1815, avant sa reddition aux Anglais et son exil à Sainte-Hélène, Napoléon se réfugia trois jours sur l'île d'Aix dans la maison du commandant de la place de l'île. Achetée en 1926 par le baron Gourgaud, arrière-petit-fils du général Gourgaud, aide de camp de l'Empereur, la demeure fut transformée en musée napoléonien. Les collections évoquent l'épopée et la légende du personnage.

Le baron Gourgaud réalisa trois grandes expéditions en Afrique. Il rassembla ses collections zoologiques et ethnographiques dans d'anciennes maisons de pêcheurs de l'île. Le musée conserve des trophées et des objets évoquant les anciennes civilisations de ce continent. Un site à l'image de l'île d'Aix : modeste mais atypique.

Musée national napoléonien, musée national africain. Tél. 05 46 84 66 40

AQUARIUM DE LA ROCHELLE

Avec l'opération «Observateurs des pertuis», l'Aquarium et le Centre de recherche sur les mammifères marins ont mis en place un programme d'études, hébergements, soins et protections des grands vertébrés marins, les dauphins et les tortues. Fin juin, neuf tortues marines recueillies après échouage, soignées et baguées ont été relâchées sur le plateau de Rochebonne, à 60 milles au large de La Rochelle. Tout comme Renée, femelle dauphin échouée en mer du Nord qui a retrouvé ses congénères et son milieu naturel en même temps que les tortues.

Tél. 05 46 34 00 00

LE BARON DE CHASSIRON ET L'ASIE EXTRÊME-ORIENTALE AU XIXe SIÈCLE

Issu de l'une des plus célèbres familles de la Charente-Maritime, le baron Charles de Chassiron (1818-1871), diplomate lettré, participa de 1858 à 1860 à une importante mission envoyée en Extrême-Orient. Cette mission visait à renouer les relations diplomatiques et commerciales avec la Chine et le Japon.

Homme d'une grande curiosité et collectionneur averti, le baron rapporta de ce voyage plusieurs centaines d'objets d'art et de documents divers. Parmi ces documents : une importante série de livres japonais illustrés par Hokusai, Kuniyoshi, Yoshitora et Kuminao dont l'homogénéité et la nature présentent une valeur quasi «archéologique».

Le baron légua l'ensemble de sa collection à la ville de La Rochelle afin d'enrichir son musée des Beaux-Arts.

Cette exposition donne lieu à la publication richement illustrée du catalogue scientifique complet de la collection Chassiron. L'ouvrage est précédé d'une évocation de la vie, des voyages et des missions de ce précurseur mais aussi de son activité de collectionneur et promoteur du japonisme en Europe.

Musée d'Orbigny-Bernon, 2, rue Saint-Côme, La Rochelle, jusqu'au 30 décembre. Tél. 05 46 41 46 50

LES PEINTRES SINGULIERS D'ESSAOUIRA

Dans le cadre de «Temps du Maroc», le cloître des Dames Blanches accueille les œuvres de quinze peintres d'Essaouira, cité atlantique du Maroc. Trait vif et naïf, couleurs chaleureuses, animaux fantasmagoriques, ces œuvres s'imposent au regard par leur force et leur originalité. Les totems, sculptures et peintures exposés ne se rattachent à aucun mouvement pictural contemporain et signent là leur véritable singularité.

Cloître des Dames Blanches, à La Rochelle. Tél. 05 46 51 51 51

Dialogue lumière

Autour du thème de la lumière électrique, Julio Le Parc joue avec l'architecture de la tour Saint-Nicolas. Il crée un dialogue entre verticalité et horizontalité, sollicite l'œil à la recherche du mouvement, provoque le spectateur. Depuis quarante ans, l'artiste d'origine argentine expérimente l'art cinétique. Pour Julio Le Parc, ces expériences excluent la possibilité d'appréhender le phénomène d'un seul coup d'œil comme dans le cas des tableaux traditionnels accrochés au mur, ou des sculptures sur le socle autour desquelles tourne le spectateur. Au contraire. «Elles le plongent dans des situations visuelles en le sollicitant simultanément de tous les côtés, afin que l'image perçue pendant son passage soit le produit de son temps d'arrêt dans cet espace, des mouvements qu'il effectue, des images qui y sont produites successivement», explique l'artiste.
Un artiste admiré par l'écrivain Pablo Neruda.
Jusqu'au 20 septembre à la tour Saint-Nicolas. Tél. 05 46 28 33 13

Julio Le Parc, *Lumière visualisée*, 1962-1981.

Julio Le Parc

DELACROIX LE VOYAGE AU MAROC

Découvrir les *Carnets du Maroc* d'Eugène Delacroix, c'est deviner les visages croisés, toucher du regard l'étoffe des costumes, entrevoir les paysages qui ont marqué l'expérience marocaine du peintre. Delacroix a ensuite puisé dans ses calepins pour réaliser de grands tableaux, notamment «Noces juives dans le Maroc» et «Moulay Abder-Rahman».
La médiathèque de La Rochelle expose des fac-similés des carnets jusqu'au 20 août.

Christian Vignaud – Musées de Poitiers

Ci-contre, «Vue panoramique des environs de Meknès», dessin original de Delacroix, collections du musée Sainte-Croix de Poitiers.

LA MASCARADE NUPTIALE

Les nains constituant cette Mascarade nuptiale sont une «véritable singularité» comme l'indiquent les minuscules commentaires rédigés en portugais sur les personnages eux-mêmes... Nés au Brésil, ils étaient envoyés en présent par les gouverneurs des provinces brésiliennes à la cour du roi du Portugal. Ce tableau est une pièce majeure du musée du Nouveau Monde. Cette œuvre est exceptionnelle par ses dimensions et par la rigueur expressive de sa composition pyramidale. Ce genre de peinture, d'une grande rareté, peut être rapprochée des cabinets de curiosité qui appartenaient à l'archiduc Ferdinand II d'Autriche (1529-1595).

Musée du Nouveau Monde, à La Rochelle. Tél. 05 46 41 46 50

MICHEL DANTON

La calligraphie inspire le travail de Michel Danton. Cet artiste mène une recherche picturale sur la phrase, dont «l'horizontalité affirmée, la matérialité et le rythme des signes – liés ou déliés, lisibles ou illisibles – tiennent lieu de paysages tant mentaux que picturaux», indique Catherine Duffault.

Musée de l'Echevinage, à Saintes. Tél. 05 46 74 20 97

Dieux d'argile

Au musée des tumulus de Bougon, situé dans les Deux-Sèvres à proximité d'une des plus anciennes nécropoles néolithiques, l'exposition «Dieux d'Argile» présente 300 objets, témoins muets de la vie quotidienne et rituelle en Hongrie au 6e millénaire avant notre ère. Des objets exceptionnels issus de gigantesques fouilles de sauvetage menées de 1993 à 1996 lors de la construction de l'autoroute M3 reliant Budapest à Kiev. Ces travaux, sans précédent dans l'histoire de l'archéologie hongroise, ont mobilisé nombre de scientifiques, d'étudiants en archéologie et divers spécialistes. Le matériel découvert a fourni des renseignements essentiels sur l'articulation des différentes cultures du Néolithique du bassin des Carpates.

Les objets exposés proviennent de trois sites du Néolithique et ne représentent que 10% du produit des fouilles : il s'agit donc des plus belles pièces. Objets de la vie quotidienne ou liés aux rites funéraires, céramiques, parures, statuettes, vases, coupelles, braseros, centaures sont rassemblés dans cette exposition jamais présentée en France.

«Dieux d'Argile» fait allusion à ces figurines énigmatiques façonnées dans l'argile et trouvées dans les maisons : têtes fantomatiques aux allures cycladiques, centaures que l'on croirait sortis d'une mythologie grecque ignorée. Ces «golems» d'un autre temps se distinguent par l'épuration extrême de leurs lignes : contours purs, formes géométriques stylisées.

Musée des tumulus de Bougon, jusqu'au 31 août. Tél. 05 49 05 12 13

ROCHEFORT MIS EN BOÎTE

Personnage original et photographe-chroniqueur, René Kérigny (1882-1962) a pris sa ville natale, Rochefort, sous tous les angles. Son travail réalisé avec humour est présenté autour de quatre thématiques : les portraits, la vie quotidienne, les événements festifs et la vie politique des années 30.

Musée d'art et d'histoire de Rochefort, jusqu'à fin octobre.

MUSÉE DE LA MARINE

Le musée de la Marine évoque l'époque des chefs d'escadre et présente une importante collection de maquettes de navires, de machines d'arsenal, de sculptures monumentales et de souvenirs, parmi lesquels le cabestan du vaisseau Duguay-Trouin lancé à Rochefort en 1796.

Musée de la Marine, place de La Galissonnière, Rochefort.

ECOLE DE MÉDECINE NAVALE

Créée en 1722, l'Ecole de médecine navale et tropicale fut la première au monde. Sa bibliothèque, ses collections d'anatomie, de chirurgie et d'histoire naturelle en font l'un des rares cabinets de sciences et de curiosités conservés en Europe dans son environnement d'époque.

Ecole de Médecine Navale, 25, rue Amiral Meyer, Rochefort.

ZAO WOU-KI À ROYAN

Le Centre d'arts plastiques de Royan rend hommage à Zao Wou-Ki, un grand peintre abstrait et lyrique de l'après-guerre.

Aux Voûtes du port, jusqu'au 26 septembre.

LE FÂ : ARCHÉOLOGIE ET IMAGES

Cette exposition rend compte des recherches menées sur l'un des sites archéologiques majeurs de la région établi sur l'estuaire de la Gironde, à proximité de la Saintes antique. En contrepoint, l'exposition présente des photographies noir et blanc de Maurice Dupont, président du photo-club royannais.

Musée Dupuy-Mestreau, Saintes, jusqu'au 25 juillet.

CARTOGRAPHIE DES AMÉRIQUES

«Je ne peux qu'en rire, écrivait Hérodote au Ve siècle av. J.-C., lorsque je vois nombre de personnes dessinant des cartes du monde sans avoir aucun élément pour les guider.» Ce «mappa mundi» à caractère plus mystique que scientifique se poursuit jusqu'à l'âge de l'imprimerie et même après le voyage de Christophe Colomb en Amérique. La conception ptolémaïque du monde n'avait en effet aucune connaissance de l'Amérique, mais seulement de l'Europe, de l'essentiel de l'Afrique et de l'Asie, et même un peu de l'Arctique, de l'Antarctique et de l'Australie. Au XVIe siècle, la connaissance cartographique était considérée comme un secret d'Etat. La compétition entre les cartographes contrariait les intérêts des diverses nations des Etats européens. C'est pourquoi les premières cartes imprimées diffèrent assez curieusement les unes des autres. Les cartes les plus anciennes trahissent une fascination récurrente pour l'inconnu, avec des monstres marins, des continents peuplés d'une faune étrange, autant d'éléments qui ne résultent pas de l'observation directe mais de voyages imaginaires. Durant le XVIIIe siècle, une explosion de l'information, associée à «l'ère de la raison» a donné naissance à des cartes incluant des vignettes donnant des détails tels que «la façon de pêcher pour sécher et saler la morue à Terre-Neuve». Le capitaine Cook est évidemment présenté avec une carte générale montrant le trajet des navires qu'il commandait. L'exposition couvre une période effective de quatre siècles et demi.

Musée du Nouveau Monde, à La Rochelle, jusqu'au 30 septembre.

INSTALLATIONS DE JACQUES VIEILLE ET ANGE LECCIA

Le matériel de médiation – téléviseurs, projecteurs, haut-parleurs – est le support privilégié d'expression d'Ange Leccia. Celui-ci détourne ces objets et les réduit à leur rôle premier : diffuser une lumière ou un son pour induire une communication de sens.
Jacques Vieille met en jeu la relation nature/culture, en figurant l'emprisonnement animal. Ces deux commandes publiques ont été créées dans la tour du Prince de Galles à Thouars, ancienne prison des faux-sauniers.

Jusqu'au 12 septembre.

FELICE VARINI

La création de Felice Varini est conçue spécifiquement pour l'espace de la chapelle Jeanne d'Arc de Thouars. En référence à la Renaissance où les univers de la peinture et de l'architecture cohabitent parfaitement, Felice Varini intervient en peignant directement sur les murs de l'édifice. Le décor réel joue comme un fond sur lequel la forme se construit, glisse ou se délie et dépend de notre déplacement. Le travail prend sens en fonction du spectateur.

Jusqu'au 12 septembre.
Tél. 05 49 67 93 79

L'ÉTÉ DE RICHARD TEXIER

La ville de Niort célèbre son peintre, Richard Texier, à la médiathèque, au donjon et à l'hôtel de ville, où sont visibles des grandes peintures, dont une de 10 x 2,80 m.

Jusqu'au 30 septembre.
Tél. 05 49 77 16 70

TRÉSORS DES ÉGLISES DE CHARENTE

Peintures, sculptures, orfèvrerie, vêtements liturgiques, le musée des Beaux-Arts d'Angoulême présente les plus beaux objets du XVIIe au XXe siècle conservés en Charente.

Musée des Beaux-Arts, Angoulême, jusqu'à la fin août.
Tél. 05 45 95 07 69

La censure anti-BD

Il y a cinquante ans, le Parlement français adoptait la loi 49-956 sur les publications destinées à l'enfance et à l'adolescence. Son objectif : moraliser la presse illustrée jugée nocive et corruptrice. Cette loi instaura le délit de «démoralisation de la jeunesse». Elle fit des ravages dans le milieu de l'édition. *Barbarella* et *Hara-Kiri* firent l'objet d'interdictions mémorables. Des albums de Buck Danny, Lucky Luke et Gil Jourdan, publiés en Belgique, furent interdits d'importation. Le journal *Tarzan* et les éditions Pierre Mouchot passèrent à la trappe. Un grand nombre de publications ayant été victimes d'interdictions sont actuellement présentées au musée de la bande dessinée, ainsi que les versions «avant/après» de quelques planches censurées. L'exposition raconte comment la loi fut préparée, votée et surtout appliquée.
Jusqu'au 26 septembre, CNBDI, Angoulême. Tél. 05 45 38 65 65

LABYRINTHES EN MELLOIS

«Romanes 99» accueille cette année dans les trois églises romanes de la ville de Melle et à l'Hôtel de Menoc, douze artistes autour de la thématique labyrinthique.
A découvrir les swing picturaux du jazzman Daniel Humair, les abstractions abyssales de Philippe Untersteller, les fils de lumière de Clarisse Schelgel-Denoue, et autres cheminantes voies de Thésée, signées Michel Davo, Jean-Pierre Touchet, Peter Knapp, Henk Hage, Marjan Bijlenga, Raoul Furno, Annick Bongrand.

Ci-dessus, œuvre de Claude Lévêque, 320 x 15 cm, coll. Frac Poitou-Charentes.

L'ART DU TRANSFERT

Peintures, vidéos, photographies, néons, installations sonores, sculptures… Divers supports pour dix artistes. Certains d'entre eux revisitent l'art optique tel qu'il avait été proposé dans les années 1960-1970. «Au-delà de toute interprétation plastique, historique, intellectuelle ou philosophique des œuvres, reste la sensation pure que nous offre chacune de ces créations, chaque univers, chaque sphère pour nous emporter, corps et âme, jusqu'aux limites de la transe», indique Philippe Régnier, organisateur de l'exposition. Des œuvres purement «rétiniennes», par Delphine Coindet, Claude Lévêque, Stéphane Magnin, Miltos Manetas, Sarah Morris, Ugo Rondinone, Sam Samore, Pierre Thoretton, John Tremblay et Ettore Undo.

Frac Poitou-Charentes, à Angoulême, jusqu'au 27 novembre. Tél. 05 45 92 87 01

Alain Rezzoug

Structures d'Emmerich

Architecte-ingénieur, David Georges Emmerich (1925-1996) fut, en France, le principal représentant des recherches sur la morphologie structurale en architecture. En 1958, il invente les structures «autotendantes» où traction et compression s'équilibrent pour former une configuration légère, indéformable et autostable ; prélude à une architecture sans fondation articulée sur la combinatoire géométrique de ses constituants.
Les recherches d'Emmerich appellent à approfondir leur équivalence avec la pratique artistique contemporaine, axée sur les recherches minimales, modulaires et sérielles. Structures, dessins, croquis, maquettes : l'architecture nomade d'Emmerich au château d'Oiron, jusqu'au 31 octobre. Tél. 05 49 96 57 42

Ci-dessous, les fils de lumière de Clarisse Schelgel-Denoue, en l'église Saint-Pierre de Melle.

Des musées net plus ultra

En-tête de Laroche-Joubert, 1869, coll. musée du papier.

En Poitou-Charentes, générer des mouvements fédérateurs entre les musées et développer les initiatives locales pour valoriser le patrimoine passe par la mise en réseau informatique.
Marie-Françoise Huyghes des Etages, conseiller pour les musées à la Drac et conservateur du patrimoine national, dresse le panorama de la politique régionale des musées en Poitou-Charentes.

La Drac a mis en place un réseau informatique des musées de Poitou-Charentes dont l'originalité constitue une dynamique pilote au niveau national.
Oui. Cette dynamique nous permet de sortir des produits multimédias très diversifiés. C'est un outil capital auprès du grand public. L'objectif premier était l'inventaire informatisé des collections. Nous sommes ensuite passés à des opérations de synthèse de ce contenu scientifique sur des thématiques données permettant un accès privilégié au public. Ainsi, l'an dernier, nous avons sorti notre premier produit multimédia, un CD-Rom sur l'aventure maritime. Le cap des ventes a dépassé nos espérances avec plus de 2 000 exemplaires vendus. Le musée de Rochefort a d'ailleurs le projet de réaliser une exposition de type classique tirée de ce CD-Rom.

Ces opérations traduisent-elles une volonté de démocratisation culturelle ?
En effet. Il est important d'élargir les publics, tant par des actions en direction de publics défavorisés que le développement de la connaissance des collections et des contenus patrimoniaux grâce aux nouvelles technologies.

Outre les CD-Rom, vos autres produits multimédias sont les expositions virtuelles. Quel est leur contenu ?
La première exposition virtuelle est consacrée à la célébration des dix dernières années d'acquisitions au titre du Fonds régional d'acquisitions des musées. Cette exposition présente un contenu scientifique avec des séries d'objets sélectionnés et retravaillés par les étudiants de l'Ecole supérieure de l'image. Il y a donc un travail de création offrant une dimension particulièrement originale. La seconde exposition virtuelle a pour sujet les faïences de la ville de Parthenay. Ces expositions sont accessibles sur le site Internet des musées du Poitou-Charentes.

Ce site justement présente un caractère résolument pédagogique. Pourquoi ce choix ?
L'aspect pédagogique plaît au grand public, il a besoin d'avoir des accès logiques de visite.
D'autre part, dans le cadre du prochain contrat de plan, nous préparons toute une politique de développement des actions pédagogiques avec des outils innovants tels que les valises pédagogiques électroniques ou bien les valises virtuelles branchées sur le site. Ces outils permettent d'atteindre des secteurs situés hors territoire français. Le Canada, par exemple, est très demandeur pour effectuer ce type d'échanges.

Recueilli par Emmanuelle Daviet

SPLENDEURS ET MISÈRES DE LA PAPETERIE EN CHARENTE

Dans le cadre du bicentenaire de la machine à papier, le musée du papier du Nil évoque les sites et les productions papetières charentaises avec notamment la présentation d'un florilège documentaire caractéristique de cette activité.
A travers une sélection de documents et d'objets, l'exposition témoigne de la «belle époque» de la papeterie industrielle en Charente de 1830 à nos jours.
A voir jusqu'au 9 janvier 2000.
A découvrir également : «Imaginaires d'usine» qui retrace l'histoire du site de Saint-Cybard, Le Nil, et la fabrication industrielle du papier.

Musée du papier Le Nil, Angoulême, jusqu'à la fin du mois d'août. Tél. 05 45 92 73 43

LES MUSÉES DE LA RÉGION SUR INTERNET

Ce site répertorie plus de quarante musées implantés dans la région. Il a pour objectif de mettre en évidence l'identité de chacun d'entre eux et la qualité des œuvres et des objets qui y sont présentés. Les collections ponctuelles sont répertoriées et mises à jour dans une rubrique réservée aux expositions. Des informations pratiques quant à l'organisation d'un déplacement dans la région sont également fournies.

http.// www.alienor.org.

MACHEROT, UN DESSINATEUR AUX CHAMPS

Des années 50 aux années 80, Raymond Macherot a conquis deux générations de lecteurs de *Tintin* et *Spirou*. Son bestiaire, où l'on retrouve les lérots Chlorophylle et Sibylline et le chat-détective Chaminou, est présenté à travers un large choix de planches originales dont des inédits et plusieurs hommages. L'univers de l'un des maîtres de la bande dessinée franco-belge à découvrir dans une scénographie ludique et inventive.

Jusqu'au 26 septembre, au CNBDI.

PRÉHISTOIRES DE BANDE DESSINÉE

«Comics Park» ravira autant les amateurs de BD que les mordus de paléontologie.
A travers quatre chapitres, l'exposition propose de parcourir les différentes approches de la préhistoire dans la bande dessinée : l'aventure préhistorique, les mondes perdus, les dinosaures, le travail des paléontologues. La collaboration active entre le musée de la bande dessinée et la galerie de paléontologie du muséum national d'histoire naturelle a permis de mêler planches originales (Chéret, Aidans, Jacobs, Vance…) et trésors archéologiques vieux de plusieurs millions d'années.
Signalons que le musée de la bande dessinée, créé en 1991, conserve plus de 4 000 planches originales de BD qui permettent de retracer l'histoire de la BD d'expression française depuis plus de cent cinquante ans.

Jusqu'au 19 septembre, au CNBDI, à Angoulême. Tél. 05 45 38 65 58

Les bastions de la mer

De Brouage à Saint-Martin-de-Ré, de Fouras au Château-d'Oléron, le XVIIe siècle a parsemé le rivage atlantique de forteresses. Un écrivain et un photographe, tous deux vivant sur les côtes charentaises, revisitent cette architecture défensive

Par **Denis Montebello** Photos **Thierry Girard**

Brouage est comme ces objets détournés de leur fonction, vidés de leur sens : depuis que les vagues ne battent plus ses murailles, cet ouvrage – achevé en 1640, après dix ans de travaux, conduits par d'Argencourt –, s'érige en œuvre d'art. Du moins, le touriste égaré l'aide-t-il à se présenter ainsi, à qui ses remparts apparaissent comme un beau mais inutile crochet sur la route d'Oléron. «Aboli bibelot d'inanité sonore», dit le poète, qui sait combien le son, même répété, ne fait pas forcément le sens, et qu'on a beau écouter cette coquille, on n'entend pas la mer.

Mazarin exile à Brouage sa nièce Marie Mancini pour l'éloigner de Louis XIV, à qui la raison d'Etat préfère l'Infante d'Espagne

Alors ce serait mirage que cette ville, une île surgie du désert ? Ou bien décor Potemkine ? Force est de reconnaître que la vocation théâtrale de Brouage est ancienne. De son vivant déjà, si l'on peut dire, ce bastion de la mer s'était transformé en une scène où se joua, avant la lettre, une tragédie racinienne. Le Roi n'était pas le Roi, mais déjà le soleil brillait trop fort pour Marie Mancini, que son oncle Cardinal exila à Brouage, afin de l'éloigner de Louis XIV, qui devait épouser l'Infante d'Espagne. Le Roi envoya donc la nièce de Mazarin en Aunis, «malgré lui, malgré elle», dans ce port dont l'envasement – hâté par les Rochelais qui, dans leur fureur huguenote et parce qu'ils étaient las d'assiéger cette forteresse catholique, coulèrent, en 1586, à l'endroit le plus étroit du chenal, une vingtaine de gabarres chargées de pierres – était quasi consommé, et qui dégageait une mélancolie qu'aucune fête, qu'aucune visite ne parvint à tromper. On voit bien l'Italienne – la vue ici est tout à fait dégagée – promenant sa peine d'échauguette en échauguette, regardant, vers le bastion, ses sœurs jouer à colin-maillard avec les cadets de la garnison, ou contemplant ces vagues qui s'en vont, comme ses espérances, comme ce Roi, qui, retour de Saint-Jean-de-Luz, viendra pleurer sur celle qu'il a sacrifiée à la raison d'Etat et dont la douleur lui parvient, comme la rumeur de la mer, d'autant plus forte qu'elle s'éloigne. Qu'elle se perd du côté d'Antioche, comme tous les rêves. Antioche. On croit rêver. Et c'est un rêve qui s'enlise. Bérénice qui meurt d'avoir voulu vivre. D'avoir oublié que le théâtre est plus vrai que la vie. C'est ainsi qu'apparaît Brouage sous les feux du couchant

La citadelle de Brouage, et ses deux kilomètres de fortifications, perdue au milieu des marais. Au XVIe siècle, c'était un grand port du royaume jusqu'à ce que les huguenots en bloquent l'entrée en coulant vingt navires. Début de l'envasement et de la décadence...

ou dans la brume matinale, comme un songe échoué. Aussi bien comme une réalité mal amarrée, que le premier coup de vent balaiera.
Sa fortune, Brouage la doit aux marais salants et au commerce du sel, signalé dans cette région dès le VIIe siècle. Au XVIe siècle, elle prend le relais de Tonnay-Charente, trop éloigné des lieux de production, et devient une ville, baptisée en 1555 Jacopolis, du nom de son fondateur Jacques de Pons, puis fortifiée et servant de place forte contre les protestants. Lesquels précipitèrent, comme on l'a vu, son déclin. Qui est déjà bien entamé au XVIIe siècle puisque, constatant l'envasement irrémédiable de ce port réputé, un siècle plus tôt, le meilleur de France, Colbert, en 1666, crée un nouveau port de guerre à Rochefort. Vauban a beau visiter le site, faire procéder à des travaux de terrassement, la décadence s'accélère, avec le commerce du sel qui périclite et le paludisme qui décime la population. Désertée par ses habitants, abandonnée par la mer, la cité peu à peu retrouva sa vocation de terre d'exil et devint même prison pour les protestants, puis pour les prêtres réfractaires. Et c'est une forme vide aujourd'hui, où l'on vient de temps en temps radouber la mémoire de la Nouvelle-France, de ce Québec que fonda Sa-

Sur l'île de Ré, l'enceinte de Saint-Martin est considérée comme le chef-d'œuvre de Vauban.

muel Champlain, Saintongeais qui préféra toujours la Normandie pour monter ses expéditions. C'est le même d'Argencourt qui en 1624 avait été chargé de fortifier l'île de Ré par Louis XIII, dans la perspective d'une attaque contre La Rochelle, la puissante ville huguenote. Deux sites furent choisis à cet effet : Saint-Martin-de-Ré et La Prée.

En 1629, les fortifications de l'île de Ré résistent pendant trois mois à un siège anglais

De la citadelle construite par d'Argencourt on voit, comme par transparence, comme en filigrane, ce qui – quatre bastions flanquant une courtine – résista pendant plus de trois mois, en 1627, à un siège anglais, et que ni les ouvrages extérieurs édifiés par l'ennemi ni les tentatives de sape ne parvinrent à ébranler. Du moins jusqu'en 1629, date à laquelle elle sera détruite. Pour être reconstruite dès 1681, sous la direction de l'ingénieur Augier et d'après les projets de Vauban et de Ferry, très certainement sur les bases de la première. De plan carré, avec un bastion à orillon à chaque angle, elle fut défendue également par quatre demi-lunes et des contre-gardes. En même temps, le bourg de Saint-Martin est entouré d'une large enceinte, de plan semi-circulaire, à six bastions et à cinq demi-lunes, et doté d'un havre. Deux grandes portes armoriées – Toiras, du nom du Maréchal à qui Louis XIII confia le commandement de la fortification de l'île, et Campani – sont percées à l'est et à l'ouest. Louis XIV y fait graver les armes qu'il a données à la ville nouvelle, et des fleurs de lis que la Révolution effacera. Dans les siècles qui suivent, en effet, les divers éléments de Saint-Martin perdent leur fonction et progressivement de leur prestige : la citadelle devient prison d'Etat en 1871, et la caserne Toiras, après avoir hébergé une colonie de vacances, se trouve transformée en annexe du pénitencier. Lequel, il faut le reconnaître, a permis de conserver l'essentiel de la citadelle. Sans lui, l'enceinte bastionnée et les bâtiments tels que l'arsenal et la chapelle n'existeraient peut-être plus aujourd'hui.

Si cependant la plupart des bâtiments de la ville, et de l'île, perdirent leur affectation militaire, certains furent, pendant la guerre de 39-45, inclus au système défensif allemand, et l'on vit,

comme au Martray, des redoutes de l'époque de Vauban abriter des blockhaus, ce qui témoigne de ce que Paul Virilio appelle «l'architecture cryptique», manifestation d'une énergie qui «réside essentiellement dans le fait de produire du "continu" en rendant les conditions de l'apparition architecturale inséparables de celles de la disparition»[1]. On voit ainsi l'armée réoccuper peu à peu les bunkers, «comme l'organisation Todt avait remantelé les forts de Vauban, Vauban des sites gallo-romains qui s'étaient élevés eux-mêmes dans des tumulus».

Quant au second édifice, le fort de La Prée, construit par Argencourt en 1625, il suit un plan original, sans courtine, et on pourrait l'admirer aujourd'hui intact, si ne manquaient le parapet et les échauguettes, si deux bastions n'étaient écroulés. Néanmoins, restauré depuis 1982, il offre trois de ses faces et, avec ses bastions aux flancs aigus, apparaît comme un bâtiment d'une rare élégance, dont la beauté est d'autant plus grande que sa petite taille en fit d'emblée une «place faible», et c'est cette faiblesse qui le protégea. En effet, sa situation de «fort d'opérette» le sauva quand, après le siège de La Rochelle, le Roi donna l'ordre de raser toutes les fortifications de l'île.

C'est aussi après le siège de La Rochelle, entre 1630 et 1642, que Pierre d'Argencourt entama la construction d'une citadelle à l'île d'Oléron, à la place du château médiéval situé au nord de la rade des Trousses. La situation de l'île explique que, dès le début du XVIIe siècle, on se soit préoccupé de la fortifier et de la doter d'une artillerie suffisamment efficace pour protéger Brouage, puis Rochefort, en interdisant aux vaisseaux l'entrée de la Charente. Cette citadelle défendrait efficacement la circulation dans le pertuis d'Antioche, et c'est pourquoi, à la suite des attaques anglaises durant la guerre de Trente Ans, une campagne de transformation et de construction de forteresses commence à l'époque de Vauban, en même temps qu'on crée l'arsenal de Rochefort. Ainsi le fort de La Prée, où Blondel ajoute d'importants ouvrages défensifs, sera finalement réduit par Clerville à des proportions plus modestes, en forme d'étoile. Au Château-d'Oléron, Clerville entoura la citadelle du côté de la terre d'une enceinte flanquée de redans et de petites courtines, et à sa mort, en 1677, le travail fut continué par Combes, qui fit raser une partie de la ville et éleva un ouvrage à cornes, une demi-lune et des glacis.

A la même époque, des ouvrages viennent compléter le système de défense : à l'île de Ré, des redoutes sont érigées à Sablanceaux, aux Portes et au Martray ; à Bourcefranc, à la pointe du Chapus, à 150 mètres du rivage, c'est le fort créé par Louvois en 1691. Alliant l'efficacité avec l'esthétique, malgré une construction rendue difficile par l'étroitesse de l'éperon rocheux, cet ouvrage (détruit en partie par les Allemands en 1944, puis restauré à partir de 1960) se dresse majestueusement, avec son donjon haut de 24 m, surmonté d'une échauguette. Il est accessible à marée basse par une chaussée pavée aménagée au milieu des claires.

Pour compléter les ouvrages défensifs de l'île de Ré et de l'île d'Oléron, et protéger l'«avenue» de la Charente, on éleva, en prévision d'une guerre avec la Hollande (1672), le fort de La Pointe, lequel, implanté dans la vase, construit en hâte, ne devait jamais tenir. Ce qui n'est pas le cas du fort Lupin, édifié d'après les plans de Ferry, revus par Vauban, et dont on peut admirer encore aujourd'hui l'architecture harmo-

Fort Lupin a été construit au bord de la Charente à la fin du XVIIe siècle pour protéger Rochefort (ci-contre et ci-dessous). La batterie est en forme de fer à cheval.

Ci-dessus, le fort de La Prée.

1. «Architecture principe 7, bunker archéologie», article repris dans la revue *Oracl* n° 23-24

nieuse et fonctionnelle. En même temps que l'embouchure de la Charente, on fortifia la rive droite, avec le fort du Vergeroux (ou fort Terron), pratiquement disparu aujourd'hui.

Fort Boyard, destin erratique d'un vaisseau de pierre

Deux endroits enfin, situés à l'entrée de la Charente, retinrent l'attention de Colbert : l'île d'Aix, où le fort de la Rade devait empêcher le débarquement de l'ennemi. Le plan en fut présenté par Ferry, sur les données de Vauban. Mais les travaux ne commencèrent qu'en 1692, et, jusqu'au XVIIIe siècle, le projet fut constamment réduit ou modifié.

D'autre part, on renforça l'ancien donjon de Fouras (reste d'un château construit par les ducs d'Aquitaine pour protéger l'entrée de la Charente contre les raids des Normands), en l'entourant d'une enceinte protégée par une demi-lune (après 1689), ce qui montre le souci de Vauban d'intégrer à ses fortifications les bâtiments existants. Et, pour faire pendant à Fouras, on construisit, mais seulement en 1704, une redoute à l'île Madame.

Reste à parler du plus célèbre des bastions, le fort Boyard, qu'on a souvent décrit comme un «vaisseau de pierre», et qui, indépendamment de l'intérêt provoqué par l'émission télévisée, exerce une indéniable fascination. Qui s'explique en partie par l'impression qu'il donne de mouvement dans l'immobilité (ou d'immobilité dans le mouvement). Surgissant des flots, cette île forteresse, édifiée sur un banc de sable, représente une véritable prouesse technique, en même temps qu'un joyau architectural. Le projet fut d'abord étudié par Vauban : il s'agissait de barrer l'entrée de la Charente, et de protéger l'accès à Rochefort, ce que ne permettaient pas complètement les forts d'Aix et d'Oléron, dont les canons ne couvraient pas la distance entre les deux îles. Mais les travaux ne commencèrent que sous Napoléon, pour se terminer sous le Second Empire. Trop tard puisque l'évolution de l'artillerie le rendit, sitôt achevé, parfaitement inutile, le condamnant dès l'origine à une existence erratique voire aberrante, autrement dit à apparaître d'emblée comme un bel ouvrage. ■

Le prochain livre de Denis Montebello paraîtra chez Fayard en septembre 1999 sous le titre *Au dernier des Romains*.

«Un sentiment atlantique. Un voyage en Vendée par le bocage et par le marais», exposition de Thierry Girard, au musée de La Roche-sur-Yon, jusqu'au 4 septembre.

La Rochelle boucle le millénaire sous le signe de l'aventure et du voyage et rend hommage à l'explorateur de la Bolivie

Par **Jean Roquecave**

Coll. médiathèque de La Rochelle

Alcide d'Orbigny *voyageur naturaliste*

Pour rappeler aux Rochelais que, depuis mille ans, le voyage fait partie de leur histoire, une série de manifestations sont organisées jusqu'à la fin de l'année. *«C'est une année symbole,* souligne Denis Leroy, adjoint au maire chargé de la communication et initiateur de l'opération. *Depuis des siècles, La Rochelle a pris sa part à la découverte du monde, l'avenir est un nouveau voyage, il faut sortir de chez soi avec l'envie de connaître, d'apprendre. Le voyage, ça commence quand on ouvre sa porte pour aller se frotter au monde.»* Cette année des voyages s'organisent autour d'un lieu et d'une figure emblématique, le Muséum d'histoire naturelle, où les aventuriers du passé ont laissé leurs découvertes, et dont la restructuration sera achevée en 2002, et le voyageur-naturaliste Alcide d'Orbigny. Le muséum sera réorganisé en trois niveaux, consacrés aux voyageurs, aux continents qu'ils ont touchés, et aux collections particulières. Le jardin, baptisé Jardin des essences du monde, sera planté d'un échantillonnage de plantes et d'arbres de tous les continents. L'aspect *«musée dans le musée»* qui fait le charme du muséum sera préservé, un espace est d'ailleurs prévu pour être le *«grenier du voyageur»*. *«Il y a encore des choses entassées dans le grenier du muséum comme dans les caves du château de Moulinsart,* note Denis Leroy. *Récemment, nous avons trouvé des malles provenant de l'expédition de Dumont d'Urville qui n'avaient jamais été ouvertes. Nous avons brisé les scellés et pour la première fois un herbier a pris l'air du XXe siècle.»* Les visiteurs du muséum peuvent d'ailleurs jouer aux voyageurs, grâce à l'animation «laboratoire du voyageur», un atelier pédagogique conçu pour les scolaires puis mis à la disposition des adultes, et qui permet, en parcourant les collections, de se mettre dans la peau d'un explorateur. Fin août, le «grenier du voyageur» sera à la foire exposition de La Rochelle, avant que le 18 septembre, une animation théâtrale, «La ronde de nuit des grands voyageurs», ne rende hommage aux aventuriers d'autrefois. Alexandre Aufrédy, marchand rochelais du XIIIe siècle, Samuel Champlain, René Caillié, Samuel de Missy, négociant du XVIIIe siècle qui fut député de l'île Maurice avant d'être maire de La Rochelle, Paul Savatier, médecin de la marine et botaniste qui inventoria la flore japonaise au siècle dernier. Une place particulière est réservée à Alcide d'Orbigny, dont le cabinet de travail a été reconstitué au muséum en prélude à la grande exposition qui doit célébrer le bicentenaire de sa naissance en 2002.

«J'avais résolu qu'au risque de tout ce qui pourrait advenir, j'explorerai la Patagonie ; m'y voilà depuis deux mois et je suis pas encore mort.» Quand cette lettre, datée du 6 juin 1829, paraît dans *L'Echo Rochelais* du 28 janvier 1834, Alcide d'Orbigny est sur le point de rentrer de son voyage de huit ans en Amérique Latine. *«Naturaliste voyageur du gouvernement français»*, il a traversé l'Argentine et exploré la Patagonie, avant de séjourner trois ans en Bolivie. Alcide Dessalines d'Orbigny, né en 1802 à Couéron près de Nantes, a été élevé à La Rochelle dans un milieu de naturalistes. Son père, Charles-Marie, a fondé avec Fleuriau de Bellevue le Muséum d'histoire naturelle de La Rochelle, et a communiqué également sa passion au peintre animalier américain Jean-Jacques Audubon. A 23 ans, Alcide publie un tableau méthodique de la classification des céphalopodes. En 1826, le Muséum d'histoire naturelle de Paris lui confie une mission d'exploration de l'Amérique du Sud, où il fait œuvre de naturaliste aussi bien que d'ethnologue et de géographe. Son travail sur les tatous nains sera l'occasion d'une querelle avec Darwin, qui l'a suivi de quelques années en Amérique du Sud. Alors que d'Orbigny est resté partisan de la théorie fixiste de Cuvier, c'est en étudiant les mêmes tatous que Darwin forge sa con-

viction évolutionniste. En 1840, il est le premier titulaire de la chaire de paléontologie, et publie une description de tous les fossiles trouvés en France qui recense 18 000 espèces. Son cours de stratigraphie est à l'origine de la monenclature des couches géologiques. *«C'est une œuvre fondatrice,* affirme Denis Leroy, *et pourtant, on n'a pas retenu son nom, sans doute parce qu'il n'était pas du sérail universitaire. Il y était entré par la petite porte et, malgré ses quatorze candidatures, il n'a jamais été reçu à l'Académie des sciences.»* C'est en Bolivie que le voyageur rochelais a laissé l'empreinte la plus vivace, au point qu'il y est sans doute le Français le plus connu. Pas une ville sans une rue ou une place d'Orbigny, le plus grand lycée de La Paz porte son nom et même un village, dans la région du Chaco, au sud-est du pays. Alcide d'Orbigny a été le premier scientifique à s'intéresser au pays. Quand il débarque, en 1830, l'indépendance, qui remonte à 1825, est toute fraîche, et il est donc un des premiers à en témoigner en Europe, d'autant que pendant la colonisation espagnole, les voyageurs étrangers n'étaient pas les bienvenus.

L'œuvre d'Alcide d'Orbigny fait partie du patrimoine bolivien

Scientifique, aventurier, car les voyages dans cette région étaient difficiles au début du siècle dernier, sans doute aussi un peu agent de renseignement, il a décrit la Bolivie sous tous ses aspects, établissant même la cartographie du pays. Son œuvre fait aujourd'hui partie du patrimoine bolivien et constitue une base de références historiques. Gonzalo Campero Paz, ambassadeur de Bolivie en France, qui visitait en mai dernier l'exposition du Muséum de La Rochelle, se souvient : *«D'Orbigny, c'est un nom très familier aux Boliviens. A l'école primaire, on nous montrait les gravures tirées de ses livres, et dans n'importe quelle maison bolivienne vous allez trouver des copies de ces gravures. D'Orbigny a une énorme importance dans notre histoire, c'est le premier scientifique européen à avoir étudié la Bolivie, ce pays entouré de montagnes, perdu au milieu de l'Amérique du Sud, et je suis tout à fait convaincu qu'il a participé à la naissance de la nation bolivienne. On nous apprenait qu'il était parti de La Rochelle, et dans notre mémoire c'est toujours vivant. Pour nous, La Rochelle et d'Orbigny c'est un ensemble.»* En quittant la Bolivie, Alcide d'Orbigny a été fait citoyen d'honneur d'un pays dont il devait écrire *«si le monde devait disparaître, le Créateur devrait au moins sauver la Bolivie, préservant ainsi toutes les essences et les beautés de la planète».* ■

La Rochelle et Lisbonne, destins croisés

Villes-ports de l'espace atlantique européen, Lisbonne et La Rochelle ont croisé leurs destins à plusieurs reprises aux XVIe et XVIIe siècles, à l'époque de la découverte du monde par les marins du vieux continent. Une exposition réalisée par l'Astrolabe et l'Université de La Rochelle présente dans la tour de la Lanterne quelques étapes marquantes de cette ancienne relation. Avec d'abord, une évocation de la figure d'Alphonse de Saintonge, navigateur portugais fixé à La Rochelle en 1530 qui a laissé une cosmographie publiée pour la première fois en 1904. Et les épisodes, peu connus, qui virent à deux reprises La Rochelle jouer un rôle dans les affaires royales portugaises quand, en 1582, Dom Antonio, roi déchu du Portugal, s'y réfugia, puis un siècle plus tard, le 27 juin 1666 jour de mariage par procuration, dans la maison dite de Henry IV, rue Gargoulleau, du roi Alphonse VI avec la princesse Elizabeth de Savoie.
Jusqu'au 30 septembre, tour de la Lanterne.

Daniel Nouraud

Le phare du bout du monde, février 1998.

Le phare du bout du monde

L'année de l'aventure et des voyages à La Rochelle se clôturera sur un événement chargé de symboles. Aux douze coups de minuit, le 31 décembre prochain, une réplique du phare du Bout du Monde, reconstruit sur l'île des Etats en Argentine, grâce au voyageur rochelais «Yul» Bronner, entrera en service à La Rochelle. Construit lui aussi à l'identique du phare décrit par Jules Verne, le phare rochelais sera implanté à quelques centaines de mètres au large de la pointe des Minimes, assurant une réelle fonction de signalisation pour les navigateurs. Le 31 décembre, une liaison par satellite sera établie entre les deux phares, reliant ainsi La Rochelle à l'extrémité du monde.

CD-Rom «Le voyage d'Alcide»

Ce récit interactif sur l'œuvre et le voyage en Amérique méridionale du naturaliste-voyageur Alcide d'Orbigny s'opère en 30 étapes et 378 bandes illustrées autour d'une bibliothèque thématique sur l'Amérique du Sud, un imagier de la plus grande partie des images des bibliothèques d'Aquitaine et Poitou-Charentes sur l'Amérique du Sud, parmi lesquelles des gravures réalisées à partir de dessins d'Orbigny extraites d'un livre paru en 1840 aujourd'hui conservé à la Bibliothèque de Bordeaux. Ce CD-Rom paraîtra d'ici à la fin de l'année. Réalisation : Alain Néris. Coédition : Mémoires d'images et Coopération des bibliothèques en Aquitaine.

Richard Cœur de Lion *l'idéal chevaleresque*

Les Plantagenêt ont régné, au XIIe siècle, sur toute la façade atlantique, de l'Irlande aux Pyrénées. Portrait d'une figure légendaire de la famille, Richard Ier, dit «Cœur de Lion», fils d'Henri II et d'Aliénor d'Aquitaine

Entretien **Carlos Herrera** Photos **Mytilus** et **Bruno Veysset**

Richard Cœur de Lion est mort il y a tout juste huit cents ans, à Châlus, en Limousin, après seulement dix ans de règne (1189-1199), à quarante-deux ans. Le fils d'Henri II Plantagenêt et d'Aliénor d'Aquitaine incarne l'idéal chevaleresque. Excellent guerrier et fin lettré. Martin Aurell, professeur au Centre d'études supérieures de civilisation médiévale de l'Université de Poitiers, nous dresse un portrait de cette figure marquante de notre histoire et de notre imaginaire (en particulier en Poitou-Charentes).

Mytilus

Au printemps dernier, il a organisé, à Thouars, un colloque international (labellisé par l'Année du patrimoine) sur «La cour Plantagenêt (1154-1204) : parenté, gouvernement, savoir et civilité». Martin Aurell prépare un livre sur la famille de Richard Cœur de Lion.

L'Actualité. – Richard Cœur de Lion est-il anglais ou poitevin ?

Martin Aurell. – Richard concrétise plusieurs héritages, anglo-normand et aquitain. Son père, Henri II, était de naissance angevine mais il avait compris la nécessité, pour maintenir son pouvoir, de s'appuyer sur les royaumes et les duchés les plus solides sur le plan administratif et fiscal, à savoir l'Angleterre et la Normandie. Richard naît donc à Oxford mais il vivra la plupart du temps en Aquitaine, soit à l'époque : le Poitou, le Limousin et la Gascogne. Un poème en langue d'oc, recopié au XIIIe siècle dans la chronique de Matthieu Paris, dit : *«Richard le Poitevin est en mort en Limousin.»* A quinze ans, il est fait comte de Poitiers et duc d'Aquitaine. Sa mère, Aliénor d'Aquitaine – une Poitevine – l'a éduqué pour cela. Elle sera toujours à ses côtés pour le défendre et le protéger. Richard est donc avant tout un Aquitain, ce que les Anglais ne cessent de lui reprocher. En effet, il n'est allé que deux fois en Angleterre pendant son règne : pour son couronnement et de retour de captivité afin de battre son frère, Jean sans Terre, et récupérer ce dont il l'avait spolié durant sa croisade.

Quel est son mode de vie ?

Richard est un roi chevalier. Les Plantagenêt n'ont pas un sens de la majesté aussi fort que les rois de France. Sa vie durant, Richard s'est considéré comme un jeune, un *juvenis*. Selon Georges Duby, ce terme ne désigne pas une tranche d'âge mais une catégorie sociologique. Les jeunes sont des guerriers célibataires qui, chassés du château paternel ou de leur frère aîné, vivent comme des chevaliers errants, au jour le jour. Grâce à leur savoir-faire militaire, ils gagnent de l'argent – parfois beaucoup – dans les tournois, parce que le tournoi c'est la guerre. Il faut savoir qu'au XIIe siècle, les tournois ne ressemblent en rien aux images véhiculées par la légende arthurienne et le cinéma. Ce ne sont pas des combats singuliers mais de vraies bagarres, sur des étendues très larges, où l'on rançonne, où l'on fait prisonnier, où l'on prend du butin. Ces jeunes aristocrates sont donc très violents et représentent une menace grouillante dans le pays. D'ailleurs, Richard s'est marié très tard. Un tel mode de vie ne lui permettait pas d'avoir une vie familiale.

Richard incarne les valeurs chevaleresques. Tous s'accordent à reconnaître en lui un guerrier exceptionnel. En 1179, il s'illustre par la prise de Taillebourg, château rivé à un rocher surplombant la Charente, que l'on croyait imprenable. Dès lors, il passe pour un maître en poliorcétique, l'art des sièges. Saladin respecte sa vaillance et sa hardiesse en Terre sainte mais juge qu'il prend des risques immodérés, qu'il est animé d'une sorte d'*ubris*. D'ailleurs, Richard meurt de façon ridicule lors du siège du château de Châlus, en Limousin. Un soir d'avril 1199, il sort de sa tente sans cotte de maille ni haubert, et s'amuse à narguer un arbalétrier de la forteresse. Il esquive les carreaux tirés, jusqu'à ce qu'il soit touché à l'épaule – blessure mortelle.
Personnage exceptionnel, Richard est le type même du roi chevalier.

Parle-t-il l'anglo-saxon, l'anglo-normand ou la langue d'oc ?

En Angleterre, l'aristocratie utilise officiellement l'anglo-normand, langue d'oïl qui a été imposée par les Normands après l'invasion de l'île en 1066. L'anglo-saxon est plutôt utilisé en privé. Richard maîtrise ces langues ainsi que la langue d'oc et compose des chansons, renouant ainsi avec la tradition instaurée par son arrière-grand-père, Guillaume IX, le premier troubadour connu. Il est aussi capable de corriger le latin de l'évêque de Canterbury et de mener, en Sicile, une discussion théologique sur l'Apocalypse avec Joachim de Flore. Ayant reçu une très bonne éducation, Richard n'est pas une brute, c'est un être cultivé.

Le savoir pour le pouvoir, la légende arthurienne et Mélusine pour inspirer la crainte

Comment la cour se compose-t-elle ?

Précisons tout de suite qu'il n'y a pas une seule cour mais plusieurs. Chacun des huit enfants d'Henri II et d'Aliénor a sa propre cour, ou maisonnée, et se déplace toujours avec elle. A cette époque, l'individu en tant que tel n'existe pas. Le roi le plus fort ne prend jamais une décision sans consulter sa cour. La cour est itinérante parce que le roi doit manifester sa présence physique dans tout le royaume, notamment pour mater les révoltes de certains chevaliers et faire accepter son pouvoir.
Trois catégories sociales sont représentées auprès du roi : les grands barons de l'aristocratie anglaise, descendants des conquérants, qui possèdent des terres de part et d'autre de la Manche ; la petite chevalerie, noblesse de lettrés, qui est habituée à servir le roi parce qu'elle lui doit tout, détentrice d'un savoir-faire militaire mais aussi administratif et juridique ; et enfin des individus sortis de la roture, issus de riches familles, comme ce fils d'un marchand de Rouen, Thomas Becket, devenu chancelier d'Angleterre. Ces parvenus sont souvent critiqués par les satiristes parce qu'ils ne sont pas de noble extraction. Un spectre social assez large est donc représenté à la cour.
Savoir est pouvoir. Henri II ne conçoit pas un serviteur de l'Etat ignare. Il prétend, lui-même, prêcher par l'exemple, et donner de lui l'image d'un prince cultivé. Peut-être se rappelle-t-il le reproche que son aïeul Guillaume le Conquérant adressait à son fils Henri Ier, et que Jean de Salisbury et qu'Hélinand de Froidmont mettent dans une lettre adressée par l'empereur au roi de France : *«Un roi illettré est comme un âne couronné.»*

Richard est-il entouré de saltimbanques ?

Pour son couronnement, il invite en Angleterre un grand nombre de jongleurs qui chanteront ensuite ses exploits et diffuseront des chansons politiques en sa faveur faites au jour le jour. Richard manie avec une très grande habileté l'art de la propagande. Il sait que la chanson «engagée» est un moyen efficace pour créer une opinion publique favorable, c'est pourquoi il a toujours des jongleurs à son service et écrit lui-même des chansons politiques.
Richard puise aussi dans le mythe. Après la découverte des reliques d'Arthur et de Guenièvre sur l'île d'Avalon, son père a réactivé la légende arthurienne. Richard diffuse et exploite les hauts faits de son illustre ancêtre relatés dans le cycle de la Table ronde. Notons au passage que les prophéties de Merlin l'enchanteur expliqueraient alors pourquoi les Plantagenêt se complaisent dans des luttes intestines.
Richard revendique aussi une part maléfique en clamant qu'il descend de la fée Mélusine. Façon d'inspirer de la crainte chez ses adversaires. ■

Dans les dessins de Glen Baxter, il y a souvent des dames portant le hénin et des chevaliers qui semblent tout droit sortis de la légende nourrie par Walter Scott. Richard Cœur de Lion est donc un de ses héros. Il en a fait une tapisserie, commande publique du ministère de la Culture pour le 8e centenaire de la mort de Richard. Tapisserie réalisée par la manufacture Pinton, à Felletin, et exposée cet été au château de Châlus.

Bruno Veysset

Le gisant de Richard Cœur de Lion dans l'abbaye royale de Fontevraud.

Performance de James Lee Byars au château d'Oiron, avec les enfants du village, le 26 juin 1993, lors de l'inauguration de la collection Curios et Mirabilia. Photo Jean-Luc Terradillos

Questions sur la notion de patrimoine, la ville et l'architecture à François Barré, directeur de l'Architecture et du Patrimoine au ministère de la Culture et de la Communication

Entretien **Jean-Luc Terradillos**

Devoir de mémoire *et de* **création**

Au cours de notre siècle, la notion de patrimoine s'est considérablement étendue au point que tout, ou presque, peut devenir patrimoine. Au risque de transformer la vie en musée. Reste-t-il de la place pour créer ? A cela, François Barré répond que «deux maladies mortelles nous guettent : tout retenir ou tout oublier».

L'Actualité. – Comment définissez-vous le patrimoine ?

François Barré. – Le patrimoine est ce qui laisse trace, ce qui est mémorable et, d'une certaine manière, ce qui jalonne une histoire collective, d'où son caractère évolutif car, selon les époques, le patrimoine ne couvre pas les mêmes champs. Au début du siècle, la définition d'Alois Riegl portait sur la valeur historique du patrimoine. Aujourd'hui les acceptions sont différentes et nous constatons une généralisation extraordinaire du champ patrimonial, sur laquelle nous devons nous interroger.

Cela correspond d'abord à une extension territoriale, du château et de l'abbaye à la nation, c'est-à-dire à une conception plus large de l'histoire collective. Une deuxième extension s'est produite par le passage de la matérialité à l'immatérialité, par la prise en compte de l'ethnologie, de l'écologie, des réflexions sur l'histoire de l'Ecole des Annales qui s'intéressait plus aux comportements et aux usages qu'à l'histoire des événements et des monuments. Cette part d'immatériel inscrite dans l'histoire populaire et les usages fournit une extension quasi infinie à la notion de patrimoine. Il y a aussi la découverte de l'histoire dans sa complexité. Paul Virilio souligne que notre siècle fut le premier à considérer les «monuments de la négativité» – le camp du Struthof et Oradour-sur-Glane sont classés monuments historiques. Le patrimoine ne sert donc pas seulement à célébrer des héros légendaires mais aussi à accomplir un devoir de mémoire.

La perte de projet collectif a également modifié la notion de patrimoine. Longtemps, notre société a été portée par le déterminisme historique et la foi dans le progrès, ce qui lui permettait de distinguer les valeurs liées à un projet collectif. Par exemple en architecture, la IIIe République a inventé un modèle d'école communale où les valeurs de civisme et de civilité s'inscrivaient dans le bâti comme un signe à la postérité. Les palais de justice faisaient s'abattre sur vous un sentiment de culpabilité dès le seuil passé. Les casernes devaient magnifier la volonté d'appartenance et de combat pour les causes nationales. Les prisons en centre-ville rappelaient sans cesse l'existence du contrat social. Aujourd'hui, «la perte des grands récits», selon l'expression de Jean-François Lyotard, fait que le monument n'est plus signifiant des valeurs républicaines mais réduit à lui-même dans son propre idéal. Comme le projet collectif s'est délité, il est plus facile de se remémorer. Ainsi, l'extension patrimoniale s'accompagne d'un amoindrissement du devenir et de la prospection.

Depuis cinquante ans, nous n'avons jamais autant construit de musées dans le monde. Tout fait trace, tout fait mémoire. D'ailleurs, l'art contemporain nous le montre avec éclat. Si l'analyse s'arrêtait là, il y aurait lieu d'être très inquiet.

La perte du projet collectif rend-elle caduque la symbolique du monument ?

Des changements de valeur ont modifié l'approche. Marc Augé a analysé ces "non-lieux" aux vertus monumentales et a-symboliques de notre siècle, par exemple les centres commerciaux, lieux de sociabilité et d'urbanité implantés de façon anarchique à l'entrée des villes.
Il y a aussi des rituels de rassemblement, comme les grands moments de sport, qui génèrent un lyrisme collectif. La célébration ne s'exprime plus seulement par le bâti mais aussi par des formes d'immatérialité, comme les réseaux et les technologies de communication. Virilio dit justement que l'image publique a remplacé l'espace public. Il ne faut pas pour autant cesser de créer de l'espace public, même si c'est ce que nous faisons le plus mal, du fait de l'absence de projet collectif. L'espace public, ce n'est pas le plein – nous avons de qui doit être protégé. Le devoir de mémoire serait totalement sclérosant sans un devoir d'oubli, donc de destruction, pour ouvrir de l'espace à la création.

Ce problème n'est-il pas de fait éludé par une culture de la séparation : la ville historique au centre et toutes les audaces à la périphérie ?

Il existe une culture administrative de la séparation : au ministère de la Culture, la ville familière et historique, au ministère de l'Equipement, la ville contemporaine, au ministère de la Ville, la ville "malade".
Dans un monde d'appartenance et de partage, il est impossible de considérer la ville dans sa globalité en adoptant un point de vue ségrégatif : d'un côté la ville ancienne et muséale, de l'autre, la ville périphérique et amnésique. Si la périphérie se développe au détriment du centre, cela appauvrit la ville, et si le centre historique devient une sorte de musée, cela appauvrit aussi la ville – Venise est une ville fascinante mais invivable, mortifère. Nous devons donc considérer qu'il y a une ville globale, dans son unité hétérogène, qui se fait sur elle-même, avec des devoirs de mémoire et des devoirs de projet.

Les deux grandes cheminées de l'ancienne manufacture d'armes de Châtellerault forment le «socle» de l'œuvre de Jean-Luc Vilmouth – commande publique de l'Etat dans un site réaffecté à de nouvelles activités.

Hervé Tartarin

Marc Deneyer

A Rochefort, la Corderie royale revit, depuis sa complète restauration, grâce au Centre international de la mer, à la médiathèque, à la LPO, etc. Bernard Lassus y a créé le Jardin des Retours.

très beaux bâtiments en France et des architectes talentueux –, mais l'entre-deux, ce qui fait le lien, l'espace de partage ; cela exige un projet politique pour la cité, en tant que *polis*. Il est plus facile de construire un arc de triomphe qu'une rue.

Comment faire émerger la création dans une société qui accorde tant de place au patrimoine ?

Deux maladies mortelles nous guettent : tout retenir ou tout oublier. Elles conduisent à la folie et au mal vivre. Méfions-nous donc de la nostalgie comme de l'amnésie.
Au nom d'une soi-disant modernité, certains s'extasient devant tout ce qui émerge, en faisant table rase du passé. C'est encore du positivisme. Je ne crois pas à la grâce immanente de l'émergence, qui est une forme d'aventure, mais je pense qu'il faut absolument conjuguer mémoire et création.
Cependant, la politique patrimoniale ne consiste pas à tout protéger mais plutôt à sélectionner ce

Et la mémoire du travail ?

Le patrimoine industriel est constamment l'objet de rappel à la mémoire, une mémoire du travail beaucoup plus familière que celle des châteaux et des églises. Actuellement, 1 200 éléments du XXe siècle sont protégés sur 40 000 monuments classés ou inscrits (principalement des édifices religieux). Nous devons nous interroger sur la manière de dire, au travers de la politique de protection, quelque chose qui fasse écho aux sensibilités de notre époque. Or, si les gens s'intéressent au patrimoine industriel de leur ville, c'est parce

que le père et le grand-père y ont travaillé, et, de fait, cette mémoire familiale devient mémoire collective, ce qui relève d'une conception vivante du patrimoine.

Cette mémoire collective doit-elle forcément se cristalliser dans du bâti ? Le cinéma n'a-t-il pas aussi un rôle ?

Effectivement, je pense par exemple au film de Marcel Carné, *Nogent, Eldorado du dimanche*, qui garde la mémoire des guinguettes, ou à ceux de Jean Renoir, *Une partie de campagne* et *Le Déjeuner sur l'herbe*. Je pense aussi à l'artiste Jochen Gerz dont le travail est souvent d'une force mémorable plus grande que la conservation d'un bâtiment.

Pour que cette mémoire reste vive, de nouveaux usages sont à imaginer dans ces lieux. Une patrimonialisation sans réaffectation et sans requalification conduirait à une muséification.

Dans les années 80, les architectes français ont créé de beaux objets. N'était-ce pas parfois au détriment de la ville ?

La tradition des grands prix de Rome, de l'Ecole des Beaux-Arts et des concours n'a pas disparu. Elle s'inscrit dans une stratégie de séduction où tout bâtiment, y compris l'école maternelle, devient monument, de sorte que l'architecture se fait parfois contre la ville. Je ne dénie pas la fonction monumentale – elle demeure nécessaire –, mais croire qu'une politique architecturale consisterait à réaliser le vieux rêve de dialogue entre le prince et l'architecte – ce que nous avons appelé, en France, les «grands projets» –, c'est se limiter à une vision académique. Cette époque me semble révolue. D'autant qu'on n'a jamais construit autant de bâtiments qui durent aussi peu de temps – autre paradoxe de notre époque.

Une étude de l'Association des architectes américains fait apparaître qu'au siècle prochain 80% à 90% des projets des architectes seront, dans nos sociétés développées, des travaux de réhabilitation. Donc la ville se construit sur la ville et l'architecture sur l'architecture. La ville est un feuilletage spatio-temporel où la création doit tenir compte de ce qui préexiste, où il s'agit de refaire de la continuité urbaine et pas seulement de la discontinuité monumentale. De plus en plus – là encore, les arts plastiques ont ouvert la voie. La création sera la transformation. Reste à s'interroger sur une forme d'exigence architecturale qui serait celle d'une architecture ordinaire. L'architecture est une production sociale autant que culturelle. Braque dit que dans le tableau, ce ne sont pas les choses qui importent mais ce qui est entre les choses. Il en va de même pour les établissements humains : la ville est d'abord relation. ■

Le marché du patrimoine

La Conservation régionale des monuments historiques de Poitiers assure le suivi d'environ 450 chantiers par an pour un montant de 150 MF.

«La nature des travaux est très diverse. Cela va du calice à débosseler à la rénovation de la façade de la cathédrale Saint-Pierre de Poitiers», précise Jean-Pierre Blin, conservateur des monuments historiques à la Direction régionale des affaires culturelles (Drac). En 1998, 54 MF de crédits d'Etat auront ainsi généré près de 150 MF de travaux subventionnés. Des subventions dont le taux, par rapport au montant global, varie de 10% pour les travaux en abord de monuments historiques à 100% pour ceux concernant les monuments classés appartenant à l'Etat comme la cathédrale de La Rochelle ou le site gallo-romain de Sanxay.

S'agissant des restaurations d'édifices inscrits sur l'Inventaire supplémentaire des monuments historiques, tels que les églises de Haute-Saintonge, la part de l'Etat est de 20%. Dans ce cas, les conseils généraux peuvent intervenir dans une fourchette comprise entre 15% et 30%. De sorte qu'une commune possédant un monument classé à restaurer pourra compter sur 50% de financement de l'Etat et 25% du département, le solde restant à la charge de la municipalité. Le Conseil régional s'implique, quant à lui, dans la restauration des monuments classés relevant de l'une des thématiques qu'il a définies : art roman, chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle ou patrimoine fortifié. «Toutefois, reconnaît Jean-Pierre Blin, nous n'avons pas d'édifices en "grand péril" dans notre région. Les seuls problèmes que nous rencontrons tiennent plus aux montages financiers des dossiers ou aux difficultés pécuniaires des propriétaires privés qu'à la qualité du travail des entreprises travaillant pour les monuments historiques.»

Tous corps de métiers confondus, elles sont une soixantaine travaillant en région à pouvoir s'enorgueillir de la qualification «monuments historiques» délivrée par un organisme professionnel. «Ce sont des entreprises locales qui, à 80%, se partagent le marché régional, note Jean-Pierre Blin, beaucoup d'entre elles recrutant leur personnel dans le compagnonnage, ce qui traduit une réelle volonté d'excellence de leur part.» Quant aux architectes des monuments historiques, «leur rôle est d'être le maître d'oeuvre des travaux, de faire en sorte qu'ils soient conformes aux prévisions du cahier des charges, tout en veillant à leur bon déroulement suivant le calendrier qu'il aura fixé».

Et Jean-Pierre Blin de poursuivre : «C'est lui qui, à la demande du propriétaire et de la Conservation régionale des monuments historiques, établit le projet chiffré dans le cadre d'une étude préalable. Basée sur un historique de l'édifice, celle-ci vise à définir les choix de restauration, en retrouvant, par exemple, des détails historiques dont on peut prouver l'existence.» A noter parmi les grands projets de restauration en cours ou à venir : la galerie Renaissance du château d'Oiron, les extérieurs de Notre-Dame-la-Grande, les peintures murales de l'abbaye de Saint-Savin, l'intérieur de la cathédrale d'Angoulême, les fortifications du littoral (Brouage, Le Château-d'Oléron, Saint-Martin-de-Ré), les jardins historiques des Deux-Sèvres (Celles-sur-Belle, La Mothe-Saint-Héray, Saint-Loup-sur-Thouet) et le pont suspendu de Tonnay-Charente.

Pierre de Ramefort

L'architecte Laurent Beaudouin posant dans une alvéole de la médiathèque de Poitiers. A droite, reflets d'un vitrail dans le transept de l'église Montierneuf.

Permanence *de l'architecture romane*

Les bâtisseurs romans savaient travailler la lumière naturelle et créer des espaces fluides. Visite commentée dans trois églises de Poitiers avec Laurent Beaudouin, un architecte de la modernité

Entretien **Jean-Luc Terradillos** Photos **Claude Pauquet**

Les Poitevins qui fréquentent la médiathèque François-Mitterrand ont adopté ce bâtiment (inauguré en 1996), même les plus réticents au béton brut et aux lignes héritées de Le Corbusier. Pourquoi ? Parce qu'à l'usage, tout prend sens : le dessin des façades, le choix des matériaux, l'organisation de l'espace, la polychromie. Tout concourt à maîtriser la lumière naturelle et à rendre l'espace fluide. Une leçon que l'architecte Laurent Beaudouin, concepteur de l'édifice avec Sylvain Giacomazzi et Hervé Beaudouin, a puisée en partie dans l'architecture romane. Nous avons visité avec lui trois églises romanes de Poitiers, Notre-Dame-la-Grande, Montierneuf et Saint-Hilaire, pour qu'il nous explique ce qui fait la force de l'architecture romane et ce qu'il en retient pour construire aujourd'hui.

L'Actualité. – Quelles sont, pour vous, les qualités de l'architecture romane ?

Laurent Beaudouin. – Pour un architecte, c'est une grande leçon de voir que la complexité d'une église romane ne se révèle pas dans la leture du plan de l'édifice – somme toute assez simple, avec sa nef, ses bas-côtés, etc. – mais dans le rapport entre le plan et la coupe. Il y a de la fluidité et de la profondeur dans ce type d'espace, à la fois mouvant et émouvant.

Tout est optiquement troublant à Saint-Hilaire. Il y a une succession de registres en hauteur donnée par les petites arcades et dans la profondeur dès qu'on regarde en diagonale. Le jeu des rapports d'échelle entre les colonnes rend les dimensions difficiles à estimer. Ainsi, des colonnes d'un même diamètre s'élèvent à des hauteur différentes ou, comme dans le chœur de Montierneuf, la taille des chapiteaux n'est pas en rapport avec celle des petites colonnes qui les portent. Le corps, qui est notre manière physique d'estimer la dimension, est troublé par le jeu des variables dimensionnelles données par les éléments qui nous semblent acquis. Nous sommes dans un espace hors d'échelle, sans point d'appui.

Est-ce notre point de vue qui change en nous déplaçant ?

C'est l'architecture qui change. Il est extraordinaire de constater que le bâtiment est transfiguré par le mouvement du visiteur, qui n'a jamais une vision complète de l'espace parce qu'au fur et à mesure qu'il le parcourt, cet espace devient autre.

L'église Saint-Hilaire, à Poitiers, «où tout est optiquement troublant».

L'espace fluide, l'espace qui coule et qui accompagne le mouvement du visiteur, c'est l'idée du plan libre, un des grands thèmes de la modernité. Dans l'architecture romane, cette gestion de la structure est mariée à une richesse incroyable de sources de lumières. Elles sont réparties quelquefois très haut ou très bas, et souvent on n'en voit pas la source. Les plus belles lumières romanes sont cachées, derrière soi ou masquées par des colonnes. La lumière n'éclaire pas seulement le bâtiment, elle prend forme dans l'architecture, de sorte qu'elle devient presque un objet palpable. C'est une lumière-matière qui a du volume, parfois du poids, de la gravité. Le caractère un peu mystique de la lumière des églises romanes provient de cette présence physique de la lumière. La question n'est pas simplement d'ordre visuel. La lumière romane nous saisit physiquement.

N'est-il pas aussi question du temps lorsqu'on marche dans une église ?

L'église romane force à ralentir le pas. L'espace lui-même et la lumière font ralentir. C'est une des définitions possibles de l'architecture : une machine à ralentir le temps, à donner du temps. Alors que la vie sociale nous entraîne dans un temps court, pressé, stressant, l'architecture est le lieu où ce temps vise à rejoindre le temps naturel, c'est-à-dire le temps lent du déplacement des choses de la nature, comme le mouvement des nuages, la course du soleil... Pour moi, la mise en scène de cette lenteur est nécessaire parce que c'est l'antidote du temps social dans lequel nous sommes plongés.

Beaucoup d'architectes s'intéressent actuellement aux images virtuelles, aux choses qui bougent, aux impressions rapides. Je pense au contraire que l'espace architectural doit être très près de la nature

Une alvéole de la salle vidéo de la médiathèque de Poitiers, où se mêlent lumière naturelle et lumière de l'écran. A droite, la rampe de la médiathèque.

pour que le corps retrouve ses marques. Une vie en harmonie avec les technologies nouvelles me semble meilleure si elle se situe dans un espace en rapport direct avec les éléments naturels, avec la réalité des choses. Aussi, l'abstraction, qui est l'essence de l'esprit humain, a besoin d'être mise en juxtaposition avec la matière et la lumière. Par exemple, les peintures aux motifs abstraits de Notre-Dame-la-Grande sont très belles parce qu'il y a la puissance de la pierre et la lumière intérieure qui enveloppe tout.

Est-ce la raison pour laquelle vous montrez du béton brut dans la médiathèque de Poitiers ?

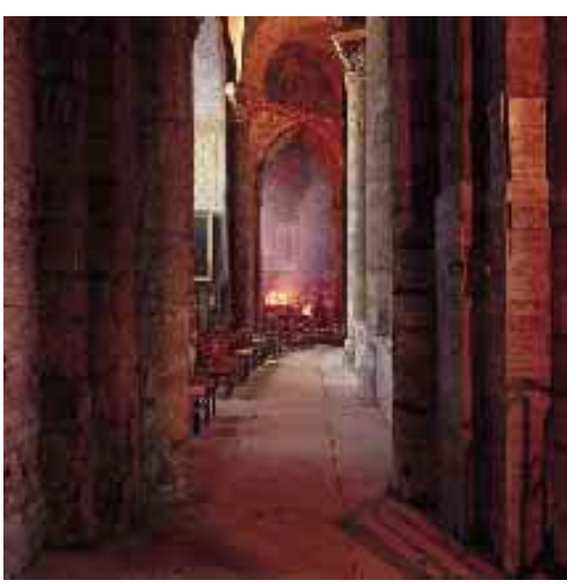
J'ai toujours été fasciné par l'unité de matière des églises. Nous ne pouvons plus construire avec une matière unique, comme on le faisait avec cette pierre qui constitue à la fois le dehors et le dedans des églises. Malgré tout, nous avons essayé, avec la pierre, le béton et le bois, d'approcher cette impression d'unité globale. Par exemple, le bois et les livres sont en continuité puisqu'ils sont faits de la même matière, de même que le béton conserve la marque du bois laissée par le coffrage à planchettes, ou que sa couleur est proche du chêne. Le sculpteur Richard Serra dit que ce n'est pas du tout pareil de voir un cube de métal plein et un cube de plaques de métal, même si les soudures sont invisibles. Sans toucher, on sait si c'est plein ou creux. On ressent immédiatement la présence physique de la matière dans son épaisseur. Il en va de même pour l'architecture qui n'est pas un jeu de formes, de dessins ou d'images comme on a tendance à la réduire actuellement, mais un travail sur le rapport au corps, sur le rapport physique entre le bâtiment et le visiteur.

Quel est le rôle de la rampe qui conduit à tous les niveaux de la médiathèque ?

La rampe est une sorte de promenade qui rallonge le parcours dans la médiathèque, qui ralentit le rythme du visiteur et le prépare ainsi à une lecture, car il faut prendre son temps pour lire.
La rampe met aussi le corps dans une situation inhabituelle. Elle rend le corps brusquement présent, attentif. A ce moment-là, je pense que la qualité de l'espace peut être perçue par la personne qui viendrait là de façon indifférente. Le fait de se tenir debout paraît naturel. En fait, c'est une lutte permanente contre la gravité. La marche n'est pas un mouvement pour bouger, c'est un mouvement pour éviter de tomber.
De même que si certains éléments de la médiathèque semblent flotter dans l'espace – un mur de façade suspendu, la nacelle en béton... –, c'est pour rendre hommage à la gravité. Nous ne montrons pas l'effort du bâtiment pour tenir debout afin de rendre visible la gravité.

Votre intérêt pour l'architecture romane est-il lié au projet de la médiathèque de Poitiers ?

Mon frère, architecte à Niort, m'a fait connaître et aimer cette architecture bien avant que nous



9e centenaire de Sainte-Radegonde

A l'occasion des célébrations du 9e centenaire de l'église Sainte-Radegonde, à Poitiers, l'association des Amis de sainte Radegonde a édité un livre référence sur l'histoire du chapitre et de la paroisse. Cet ouvrage collectif est dirigé par l'historien Robert Favreau et illustré par les photos de Christian Vignaud des musées de Poitiers. Le tombeau de la sainte se trouve dans cette église qui est un lieu de pèlerinage depuis quatorze siècles.

ayons la chance de travailler ensemble à Poitiers. Son architecture, absolument moderne, est profondément ancrée dans le patrimoine poitevin. Poitiers fut l'occasion de mettre en scène ce que j'ai appris avec mon frère, dans un site marqué par l'architecture romane. Pour un architecte, il est important de capter quelque chose du site mais sans en faire l'objectif unique, car un bâtiment qui a des sources multiples me semble plus intéressant. Ainsi, la médiathèque de Poitiers évoque le patrimoine roman et fait référence au Corbusier, précisément le «palais des filateurs» à Ahmedabad, en Inde. Il y a donc une source très locale, romane, et très exotique, indienne, revue par un architecte de la modernité. Même cela, c'est déjà roman. En effet, l'architecture romane surprend toujours par ses inventions et ses éléments complètement étrangers au site, bestiaire fantastique, faune exotique, etc.

A Montierneuf (ci-dessus) et Notre-Dame-la-Grande (ci-dessous), il est évident que «la lumière prend forme dans l'architecture, de sorte qu'elle devient presque un objet palpable».

Aujourd'hui, un projet comme Notre-Dame-la-Grande aurait beaucoup de mal a obtenir le permis de construire et l'accord de l'architecte des monuments historiques. Ce que nous considérons comme patrimoine n'est jamais vraiment intégré au site. Il n'est pas mimétique et, la plupart du temps, il est hors la loi.

Tous les règlements qui tendent à protéger les villes anciennes rendent hors la loi les bâtiments considérés comme le patrimoine et que l'on cherche à protéger. Il faudrait laisser des portes ouvertes pour que l'exception puisse s'introduire dans les règlements. L'exception doit être contrôlée par les avis des uns et des autres mais des choses inhabituelles doivent rester possibles, comme elles l'ont toujours été. ■

ADAGP

Invisible depuis trente ans, le fameux Combat des Rois de Saint-Savin est présenté cette année dans l'abbaye pour sa restauration. Un chantier ouvert au public dans un site inscrit au patrimoine mondial par l'Unesco

Par **Bernard Brochard** Photo **Alain Maulny**

Saint-Savin *le Combat des Rois*

Depuis leur redécouverte par Prosper Mérimée et leur classement sur la première liste des Monuments historiques en 1840, les peintures de Saint-Savin, qui forment le plus vaste ensemble connu de peintures murales de l'époque romane, ont fait l'objet de plusieurs campagnes d'intervention.

Après les travaux de l'architecte Joly Leterme en 1841-1845, et ceux des années 1968-1975, conduits par Charles Dorian, concernant plus particulièrement la voûte de la nef, enfin ceux entrepris ces dernières années à la croisée, dans la tribune et dans la crypte, l'état général des peintures reste encore très préoccupant.

Une nouvelle intervention s'avère nécessaire dont la première tranche, d'un montant de 7 MF, financée par l'Etat, la Région Poitou-Charentes, le Conseil général de la Vienne et la Commune de Saint-Savin, concerne l'assainissement général de l'édifice et la conservation d'une partie des ensembles peints.

En cette année, vouée à la célébration du patrimoine, l'Etat et la Région se sont associés pour sensibiliser le public à cette action de restauration en inscrivant une opération exceptionnelle : le retour de l'une des peintures déposées il y a trente ans et dont la présentation sera effectuée dans les locaux du Centre international d'art mural (Ciam) durant tout l'été.

En 1969, l'état alarmant de la voûte, fissurée et désorganisée, avait exigé la dépose d'une grande partie des peintures de la seconde et de la troisième travées de la nef ainsi que celle des arcs doubleaux voisins. L'enlèvement des peintures était indispensable pour effectuer les travaux de maçonnerie. D'ailleurs, les peintures, exécutées à mezzo-fresco ou à la détrempe, n'adhéraient plus au mortier de support. Elles furent donc déposées *a strappo*, méthode qui consiste à n'enlever que la couche picturale de l'œuvre, sans son mortier.

Abraham se tient debout, armé d'une lance, devant le groupe de ses partisans, s'apprêtant à poursuivre les quatre rois. Ceux-ci s'enfuient vivement à cheval

Ces peintures déposées furent ensuite abritées dans les locaux des Monuments historiques au château de Champs-sur-Marne, puis, momentanément, dans une cellule des bâtiments monastiques de Saint-Savin et enfin au musée Sainte-Croix de Poitiers. En 1987, elles firent l'objet d'un examen, d'un traitement et d'un nouveau conditionnement, effectués par la restauratrice Marie-France de Christen.

Parmi elles, se trouve la célèbre double scène du Combat des Rois et de la Délivrance de Lot, la

plus impressionnante et la mieux conservée de l'ensemble, dans laquelle s'expriment tout particulièrement la vitalité et la grandeur de l'art roman de Saint-Savin. François Eygun l'avait d'ailleurs choisie pour illustrer la couverture de son livre consacré à *l'Art des pays d'ouest* (Arthaud, 1965), la promouvant ainsi auprès du public et la désignant comme l'emblème de notre région.

La scène tirée de l'histoire d'Abraham (*Genèse*, chap. 14, 13-17) relate l'expédition de représailles que le patriarche va mener contre les quatre rois de Mésopotamie (Kedor-Laomer, Tidéal, Amraphel et Aryok) entrés en guerre contre les cinq rois d'Elam et ayant capturé son neveu, Lot, qui résidait près de Sodome.

Abraham se tient debout, armé d'une lance, devant le groupe de ses partisans, s'apprêtant à poursuivre les quatre rois. Ceux-ci s'enfuient vivement à cheval vers la droite. Lot délivré, s'approche pour le remercier mais le patriarche semble vouloir le retenir de la main comme pour le protéger de la bataille qui va suivre.

Cette scène intervient dans le cycle d'Abraham entre la promesse que Dieu fait au patriarche et sa rencontre avec Melchisédech, le roi-prêtre de Sodome. Elle est très rarement représentée dans l'art monumental, mais figure en revanche dans les cycles des manuscrits illustrés, comme par exemple les bibles moralisées du XIIIe siècle. Les exemples antérieurs au XIe siècle sont perdus.

Cette double scène, magnifique, se trouve actuellement répartie en plusieurs morceaux de différentes grandeurs, résultant de la dépose de 1969. Il s'agit donc de rassembler les morceaux et de les appliquer sur un nouveau support. La question de leur repose in situ, c'est-à-dire dans la voûte de l'église, soulève un certain nombre de problèmes techniques qui ont été débattus plusieurs fois en comité ou en commission supérieure. Le risque non négligeable d'un développement de moisissures à partir des matériaux de dépose, en cas de réinsertion dans leur milieu humide originel, a conduit les responsables à choisir une présentation plus sûre, dans les locaux du Ciam, qui permettra un suivi réel de ces peintures fragiles.

Ainsi la scène du Combat des Rois sera-t-elle présentée sur le mur nord de la grande salle des bâtiments monastiques (ancien réfectoire), à une distance relativement proche du spectateur qui pourra donc en apprécier par le détail, le dessin, la couleur et la matière, dans des conditions d'observation exceptionnelles, voire idéales.

Des quinze morceaux actuels à la restitution finale de l'ensemble, sur un support rigide mais démontable, d'une surface approximative de 20 m^2 (4,5 m x 4,5 m), il reste à parcourir un long cheminement. On peut le résumer à trois étapes principales.

Les travaux préparatoires : mise en ordre des sources et des documents antérieurs, investigations et analyses complémentaires sur les matériaux et sur les altérations ; relevés précis des morceaux avec calques, prises de vues photographiques et tirages ; constat d'état de chacun des fragments ; traitements biocides, antiseptiques, antifongiques et résorption des déformations ponctuelles de la toile de support, refixages ponctuels avec élimination partielle des anciens adhésifs.

La scène du Combat des Rois est présentée sur le mur nord de la grande salle des bâtiments monastiques (ancien réfectoire), à une distance relativement proche du spectateur qui pourra donc en apprécier par le détail, le dessin, la couleur et la matière, dans des conditions d'observation exceptionnelles, voire idéales.

L'élaboration du support définitif, qui doit répondre à un certain nombre d'exigences techniques : matériau rigide et léger ; possibilité de démontage en quatre éléments ; planimétrie apparentée à celle de la voûte d'origine ; réversibilité de l'accrochage de la peinture par interposition d'une couche d'intervention ; transposition des relevés à l'échelle 1 sur le support en forme ; regroupement des pièces, assemblage et marouflage.

La présentation de l'ensemble par reprise des lacunes anciennes, élimination des colmatages inadéquats, bouchage des raccords existant entre les morceaux. Montage de l'ensemble après mise en place de l'échafaudage et des systèmes d'accrochage sur le mur. Traitement de finition à caractère esthétique : harmonisation des tons des différentes lacunes, réintégrations picturales éventuelles à la demande dans les zones usées ou dégradées, traitement des bordures et des chants du panneau.

Cette démarche et sa réalisation s'effectuent de façon exceptionnelle sous les yeux du public, car le chantier est installé à l'intérieur même de la grande salle. Une estrade périphérique permet aux visiteurs d'observer les opérations. A la sortie, une exposition de panneaux leur apporte toutes les informations utiles sur l'histoire, l'iconographie, la technique des peintures et les modes d'intervention et de restauration. ■

L'équipe des restaurateurs intervenants se compose de différents spécialistes (en particulier des supports). Elle comprend Rosalie Godin, Françoise Joseph, David Aguillela Cueco, conservateurs-restaurateurs et une assistante, Claire Dandrel.

Un jeune archéologue mène des expérimentations dans les mines d'argent carolingiennes de Melle, pour retrouver les techniques d'exploitation du Haut Moyen Age

Par **Cécile Poursac** Photos **Claude Pauquet**

Explorateur des mines d'argent

Près de l'entrée de la mine, sur le flanc d'une carrière, Florian Téreygeol dresse et ajuste plusieurs bûches contre un affleurement brun dans la paroi, avant d'y mettre le feu. Les flammes lèchent d'abord la roche, puis les bûches incandescentes dégagent bientôt une chaleur intense. Des claquements secs et puissants retentissent de temps à autre, durant près d'une

demi-heure. *«La roche est en train d'éclater en surface, sous l'effet d'une dilatation trop rapide,* indique le jeune scientifique. *On dit qu'elle est "étonnée".»* Le foyer consumé, il écarte les braises pour récupérer les éclats de minerai tombés à terre. Puis, armé d'un burin et d'une massette, il fait tomber encore quelques beaux fragments, car la roche a été fragilisée par la chaleur sur plusieurs centimètres de profondeur. Sur les déblais encore brûlants, on distingue quelques particules brillant d'un éclat noir. C'est la galène argentifère, un minerai de plomb qui peut contenir jusqu'à 2 % d'argent, ce qui suffit pour la traiter et obtenir le précieux métal. *«L'abattage par le feu, technique d'extraction utilisée pour les roches dures, a été la seule utilisée pour creuser et exploiter les mines d'argent de Melle, du VIIIe au Xe siècles,* explique l'archéologue. *Tous les déblais retrouvés ici sont en forme d'écailles, caractéristiques de l'attaque au feu, de même que les fronts de taille, qui présentent des surfaces concaves, en forme d'œuf. Aucune trace d'outil n'a éte trouvée, l'avancement dans les mines, un réseau d'une vingtaine de kilomètres de long, s'est donc fait à l'aide du feu, sans que les parois ou le toit ne soient redressés mécaniquement.»*

Florian Téreygeol, aidé d'un spéléologue, d'un géophysicien, d'un paléométallurgiste et d'étudiants bénévoles, mène, dans le cadre d'une thèse à Paris I, des recherches sur les mines d'argent de Melle depuis 1996. Il est passé maître dans l'attaque au feu car si la technique, connue dès l'Antiquité, a été décrite dans ses grandes lignes, notamment au XVIe siècle, seule l'expérimentation a permis de comprendre l'exploitation des mines de Melle, dont on savait peu de choses.

Le gisement de galène argentifère de Melle s'étend sur une centaine de km², le long de la vallée de la Béronne. Il s'est formé au cours des âges par la minéralisation de vides karstiques, c'est-à-dire creusés par l'eau, au sein d'un encaissant extrêmement dur car très riche en silice, le calcaire du Pliensbachien, formé durant la période Jurassique, à l'ère Secondaire. Pendant la période carolingienne – le règne des Rois francs instauré en 751 par Pépin le Bref et porté à son apogée par Charlemagne –, Melle a été, grâce au gisement, l'un des plus importants ateliers de frappe monétaire de l'empire, comme en témoignent aujourd'hui les 10 000 exemplaires de de-

niers ou oboles mellois recensés dans les musées français, contre seulement 300 pièces de la même époque en provenance des ateliers de Paris ou Marseille. Après une intense exploitation de trois siècles, les mines sont tombées dans l'oubli pendant près de mille ans. Elles ont été redécouvertes au XIXe siècle, lors de l'ouverture de carrières de pierre, qui en ont fait disparaître les ouvertures d'origine. Ce sont des campagnes de photos aériennes, à partir de 1945, qui ont permis de recenser les galeries, aux ouvertures aujourd'hui closes ou sur terrains privés.

Pour la première fois, Florian Téreygeol et son équipe ont mené des expérimentations à l'intérieur d'une mine. *«Dans chaque chantier d'abattage, on trouve un puits de mine pour l'évacuation des fumées et un autre pour l'apport d'air frais. Mais nous pensions que la mine devait être évacuée une fois le feu lancé. En fait, la fumée se concentre dans la partie supérieure des galeries et des salles. Il est possible de travailler un peu plus loin, dès la première étroiture franchie.»*

A chaque expérimentation, des relevés de paroi ont été effectués pour apprécier le progrès du creusement. *«L'attaque au feu crée une pente ascendante très nette que nous n'avons pas su compenser au départ, pour éviter de quitter la strate où était localisé le minerai. Nous avons alors retrouvé des bouts de charbon très fins qui, à l'analyse, se sont révélés provenir de feux de fagots, au lieu de bûches. En expérimentant les feux de fagots, nous nous sommes rendus compte qu'ils creusaient plutôt le sol ou le toit de la mine. En variant les deux méthodes, les mineurs carolingiens pouvaient donc orienter les fronts de taille.»*

Le bois utilisé et les déblais abattus ont été scrupuleusement pesés. *«L'abattage au feu nécessite énormément de bois. Il en a fallu 1 140 kg pour obtenir 802 kg de roche, soit bien moins d'un mètre cube.»* Un premier tri était réalisé à l'intérieur même de la mine, entre les parties minéralisées et les blocs stériles, calcaire ou quartz.

D'autres fouilles, sur un site de laverie et un site de fonderie, ont fourni des informations sur la suite des opérations, plus complexes. *«Une fois évacué à l'extérieur, le minerai doit être à nouveau trié pour garder le moins de stériles possible. Il est débourbé par lavage dans des fosses rondes, puis broyé finement sur des pierres plates et lavé une seconde fois. Ensuite, la fusion du minerai, dans un bas-fourneau, produit une masse de plomb argentifère et une masse de scorie vitreuse. Enfin, il faut séparer l'argent du plomb, par la coupellation. Dans une coupelle, la fusion de l'alliage fait précipiter l'argent, plus dense, au fond. Le plomb, oxydé par un courant d'air mécanique, est délicatement écumé à l'aide d'une tige de fer, jusqu'à ce qu'apparaisse "l'éclair d'argent".»*

Cet été, Florian Téreygeol et son équipe se lancent dans de nouvelles expérimentations : ils tenteront eux aussi d'obtenir de l'argent. Du 21 au 31 juillet, en présence du public, ils reconstitueront toutes ces étapes, après avoir recréé des fosses de lavage et un bas-fourneau. *«Si une seule des étapes n'est pas bien maîtrisée, tout peut être compromis»*, prévient l'archéologue. Il poursuit donc les abattages au feu pour disposer d'environ une tonne de minerai d'ici-là. Si tout se passe bien, il pourrait obtenir ensuite 50 kg de galène et, enfin, 5 g de métal précieux. ■

L'attaque au feu : le bûcher est dressé et allumé contre une faille minéralisée. La chaleur fait éclater la roche à partir de 300°, mais d'autres fragments, fragilisés et rougis par la chauffe des oxydes de fer présents, peuvent être ensuite extraits à la massette.

«ECLATS D'ARGENT», un parcours sonore créé par Knud Viktor, rend voix et vie à la partie visitable des mines d'argent de Melle, magnifiquement mise en lumière par Pierre Jacot-Descombes et ressemblant à une étrange grotte calcifiée. Les plus anciennes mines ouvertes au public en Europe, ainsi que le musée et le jardin carolingien, qui rassemble une centaine de plantes consommées et utilisées à l'époque de l'exploitation minière, sont à découvrir jusqu'au 15 novembre. Renseignements au 05 49 29 19 54.

Le grand port du pays santon

Quatre équipes d'archéologues sont cet été sur le site de Barzan pour tenter de reconstituer la morphologie de ce qui fut l'un des plus grands ports antiques de la région. Et, dans quelques années, nous marcherons sur les traces de nos ancêtres les Gallo-Romains

Par **Sandrine Lopez** Photos **Sébastien Laval**

Au pied du moulin du Fâ, Talmont-sur-Gironde domine l'estuaire, s'illumine les soirs d'été, interdit les voitures dans ses ruelles, soigne ses roses trémières. Mais il y a 2 000 ans, Talmont n'était rien. Un rocher avant l'entrée dans le grand port de Novioregum. Cité antique qui s'est étendue sur 150 ha, Novioregum a connu une vie intense et vouée au commerce. Il en reste de nombreuses traces dans les champs de Barzan, village près de Talmont, devenu, en 1993, propriétaire des parcelles qui cernent le moulin. *«C'est le début de l'exploitation d'un site que l'on sait gigantesque. Le moulin du Fâ est la partie émergée de l'iceberg»*, affirme Stéphane Gustave, responsable du site pour l'Assa Barzan, association créée en 1994 pour sauvegarder et animer ce patrimoine vraisemblablement légué par la géographie des lieux. L'Assa a relancé les fouilles et ouvert le lieu au public (4 000 visiteurs en 1994, 10 000 en 1998). Son action, essentiellement bénévole, vient d'être récompensée. Le Conseil général de Charente-Maritime et la commune de Barzan ont créé en mai un syndicat mixte dont les missions sont la protection, l'étude et la mise en valeur du site. Ce syndicat mixte travaillera avec l'archéologue que le Département va engager pour superviser les fouilles à Saintes et Barzan.

«Les liens entre ces deux sites sont évidents, explique Jean-François Baratin, responsable du service archéologie de la Direction régionale des affaires culturelles. *Barzan était le port antique de Saintes et de tout le pays santon. S'il existait aujourd'hui, il ressemblerait à celui de Marseille. Comme il se trouve sur l'itinéraire Saintes-Angoulême-Limoges-Clermont-Ferrand, on pense que Saintes a créé Barzan pour des raisons marchandes. Le découpage des côtes formait un havre propice aux échouages, ce sont les conditions naturelles pour des activités portuaires. L'histoire de Barzan est très liée à sa géographie, on ne peut donc pas l'étudier sans le replacer dans son contexte.»*

Les mystères du port de Barzan sont nombreux. C'est comme si l'homme y avait vécu à pas de géant, sautant de longues étapes. Des bribes néolithiques sont d'abord récoltées en 1877. Une cinquantaine d'années plus tard, Léon Massiou puis Louis Basalo, érudits Royannais, découvrent l'occupation romaine : le temple sera classé monument historique en 1937.

En 1956, toujours grâce à Louis Basalo, l'âge de Bronze (1 000-900 av. J.-C.) apparaît. Et depuis la reprise des fouilles, en 1995, les constructions et céramiques du ve siècle avant notre ère montrent qu'à Barzan, les Romains auraient habité chez les Gaulois avant de tout détruire et de reconstruire cette «ville fameuse», comme l'a qualifiée Claude Masse, ingénieur de Louis XIV, qui fut en fait le premier à découvrir l'ampleur de cette cité gallo-romaine. En 1975, les photos aériennes de Jacques Dassié confirment une superficie urbaine de 150 ha, l'équivalent d'une ville comme Poitiers.

Il n'y a pas de traces médiévales près du moulin du Fâ. Rien sur ce qui s'est passé entre le Néolithique et l'Antiquité. On suppose qu'à partir du Moyen Age, les gens du pays sont venus chercher des pierres pour construire leurs maisons. Ce pillage aurait duré jusqu'à l'époque contemporaine. Cela évitait un voyage aux carrières de Crazanes ou Saint-Porchaire.

«Longtemps, nous avons cru que le site datait du IIIe siècle à cause de pièces gauloises qui avaient été mal datées», explique Stéphane Gustave. En fait, il semble bien que la ville portuaire de Barzan a été abandonnée au IIIe siècle. L'une des quêtes des archéologues est de savoir pourquoi. *«Il n'y*

Le temple romain de Barzan, découvert sous les broussailles entre 1921 et 1926, était similaire à celui de Vésone à Périgueux. Son socle, 5 000 tonnes de pierres, 36 m de diamètre, 5 m de hauteur, est devenu celui du moulin du Fâ, construit au XVIe siècle et exploité jusqu'en 1934. Ce socle a été classé monument historique en 1937. Les deux années suivantes, les thermes et un aqueduc souterrains ont été mis au jour à une centaine de mètres du temple.

a aucune trace d'incendie ni de destruction brutale.» Stéphane Gustave exclut également les Grandes Invasions, intervenues bien plus tard.
Si aucun cataclysme n'est venu déloger les Romains, les évolutions naturelles de la géographie pourraient expliquer la fin du port de Novioregum. Du moins, c'est l'hypothèse la plus probable pour Jean-François Baratin. *«Il faut parfois arrêter d'être archéologue et devenir géographe. Dans le cas de Barzan, un envasement naturel du port est une piste vers laquelle nous allons travailler avec des géomorphologues.»*
La corrélation entre un port envasé et l'arrêt de toute activité économique lui semble aussi facile à établir que celle qui lie la falaise de Talmont à la vocation militaire du village. Jean-François Baratin espère que les mesures des déplacements du littoral confirmeront cette présomption.
Il attend aussi beaucoup des quatre équipes d'archéologues qui sont cet été sur le site. Depuis 1995, les chercheurs et étudiants des universités de Poitiers, Bordeaux et La Rochelle, fouillent Barzan. Aux uns les thermes ou le temple, aux autres le fossé gaulois ou les avenues romaines... Cet été, une prospection géophysique devra identifier les rues et les îlots urbains. En envoyant du courant électrique entre deux diodes enterrées, les chercheurs pourront dresser une carte des anomalies géologiques. *«Bien connaître l'organisation de la voirie nous permettra de mettre en valeur les quartiers d'habitation, l'emplacement des grands édifices publics, religieux, administratifs... L'idée serait de réorganiser foncièrement l'espace comme à l'origine. C'est bien de l'avoir dans les jambes pour mesurer l'ampleur du site»*, dit Jean-François Baratin qui voit déjà les visiteurs monter et descendre les vallons de Barzan, en découvrant des panneaux évocateurs du passé de chaque parcelle traversée. Il imagine aussi une «maison» du site dans le village comme un bon complément du musée, en cours d'aménagement près du moulin du Fâ. Dans le même esprit, la région Poitou-Charentes souhaite créer une route romaine des Charentes qui reliera Barzan à Chassenon via Saintes, Saint-Cybardeaux, Angoulême. *«La chance de Barzan, ce sont ses champs de blé. Nous avons le devoir de préserver et de mettre en valeur ce site car c'est unique en France d'avoir si facilement accès aux vestiges»*, se réjouit Jean-François Baratin, qui entretient de bonnes relations avec les agriculteurs de la rive droite de l'estuaire de la Gironde. ■

“Il n’y a d’urgent *que le décor*”

Pierre Loti

A Rochefort, Pierre Loti a fait de sa maison natale une splendeur exotique. C’est son livre lithique, «écrit» entre 1873 et 1923. Deux artistes, Marie-Ange Guilleminot et Jean-Luc Moulène, ajoutent aujourd’hui un chapitre

Par **Dominique Truco**

Marie-Ange Guilleminot revêtue de sa «robe grains de beauté» dans le salon turc de la maison de Pierre Loti, photographiée par Jean-Luc Moulène.

Face à face avec le «fantôme d'Orient». Marie-Ange Guilleminot dans sa «robe téton», ouverte côté cœur, près de la stèle d'Aziyadé.

Dans la chambre de Pierre Loti, la «robe mercurochrome».

«*La maison de Pierre Loti à Rochefort-sur-Mer,* conte Alain Quella-Villéger, exégète du romancier, *est un lieu magique, fantastique, avec ses fidèles et ses fantômes. C'est un rêve de pierre et d'étoffe, inspiré par les femmes et les pays qu'il a aimés, le livre lithique de celui qui clamait au siècle dernier : "Il n'y a d'urgent que le décor" (dans* Suprêmes Visions d'Orient*, chapitre 11, 1921). A Rochefort, dans sa maison natale, pour conjurer le banal des rues bourgeoises, il tenta d'instaurer à demeure la splendeur. Loti a donc mis en cale sèche sa nef orientaliste au 141 de la rue Pierre Loti, rue éponyme de son vivant dès 1918.»*

C'est en terre sainte du romancier que Marie-Ange Guilleminot et Jean-Luc Moulène ont choisi, le 16 février 1999, d'accoster pour créer. Dans l'univers du *«prince du rêve»* qui aimait les fêtes, les costumes, les photographies, la mer, l'Orient et Aziyadé, ces invités singuliers ont, seuls, et pour un jour entier, inventé une nouvelle fête, un instant parfait. A moins, comme semblent en témoigner leurs onze œuvres photographiques, qu'ils n'aient jamais cessé d'être les équipiers – clandestins – de cette stupéfiante et éblouissante traversée de l'art et de la vie incarnée sur tous ses vaisseaux par Julien Viaud, extravagant pionnier d'une esthétique et d'une éthique du quotidien que feront éclore James Lee Byars et Michel Journiac par des œuvres qui s'imposent comme des cérémonies.

Dans cette filiation ontologique et artistique, depuis quinze et dix ans, Jean-Luc Moulène et Marie-Ange Guilleminot mettent en œuvre individuellement une pensée qui célèbre l'existant, le corps dans le décor, avec sensualité et gravité.

En 1992, Marie-Ange Guilleminot commençait à réaliser une série de robes à la mesure de son corps. Des robes troublantes et touchantes qui, paradoxalement, comme une seconde peau, blanche, noire, rouge, en tissu de laine ou en lycra, révèlent et atteignent la nudité. *La robe aux grains de beauté* fait émerger à la surface du textile l'exacte constellation de brunes lentigines

qui pigmentent réellement son épiderme. Par un simple fil froncé, *la robe nombril* focalise son ombilic. *La robe téton* laisse *«perler, rousse»*, côté cœur, l'extrémité d'une *«mame vermeille»*, comme l'écrivait Rimbaud. *La robe au sein coupé noire* laisse apparaître deux croissants lunaires de chair, *la robe au sein caché* s'ouvre sur un cache-sein, *la robe transpiration* est marquée d'une auréole verte sous les aisselles, celle du pauvre peut-être...

La robe fendue, aux longues manches, prolongée d'une traine, dessine l'harmonieuse asymétrie du corps en mouvement. *La robe mercurochrome*, monochrome sanguin, préserve-t-elle le corps de toutes les infections ? Enfin, *le manteau de lumière* capte et renvoie la lumière d'un corps fantôme luminescent.

Dans une fulgurante entente, Jean-Luc Moulène et Marie-Ange Guilleminot ont fusionné l'émergence du corps et le génie du lieu, *«panthéon des civilisations et des déesses»* de Loti. *«Nous nous sommes glissés dans la maison comme dans une robe*, racontent-ils. *Nous progressions physiquement dans la maison ensemble et en silence.»* Marie-Ange était pieds nus. *«Du salon rouge au salon bleu, de la salle gothique à la mosquée, du salon turc à la chambre arabe et à la chambre monacale de Pierre Loti, les robes se sont incarnées à la manière d'une interface entre deux corps. Chaque robe a trouvé sa place en accord avec le décor. Nous ressentions l'appel du fond. Il déteignait sur la pose, des poses longues, en lumière naturelle, au 1/19e, allant jusqu'à 45 secondes.»* Avec son art du retournement, de la construction et de la bifurcation, Jean-Luc Moulène a réalisé des images qui nous regardent et que l'on regarde comme des apparitions.

La maison du laurier rose tahitien, de l'homme à l'habit vert, *«ruche où les abeilles d'art auraient apporté tout le miel de l'Orient et de l'Extrême-Orient»*, ainsi que la décrivait le poète Robert de Montesquiou au début du siècle, Marie-Ange Guilleminot l'a découverte au printemps 1998, lors de sa première venue à Rochefort. C'était pour la réalisation de ses livres mouchoirs intitulés *Le Mariage de Saint-Maur à Saint-Gallen*, brodés par l'Atelier du bégonia d'or et produits par le Confort Moderne (lire l'entretien «Entre éros et thanatos», dans *L'Actualité* n° 42). De ce coup de foudre à l'alliance de la mariée célibataire avec Pierre Loti et Jean-Luc Moulène, devrait voir le jour à l'automne prochain, avant tout autre développement, un livre réunissant les onze photographies et un ensemble de textes rares de Pierre Loti choisis par Alain Quella-Villéger.

«Des textes inédits, référant au vêtement, à la séduction, au culte du corps qui traverse centralement tant la vie que l'œuvre littéraire de Pierre Loti, souligne-t-il. *Loti n'est pas seulement l'écrivain du désert, du dénuement.»*

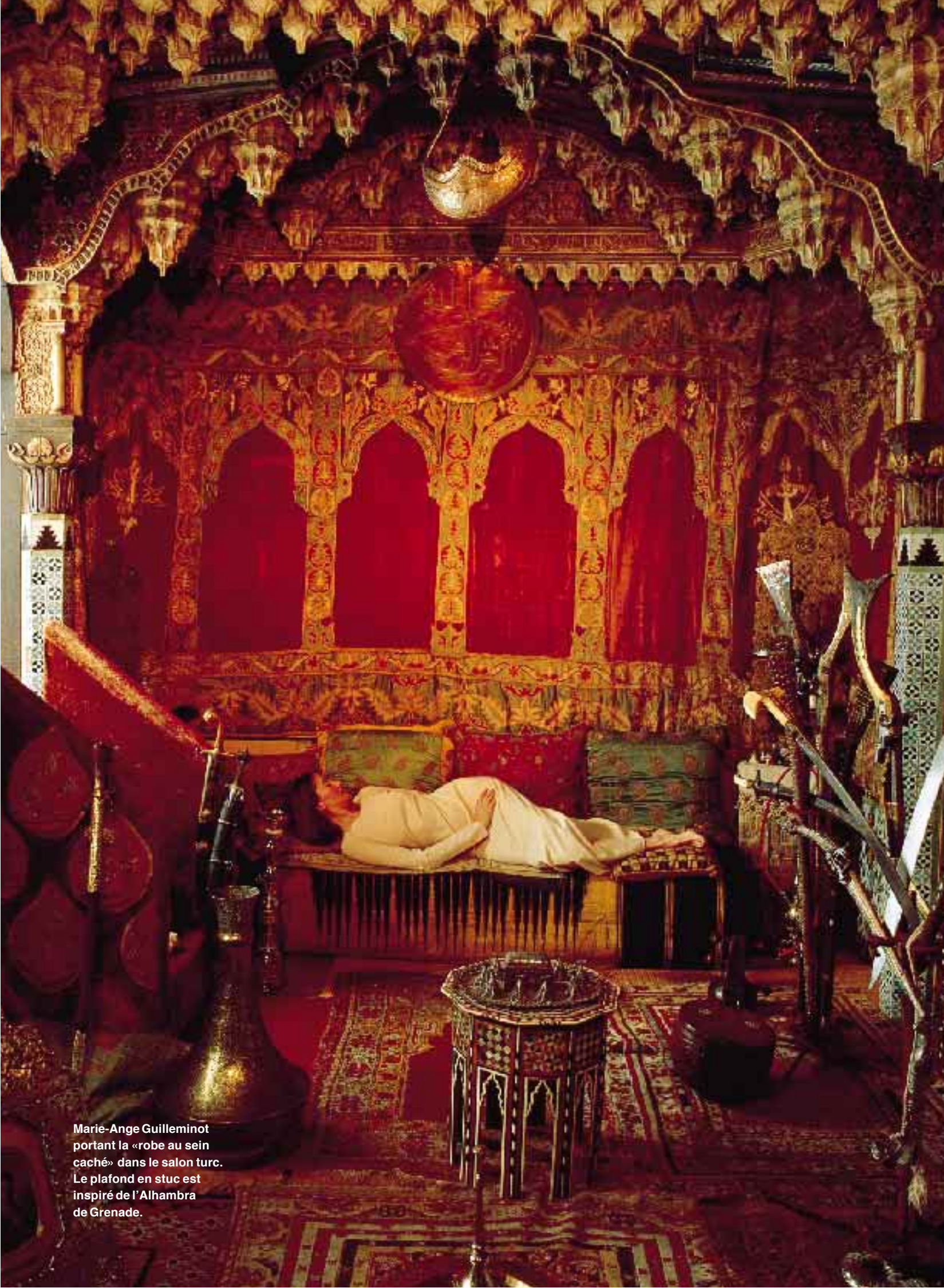
Celui qui a paré sa maison comme une princesse orientale a fait également de ses romans une exotique penderie. *«Le décor passe par l'habillement... N'y aurait-il aussi d'urgent que le vêtement ? Vêtement qui habille ou déshabille Loti, qui professait : "Etre assez vraisemblable, ainsi costumé, pour que les passants ne me regardent point". Il était au Maroc. S'agissait-il pour l'écrivain de ne pas être vu pour mieux voir ou pour mieux se voir ?»* ■

Un colloque international intitulé «Les Méditerranées de Pierre Loti» se tiendra, du 21 au 23 octobre 1999, au Centre international de la mer, à Rochefort, et à la médiathèque de La Rochelle.

Pour visiter la maison de Pierre Loti : 05 46 99 16 88

Dans le salon bleu, réservé à Blanche, l'épouse de Pierre Loti, Marie-Ange Guilleminot porte la «robe fendue». Les longues manches sont nouées derrière la taille.

«J'éprouve une sorte de jouissance d'art à me représenter tout ce que ce lieu a de peu accessible, de peu banal, et à y ajouter par ma présence un détail de plus, qui serait noté par un peintre ; je crois que c'est surtout pour le plaisir de passer là et de m'y prendre au sérieux dans mes vêtements de vizir, que j'ai ces fantaisies changeantes de cafetan aurore ou de cafetan bleu pâle, voilé sous des draperies blanches que retiennent des cordelières en soie de couleurs très cherchées. Je m'applique à être assez vraisemblable, ainsi costumé, pour que les passants ne me regardent point, et hier, des montagnards berbères, me prenant pour un chef de la ville, m'ont ravi en me saluant en arabe.» Pierre Loti, *Au Maroc.*



Marie-Ange Guilleminot portant la «robe au sein caché» dans le salon turc. Le plafond en stuc est inspiré de l'Alhambra de Grenade.

Maraîchinage et miguaillage

Des rites amoureux auxquels on s'adonnait en Vendée avant le mariage dans les communautés paysannes. Dans son livre, *Amours d'autrefois*, Michel Gautier nous donne à entendre des témoignages sur ces coutumes admises sous l'Ancien Régime et jusqu'au milieu de notre siècle

Entretien **Emmanuelle Daviet**

Si je vous dis «maraîchinage» et vous demande une définition, vous hésitez, songez à l'étymologie (marais). Vous évoquez au hasard une embarcation plate ou une technique de pêche, bien loin du concept. Quoique... Il s'agit bien de s'embarquer dans une aventure où la pêche peut être délicieuse ! Ce thème est largement développé dans *Le Maraîchinage, Coutumes du Pays de Mont (Vendée)*, livre publié en 1906. L'auteur, Marcel Baudoin, veut parler en qualité de médecin hygiéniste avec un vocabulaire on ne peut plus scientifique.

Carte postale du début du siècle, Coll. Cerdo-Métive, doc. J.-L. Le Quellec

Le maraîchinage, écrit-il, *«consiste dans un accouplement bucco-lingual, effectué dans des conditions particulières». «Le jeune homme n'hésite pas à introduire sa langue dans les arcades dentaires, pas toujours très intactes, de sa partenaire, qui lui rend instantanément la monnaie de sa pièce.»* Maraîchinage après les vêpres, gestes rituels d'abordage, baisers sous le parapluie, à l'auberge, à l'occasion des foires et des marchés : la coutume s'épanouit dans diverses circonstances.

Une coutume qui passionne Michel Gautier, enseignant en français et représentant les langues d'oïl au Comité français du Bureau européen pour les langues moins répandues. Dans *Amours d'autrefois*, ce chercheur averti dresse un tableau de ces coutumes tombées en désuétude. Déliement de langues.

L'Actualité. – Contrairement à certaines idées reçues, les mœurs au début du siècle étaient extrêmement libres avant le mariage. Ainsi, une jeune fille pouvait avoir des fréquentations multiples sous le toit du domicile parental. D'où viennent ces pratiques ?

Michel Gautier. – Il s'agit d'une part d'un héritage des siècles antérieurs ; il y avait un enracinement très fort dans la coutume. D'autre part, ces pratiques correspondaient à un besoin : c'est ce que la communauté paysanne accordait comme liberté sexuelle avant le mariage.

Des témoignages émaillent votre ouvrage. Dans quel état d'esprit les personnes interrogées ont-elles évoqué leur amours passées ?

Dans un premier temps, il y a beaucoup de réserve. Les anciens commencent par dire qu'autrefois on était beaucoup plus sérieux. Ensuite ils ont à cœur de montrer qu'auparavant on n'était pas plus bête qu'aujourd'hui, que les jeunes ont les mêmes désirs quelle que soit l'époque.

Vous livrez les témoignages en poitevin-saintongeais. Quelle richesse supplémentaire cela apporte-t-il au livre ?

Très fréquemment le témoignage m'a été donné dans la langue régionale. Je l'ai donc restitué tel quel pour que le lecteur repère les subtilités de cette langue. Il est ensuite traduit pour être accessible à un large public.

Le premier témoignage écrit sur ces pratiques sexuelles est celui d'un homme d'église : Augustin Simonneau, curé de Saint-Urbain dans le marais et amateur de culture populaire.

C'est exact. Il explique la coutume du maraîchinage. Les garçons et les filles se fréquentent au cabaret, s'embrassent longuement et vont ensuite se cacher derrière les parapluies sur les chemins qui bordent les canaux. Le curé explique que personne n'est gêné de sa présence lorsqu'il passe par là. On continue à s'embrasser «à bouche que veux-tu».
Je livre également des témoignages de répressions. Certains maires ont voulu interdire la coutume en publiant des arrêtés contre la fréquentation des filles au cabaret. Il y a par exemple un arrêté qui stipule que le maraîchinage est interdit sur le territoire de la commune de Pâques à la Toussaint et de la Toussaint à Pâques. Il ne reste plus beaucoup de temps !

La répression d'origine civile se mêle au temps des fêtes religieuses Quel regard l'Église a-t-elle porté sur ces pratiques ?

L'Église commence une répression du sexe à partir du concile de Trente. On réglemente les fiançailles, l'âge de la bonne du curé, on interdit aux prêtres d'aller au cabaret... Il y a une très grande crainte. Les mandements des évêques que j'ai consultés aux archives du diocèse de Luçon ont des considérations terribles sur la fréquentation des femmes. Il faut qu'elles restent très éloignées, et ce, même à une époque récente. Le regard de l'Église est très répressif. En Vendée, cette répression s'est mise en place après la guerre de 14-18.

En Vendée, ces rites diffèrent entre la plaine et le bocage. Au-delà de l'aspect fleur bleu qu'ils suggèrent, on constate qu'ils correspondent à de sordides stratégies économiques.

Absolument. Dans la plaine, les filles étaient chaperonnées pour aller au bal alors que dans le bocage elles s'y rendaient librement. La plaine était un pays de riches propriétaires où les filles étaient surveillées : il y avait des stratégies patrimoniales. Les fréquentations n'étaient pas laissées au bon gré de la jeunesse. En revanche, dans le bocage, avec des modes de faire-valoir tels que le métayage ou le fermage, il n'y avait aucun enjeu économique pour les familles, on pouvait se marier selon son désir.
Ces coutumes s'épanouissaient dans un milieu très clos, celui de la paysannerie rurale. Tellement clos que si une fille tombait enceinte, le garçon était immédiatement retrouvé et le mariage conclu. D'ailleurs, en 1880, l'abbé Simonneau écrit que finalement la moralité y trouve son compte puisque les «choses» sont réparées par le saint sacrement du mariage. ■

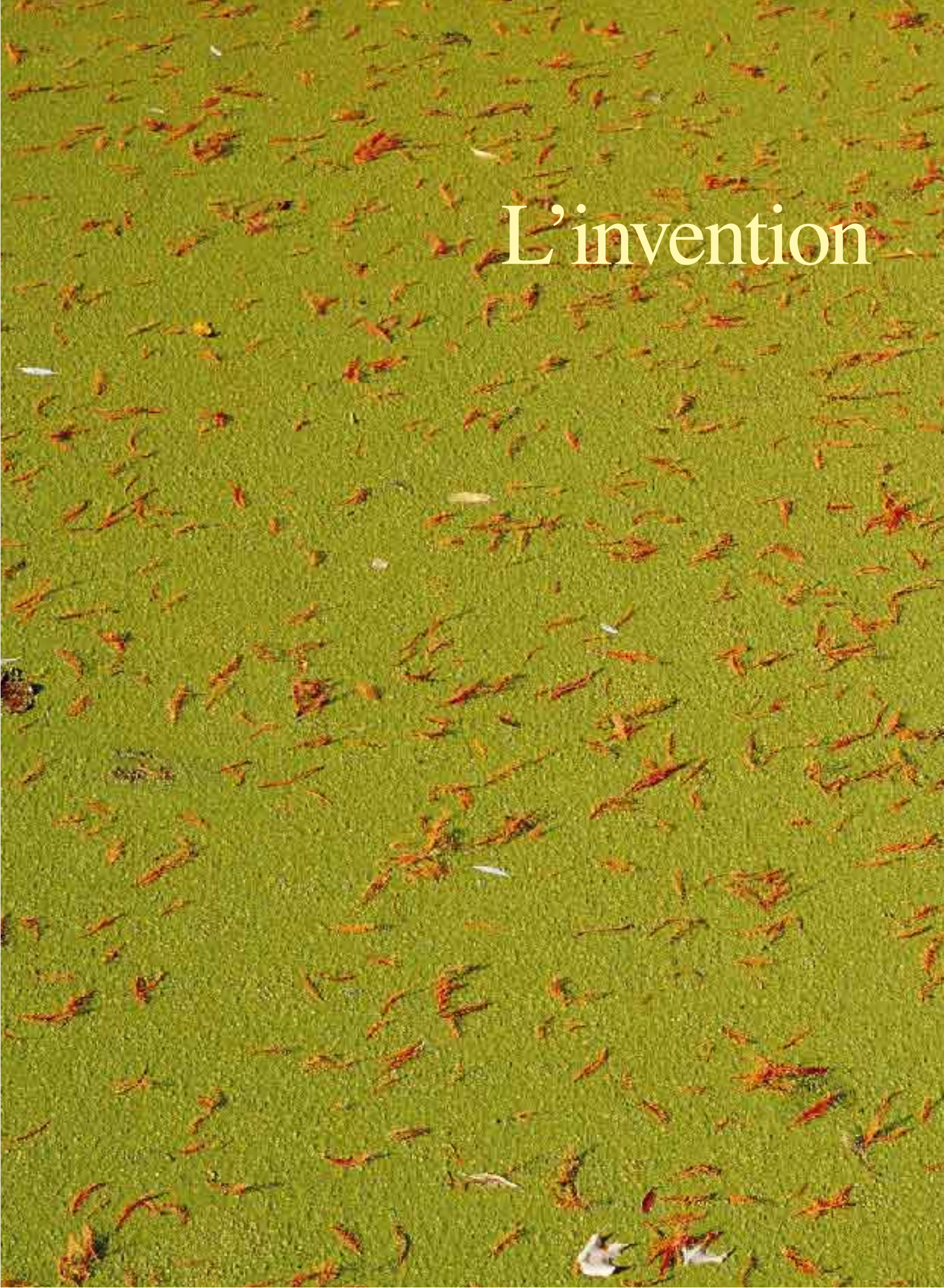
Le «migallajhe» : éclairage lexical

Le *migallajhe* est le *maraîchinage du Bocage* selon l'expression du docteur Emile Boismoreau. Dans *Coutumes médicales et superstitions populaires du Bocage vendéen,* livre paru en 1911, le praticien se livre à une digression sur les pratiques sexuelles de la jeunesse locale. Il indique qu'il a rencontré dans le Bocage une coutume très semblable à celle du Marais. Avec toutefois une nuance de taille : les Bocains vont beaucoup plus loin que les Maraîchins ! «On ne se contente plus de maraîchiner, c'est-à-dire de pratiquer le baiser intra-buccal prolongé, sur le bord du chemin, à l'abri du parapluie traditionnel. On *miguaille*, c'est-à-dire que l'on introduit la main par le trou du cotillon du jupon, la *migallére.*»

Coll. Cerdo-Métive, doc. H. Nicolas

Après cette évocation du livre de Emile Boismoreau, Michel Gautier ne nous fait pas languir davantage et détaille avec soin le *miguaillage*. Il se consomme en plein air, dans les champs, le dimanche après vêpres, et même les soirs de retraite ou de mission. *L'acte sexuel est complet*, mais les filles recommandent aux garçons de *faire attention*.
Plus précisément, les *migalléres* désignent des ouvertures latérales du jupon qui donnent accès à deux poches *de debas* (de dessous) suspendues à une ceinture. Le mot est encore recueilli dans les années cinquante par le spécialiste du parler maraîchin, Lars-Owe Svenson, et on a tout lieu de penser que les jeunes Maraîchines et Maraîchins de 1900, non moins experts que leurs contemporains du Bocage, n'en ignoraient pas les différents usages.
Anecdote : une mère fait fabriquer un jupon pour sa fille ; la couturière demande : «De quelle dimension, la migallére ?» «Une bonne main d'homme», répond la mère.
Compréhensive.

Extrait d'*Amours d'autrefois,* Geste Editions, 288 p., 120 F



L’invention

des paysages de marais

Pendant des siècles, il fallait fuir les marais, lieux de pestilence et de perdition. Henri IV décréta l'assainissement général, politique poursuivie jusqu'à nos jours. Mais la prise de conscience écologique et l'urbanisation de notre société ont profondément changé notre regard sur les marais, qui accèdent désormais au rang de patrimoine naturel et de paysage. Pierre Donadieu, le spécialiste de la question, nous explique comment ont été «inventés» le marais poitevin et le marais de Brouage

Entretien **Jean-Luc Terradillos** Photo **Marc Deneyer**

Pierre Donadieu dirige le laboratoire de recherche de l'Ecole nationale supérieure du paysage de Versailles. Il connaît bien la région Poitou-Charentes puisqu'il est originaire de Louzy, à côté de Thouars, et qu'il travaille, depuis 1992, sur le marais de Brouage avec ses étudiants (Ludovic Chaleroux cette année). Son équipe participe au Programme national de recherches sur les zones humides (PNRZH), lancé par le ministère de l'Aménagement du territoire et de l'Environnement et le ministère de l'Agriculture et de la Pêche, et étudie précisément «les conditions de l'adhésion sociale à la politique de conservation des zones humides».

«Des régions entières sont résumées à quelques images. Dans l'imaginaire français, le marais poitevin c'est la Venise verte, avec ses conches aux rangées de frênes têtards, ses plates qu'on manœuvre à la pigouille»

L'Actualité. – Les marais, qui ont presque toujours été considérés comme des milieux hostiles et malsains, sont maintenant élevés au rang de paysage prestigieux. Comment invente-t-on ainsi un paysage ?

Pierre Donadieu. – L'invention des paysages passe par l'invention de représentations, par la photographie, la peinture, l'aquarelle ou l'écrit, par les romans, les récits, voire les énigmes policières. Toutes ces formes sont prétexte à interpréter ce qui est donné à ressentir et à imaginer. Le paysage devient alors un cadre imaginaire qui nous offre à la fois la possibilité de comprendre le paysage et de se figurer des scènes fictives n'ayant pas forcément grand-chose à voir avec la réalité du site. La «mise en paysage» procède donc de la mise en images. Ces images seront ensuite véhiculées par les médias, les cartes postales, les affiches... L'existence d'images atteste de l'existence du paysage. S'il n'y a pas d'images à voir, il n'y a pas de paysage à regarder.

Le marais poitevin semble limité à la Venise verte. L'image du paysage n'est-elle pas lacunaire ?

Effectivement, des régions entières sont résumées à quelques images. Dans l'imaginaire français, le marais poitevin c'est la Venise verte, avec ses conches aux rangées de frênes têtards, ses plates qu'on manœuvre à la pigouille, alors que cette image du marais mouillé ne représente qu'une petite partie du marais poitevin. Des territoires entiers peuvent donc rester dans le non-visible, dans l'ignoré. C'est pourquoi le touriste ne viendra pas chercher le marais sec mais le marais mouillé. Il va affluer vers Coulon et Arçais pour faire sa balade en bateau, comme les photographies le lui suggèrent, et entraîner une fixation de l'activité touristique sur ces lieux. D'où, ensuite, le souci des élus de faire en sorte que cette activité ne soit pas seulement une fiction d'images, car c'est bien l'invention du paysage qui engendre une reconquête touristique du territoire. Dans le cas du marais poitevin, le phénomène est d'autant plus imprévu. En effet, la plupart des gens pensaient qu'il s'agissait de territoires profondément agricoles et que le tourisme resterait une activité marginale et locale, limitée aux habitants de Niort et de Poitiers. Mais une image emblématique est apparue il y a quelques années, dans les journaux et jusque dans les couloirs du métro parisien : la maison blanche aux volets bleus. D'un seul coup, cette maison a exprimé un art d'habiter le marais. Ainsi, ces lieux, qui étaient totalement méprisés il y a cinquante ans, suscitent un intérêt au nom d'un art d'habiter. Tous les ingrédients sont là : le jardin, avec le rosier et le saule pleureur, l'eau et les oies qui évoquent une idylle de campagne, les couleurs éclatantes qui renvoient aussi bien à l'exotisme irlandais qu'à l'exotisme grec. Les puristes crient au scandale, mais c'est cette campagne inventée que recherchent les citadins en déplacement.

L'impression de vide donnée par le marais de Brouage n'est-elle pas un handicap pour faire image ?

Ce qui est intéressant dans les marais, c'est justement le vide. En jouant sur le rapport à l'horizon, sur la structure, sur la matière du ciel et de la terre, la magie de l'image consiste à créer cette sensation de vide. Cet attrait pour le vide est d'ailleurs utilisé par des paysagistes qui travaillent sur les campagnes urbaines : il s'agit de créer un vide dans la ville, mais pas un vide mort, un vide animé par l'agriculture. Qu'il y ait des cultures de céréales intensives ou des prairies, cela revient pratiquement au même. Cependant il existe un motif spécifique à la prairie : le troupeau de vaches derrière une barrière. C'est un des motifs fondamentaux du marais de Brouage parce qu'il offre une «prise» concrète dans ce paysage très uniforme.
Jusqu'au début des années 1990, aucune image ne montrait les lieux, hormis la citadelle. Puis, le Conservatoire du littoral a commandé une campagne photographique à Thierry Girard et une étude sur les paysages de marais à un groupe d'étudiants de l'ENSP de Versailles. Peu à peu, un regard s'est construit, invitant le visiteur à «regarder la mosaïque des salines et des coteaux», à

La Venise verte du marais poitevin, du côté de Bernegoue.

admirer la «savante alchimie d'eau douce et d'eau salée», etc. Autant d'éléments difficiles à percevoir pour le non-initié. Mais récemment nous avons trouvé trois nouvelles cartes postales (photographies ou aquarelles) montrant des scènes de prairies entourées de barrières, traversées de canaux, avec des vaches. C'est un stéréotype de la belle campagne pastorale, dans une région où, paradoxalement, le drainage reste important face aux initiatives ponctuelles d'agriculture extensive. Donner à Brouage l'image d'un marais d'élevage est une fiction, d'autant qu'il est moins rentable pour un agriculteur d'avoir des prairies que de cultiver les céréales ou des oléo-protéagineux.
Cela dit, ce stéréotype a été inventé pour le public qui avait peu de prise sur ce paysage et qui, grâce à la diffusion de ces images et aux traces qu'elles laissent dans nos mémoires, sera en recherche du lieu où l'on voit les vaches. C'est ainsi qu'advient une représentation collective. Cette logique me fait affirmer que la meilleure façon de conserver les zones humides, c'est de les mettre sous la protection du public. En effet, si une majorité de l'opinion se prononce pour la protection de telle forme de marais, les pouvoirs publics peuvent difficilement s'y opposer.

Qu'est-ce qui motive cet intérêt pour le paysage ?

Quand une société s'intéresse au paysage, c'est qu'elle se préoccupe de la qualité de son cadre de vie. Mais avant tout souci esthétique, elle se

Tadeusz Kluba a photographié le marais poitevin. La nuit y fait surgir des figures étranges. Ses images pourraient illustrer le dernier roman de Sylvie Germain, *Tobie des marais* (Gallimard, 1998), qui se déroule dans le marais poitevin. D'ailleurs, c'est à lui qu'elle a dédié ce roman.

pose un certain nombre de questions : les produits venant de ces lieux – ceux de l'agriculture en particulier – sont-ils sains ? l'eau qui circule est-elle potable ? y a-t-il des poissons ? Finalement, la question est : tous les indicateurs de la vie (durable) sont-ils bien là ?
Cette dimension n'est pas complètement appréhendée par les paysagistes, qui s'attachent surtout à l'approche esthétique et symbolique du paysage. Mais lorsque les conditions environnementales ne sont pas réunies (respect des normes en matière de qualité de l'eau, principe de non-pollution, etc.), le paysagiste doit hésiter à intervenir, car les bonnes conditions de son travail ne sont pas réunies.

Quel est le rôle des sciences de la nature, en particulier des associations de protection ?

Les environnementalistes sont les médecins de la Terre et ne cessent de surveiller le fonctionnement des activités humaines par rapport aux milieux naturels. La société perçoit intuitivement qu'un territoire sans oiseaux, sans vie animale, est un territoire anormal, en train de mourir. Cette proximité de la mort conduit la société à reconnaître les associations de protection de la nature – la LPO et la Sepronas en Charente-Maritime – comme des garants de la pérennité de la vie. Elle sait par exemple que la LPO veillera à ce que les oiseaux migrateurs trouvent toujours refuge dans les marais du littoral, qu'ils seront comptés, surveillés et bien accueillis, etc. Désormais, du fait de cette pression de la société, l'essentiel du milieu qui conditionne la vie sauvage, animale et végétale, est sous contrôle. Nous sommes loin des visions légendaires d'une nature qui aurait sa propre autonomie.
Mais le fait de savoir qu'un environnement est sain ne suffit pas à le rendre vivable. Nous avons besoin de comprendre un environnement et de lui donner du sens à travers notre sensibilité. D'où la tendance à idéaliser le paysage. Là où nous entendons des bruits, nous voudrions de la musique, là où nous trouvons des odeurs, nous voudrions des parfums, là où nous sont offertes des vues, nous voudrions des spectacles. C'est le travail des artistes.
Ainsi, le paysage est composé de l'ensemble des produits culturels que la société peut fournir pour inventer son rapport à l'espace et à la nature.

Considérez-vous le marais poitevin comme un patrimoine ?

Le marais poitevin a été inventé à la fois en tant que patrimoine culturel et en tant que patrimoine naturel lors des cinquante dernières années. Auparavant, c'était un territoire agricole sans distinction. Dans les années 1970, la prise de conscience

écologique et environnementaliste, l'intérêt des scientifiques et les lobbies naturalistes européens en ont fait un patrimoine naturel. Des élus l'ont plus ou moins compris mais pas les agriculteurs. Le parc régional du marais poitevin y a laissé son identité parce que son conseil d'administration était essentiellement composé d'élus ruraux qui n'avaient pas la même vision du territoire. Il a fallu attendre de constater des dysfonctionnements écologiques graves pour qu'on s'accorde à reconnaître que le marais était menacé de destruction. Les perturbations provoquées par l'irrigation intensive ont démontré que la ressource en eau du marais n'était pas illimitée et qu'il devenait urgent de rétablir un équilibre. Cette conscience de la limite fut un déclencheur. Tous ces problèmes d'environnement avaient été diagnostiqués dès les années 1980 mais pas ceux touchant au paysage. En effet, il n'était pas encore bien compris que le paysage était une construction sociale et culturelle qui devait être débattue et accompagnée.

Le fondement de ce retournement culturel est lié à l'urbanisation des valeurs. Le rapport à la nature n'est plus seulement celui du praticien (en terme de production agricole) mais un rapport construit qui intègre le temps de loisir, l'intérêt pour les formes et les couleurs, en relation à la culture picturale et photographique. Se pose alors la question de l'usage public d'un espace qui est constitué de propriétés privées et gérées selon des intérêts strictement privés.

Les produits associés à un paysage, comme les huîtres de Marennes-Oléron ou le sel de l'île de Ré, ne permettent-ils pas de concilier les intérêts des uns et des autres ?

La politique des labels lancée il y a quelques années par les pouvoirs publics a permis d'associer des produits authentiques – recherchés par les consommateurs – à des paysages de qualité. Sachant qu'on a tendance à croire qu'un beau paysage ne peut donner que de bons produits. Cela ouvre des perspectives intéressantes pour le marketing, car un bon produit peut être aussi valorisé par un beau paysage. Cela rend également service aux pouvoirs publics puisque, dans ce cas, ce sont les producteurs eux-mêmes qui ont intérêt à ce que la réalité du paysage corresponde bien à l'image donnée. Alors, le lieu privé devient aussi espace public. Mais cela ne fonctionne pas pour tous les produits. Les céréales et le maïs n'entrent pas encore dans cette logique. ■

Pierre Donadieu a publié récemment *Paysages de marais* (ouvrage collectif sous sa direction, photographies d'Arnaud Legrain, éd. de Monza, 1996), *Campagnes urbaines* (Actes Sud/ ENSP Versailles, 1998), «L'agriculture peut-elle devenir paysagiste ?» in *Les Carnets du paysage* n° 1, 1998.

Atlas des paysages

«Poitou-Charentes, région de transition, est constituée de nombreuses entités paysagères peu étendues. Cette diversité est à mon sens une richesse», explique Jean-Philippe Minier, architecte-paysagiste au Conservatoire d'espaces naturels à qui le Conseil régional et la Direction régionale de l'environnement ont confié la direction de l'Atlas des paysages en Poitou-Charentes. Inscrit au contrat de plan Etat-Région, cet outil a pour but d'être introduit dans les politiques régionales afin de contribuer à une stratégie d'aménagement du territoire prenant en compte le paysage. Diffusé sur Internet, le grand public pourra consulter la carte, réalisée à l'échelle 1/250 000e, ainsi que quatre types d'observation concernant les entités paysagères : l'ambiance, la donne naturelle, la dynamique du territoire et les enjeux. Quatre vingts ensembles paysagers ont été définis. «Le paysagiste adapte sa méthode de travail à la problématique et aux événements qui vont le frapper sur le terrain. Certains aspects peuvent paraître subjectifs : le relief ou la lumière, et propres à un individu. Mais, celui-ci a grandi avec un enseignement, une éducation, un regard sur le paysage, il possède un ensemble de référents qu'il peut confronter.»

Le cabinet d'architectes Outside, chargé de travailler sur le projet avec le Conservatoire d'espaces naturels, a d'abord effectué des recherches documentaires dans tous les domaines concernant les différents ensembles paysagers (guides touristiques, études géographiques ou travaux littéraires). «Cela permet de mettre en lumière le décalage ou la conformité des images décrites avec la réalité de terrain. L'ultime étape consiste à confronter nos éléments de diagnostic avec ceux des gens de terrain.»

Tout l'été, à raison d'une fois par semaine, une entité paysagère est présentée sur France 3 par différents acteurs locaux.

L'été côté jardins

Cet été, les jardins de la région Poitou-Charentes devraient revêtir leur plus belle robe, s'embaumer de senteurs exquises ou même offrir de délicieuses saveurs pour qui les traversera, d'Ouzilly-Vignole àTusson, de Poitiers à Rochefort, itinéraire des cinq sens.

Melle : découverte de l'arboretum, les 29-07 et 5-08

Tusson : au jardin monastique médiéval, la rose en juin,l'angélique en juillet, la sauge en août et lescucurbitacées en septembre.

Ouzilly : tout l'été, parcours d'architectures naturelles.

La Roche-Courbon : journées des plantes et de l'arbre, les 30 et 31 octobre.

Poitiers : deux expositions organisées par l'espace Réaumur : «Insectes, amis de nos jardins» et, en septembre, des photographies d'Antoine Schneck sur les jardins privés de la ville.

Rochefort : exposition des photagraphies de Marc Deneyer sur les jardins de la ville, en octobre.

Un inventaire a été lancé par la Région dans le cadre de l'Année du patrimoine. Un premier volet concerne les parcs et jardins historiques, un second, les jardins ouvriers et familiaux.

Ecole et Nature

Cette année, du 22 au 27 août, les Rencontres nationales du réseau Ecole et Nature sont organisées en Poitou-Charentes par le Graine (Groupe régional d'animation et d'initiation à la nature et à l'environnement). Quatre cents participants vont se retrouver pour réfléchir sur le thème «le partenariat : moi et nous et eux, ensemble artisans de l'éducation à l'environnement et à la citoyenneté». Découverte des acteurs et sites de la région pendant les trois premiers jours, puis rendez-vous à Ménigoute pour des ateliers, conférences et forum. Tél. 05 49 01 64 42.

Patrimoine génétique et biodiversité, deux notions à bien comprendre

Entretien **Stéphanie Belaud**

Génétique *un patrimoine original*

Yves Cenatiempo est professeur, directeur de l'unité de recherche CNRS Immunologie et interactions moléculaires (ESA 6031) à l'Institut de biologie moléculaire et d'ingénierie génétique de l'Université de Poitiers.

L'Actualité. – Qu'appelle-t-on patrimoine génétique ?

Yves Cenatiempo. – Toute cellule contient une information génétique qui la caractérise. Pour un même organisme, elle reste le seul facteur commun à toutes ses cellules. Le patrimoine est un bien qui se transmet. Il en est de même pour l'information génétique. Dans le monde vivant, cette cession n'est pas soumise à une règle absolue. Pour les bactéries, l'information génétique se scinde en deux et chaque cellule fille obtient le même patrimoine que la cellule mère. Par contre, chez les êtres plus évolués, une partie seulement du patrimoine est cédée puisque l'individu, qui naît de la rencontre de deux individus, hérite de deux patrimoines pour n'en faire qu'un.

C'est-à-dire qu'il y a toujours un brassage, en plus de l'information de base ?

Oui, et c'est la notion qui différencie le patrimoine génétique de la notion usuelle du patrimoine qu'on s'efforce de préserver, d'entretenir et de transmettre tel quel. Pour qu'il ait une valeur, même pour qu'il soit maintenu, le patrimoine génétique doit évoluer. Du plus simple au plus complexe, tout organisme subit des modifications permanentes de son patrimoine génétique. Ce brassage est imposé par la nécessité constante de s'adapter à l'environnement. Un patrimoine génétique qui serait figé, conduirait l'organisme à la mort puisqu'il serait incapable de s'adapter aux modifications de son environnement. Ce brassage est donc indispensable à la vie et il est à la base de l'évolution des espèces.

Et la notion de biodiversité ?

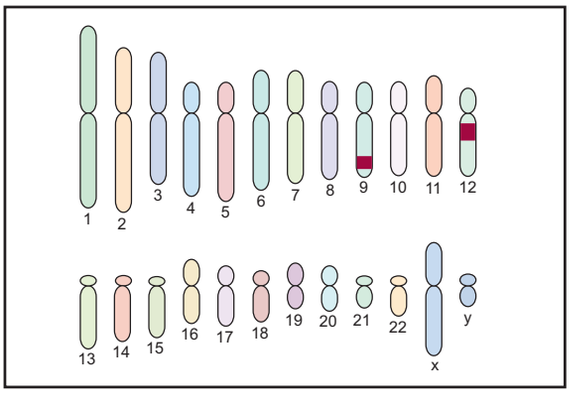
Je crois que, dans un environnement donné, il y a un ensemble de solutions mises en œuvre au même moment. Certaines seront adaptées à l'environnement et persisteront, tandis que d'autres seront éliminées. En permanence, il y a des tentatives d'évolution du patrimoine génétique, certaines permettant le maintien de la vie, d'autres non. Ainsi, la biodiversité devrait s'accroître en permanence ou au moins être maintenue. Or ce n'est pas le cas. La pression de sélection exercée par l'activité humaine en est, pour moi, une cause majeure. Au risque de choquer, les sélectionneurs, dans le domaine animal comme végétal, ont tendance à diminuer la biodiversité puisqu'ils sélectionnent des espèces sur la base de certains caractères qu'ils privilégient en leur accordant une importance supérieure aux autres.

Les manipulations génétiques, réalisées dans ce domaine, consistent à transférer un seul gène afin d'obtenir le caractère choisi. Le danger de ces applications du génie génétique est donc de limiter la biodiversité. En revanche, elles permettent de constituer des réserves de gènes intéressants. Ce conservatoire génétique permettrait ainsi de préserver la biodiversité. Dans le cas d'espèces en voie de disparition, ces manipulations peuvent permettre de les maintenir, voire de les faire se multiplier pour les sauver.

Je pense qu'il y a un danger réel de limiter la biodiversité par les techniques de génétique moléculaire moderne, c'est donc à ce niveau que doit s'exercer un contrôle.

Que pensez-vous des dangers de l'utilisation des OGM pour l'environnement ?

Le risque zéro n'existe pas, en conséquence, il s'agit d'évaluer les aspects potentiellement positifs et négatifs de ces OGM avant toute décision. Aujourd'hui, le débat est devenu passionnel et donc partial. Au-delà de la polémique, on ne peut que suggérer de multiplier les études d'impact sur l'environnement, en évaluant du mieux possible, par exemple, les effets des végétaux génétiquement modifiés par rapport aux herbici-



Les chromosomes : support de l'information génétique. Chromosomes 9 et 12 : localisation des gènes R-O.

des, insecticides, etc. Sans doute au stade actuel, un peu de recul s'impose. Au final, il reviendra toujours au «politique» suffisamment éclairé de prendre une décision...

Quant aux applications thérapeutiques ?

Sur le plan éthique, les manipulations génétiques sont limitées aux cellules dites somatiques, c'est-à-dire les cellules non sexuelles qui ne seront pas transmises à la descendance. La thérapie génique envisagée actuellement s'applique donc pour un individu donné mais ne résout pas le problème au niveau de ses descendants.

Le principe de la thérapie génique est a priori simple : remplacer un gène déficient par son homologue correct. L'application, en revanche, est beaucoup plus difficile.

Parce que nous sommes des êtres pluricellulaires : cela implique une intervention sur le patrimoine génétique non pas d'une cellule mais de toutes les cellules malades.

Pour le moment, on ne peut imaginer qu'une thérapie génique limitée, avec des problèmes complexes d'ordre technique. Pour introduire un gène dans une cellule, on l'insert d'abord dans un vecteur, «véhicule» qui acheminera le nouveau gène dans la cellule malade. Ce vecteur étant un élément étranger, son introduction déclenche une réaction antigénique. De nombreux travaux en cours portent sur la conception de vecteurs «neutres» par rapport aux receveurs.

D'autre part, les maladies génétiques résultent, dans la plupart des cas, du défaut non pas d'un gène mais de plusieurs. Cela implique la réparation de plusieurs gènes dans une même cellule.

Je crois que les succès de la thérapie génique seront, dans un premier temps, limités et impliquent des opérations de recherche encore longues.

En revanche, l'étude des maladies génétiques a fourni un acquis fantastique en terme de recherche fondamentale et de connaissance de la structure des gènes et génomes. Pour le moment, on n'a pas autant progressé dans la thérapie, mais cela se fera. ■

Maladie de Rendu-Osler
recherche du gène deux-sévrien

En 1972, Jeanne Chauvin, originaire de Parthenay, reçoit le diagnostic du médecin. Les saignements quasi quotidiens qui l'ont amenée à consulter l'ORL sont les symptômes d'une maladie génétique héréditaire : la maladie de Rendu-Osler (RO). Depuis son enfance, sa vie quotidienne est entachée par la maladie, tout comme l'a été celle de son père et de son grand-père.

D'abord, il y a ces petites taches rouges qui apparaissent sur les doigts, les lèvres et le visage et qui, subitement, se mettent à saigner, puis ces saignements de nez si fréquents... Ces signes s'expliquent par une prolifération anarchique locale de vaisseaux sanguins.

L'anomalie peut survenir au niveau de la peau, de la muqueuse nasale ou des organes internes.

Des simples saignements de nez à des complications parfois très graves (si le dérèglement affecte les capillaires des poumons ou du cerveau), les manifestations sont très variables selon les individus.

Ces amas de vaisseaux grossissent et finissent par éclater, d'où les saignements survenant à n'importe quel moment du jour ou de la nuit, irréguliers et fréquents, à l'origine d'une anémie chronique. C'est la raison pour laquelle, comme le souligne Jeanne Chauvin, «nous sommes des gens éternellement fatigués».

Jeanne Chauvin, devant l'étendue de la maladie au sein de sa famille et de la gravité chez certains membres d'entre eux, décide de fonder l'association des malades Rendu-Osler de la région Poitou-Charentes (l'Amro). Il y a deux ans et demi, Dominique Bonneau, professeur de génétique médicale au CHU de Poitiers, donne une conférence sur la maladie, à Parthenay. Jeanne Chauvin le rencontre ; dès lors une collaboration entre le chercheur et l'association des malades se met en place.

Un dépistage donne des chiffres révélateurs. Une personne sur 10 000 est concernée par la maladie en France, une sur 4 000 dans les Deux-Sèvres et une sur 1 000 dans la seule région de Parthenay.

Dominique Bonneau et Patrizia Amati, chercheur à l'Institut de biologie moléculaire et d'ingénierie génétique de Poitiers, débutent alors leur recherche. Dans un premier temps, ils s'appuient sur les résultats déjà obtenus, en particulier par l'équipe de génétique de Lyon qui a travaillé sur l'autre foyer de la maladie en France, le Jura. Deux gènes ont déjà été identifiés comme responsables du dérèglement, l'un localisé sur le chromosome 12, l'autre sur le chromosome 9.

A la surprise des chercheurs de Poitiers, le gène impliqué dans le cas des malades du Poitou-Charentes s'avère être différent. Un troisième gène est donc à l'origine du foyer du Poitou-Charentes. D. Bonneau et P. Amati ont appelé ce gène RO79 pour rendre compte de la particularité géographique de cette forme de Rendu-Osler. Leur objectif est maintenant de localiser RO79 sur les chromosomes puis de l'identifier.

La recherche sur la maladie progresse grâce à la mobilisation des membres de l'Amro et à un réseau de collaboration qui s'étend. Grâce à cette mobilisation, Dominique Bonneau mais aussi André Chaventré, généticien des populations, et les chercheurs peuvent peu à peu recueillir des informations et les moyens d'améliorer leur connaissance de la maladie. Ainsi, il y a quelques mois, une piste de recherche historique a été découverte. A Saint-Aubin-de-Baubigné, dans le pays bressuirais, existe une chapelle dédiée à sainte Luce. Construite au XVe siècle, elle aurait été un lieu de pèlerinage où l'on venait implorer la sainte pour que cessent ces saignements intempestifs... *S. B.*

J.-L. Lemoigne - LPO

Diversité ornithologique

La diversité des paysages est une des richesses de Poitou-Charentes, région qui a la chance de se situer entre l'océan Atlantique et la moyenne montagne. La diversité de ces habitats, du milieu marin à la forêt de feuillus en passant par les marais, les pelouses sèches, les tourbières, les plaines... se traduit par la présence de nombreux oiseaux communs ou remarquables

Par **Yann Hermieu** Photos **J.-L. Lemoigne** et **L.-M. Préau** - **LPO**

La cigogne blanche est de retour dans les marais de Charente-Maritime depuis 1978, et le nombre de couples n'a cessé de croître pour atteindre 74 en 1998 dont 61 ont permis l'envol de 206 cigogneaux vers les lointaines terres africaines. Oiseau symbole s'il en est, chacun aura pu assister aux scènes quotidiennes de nourrissage tant à proximité des remparts de la citadelle de Brouage que sur les pylônes haute tension le long de la route qui vous mène vers l'île d'Oléron. Vous aurez pu encore l'observer arpentant les terres du marais qui a gardé toute sa richesse grâce à la présence de troupeaux et à l'entretien réalisé par les agriculteurs qui y pratiquent l'élevage extensif. C'est en effet par eux et grâce à eux que le marais vit encore, abritant également des espèces patrimoniales, comme la loutre, la cistude d'Europe... sans oublier les grandes héronnières.

Les plaines céréalières des Deux-Sèvres abritent encore la rarissime outarde canepetière dont les effectifs ont dramatiquement chuté en France depuis 1980, passant de 6 500 mâles chanteurs à moins de 700 en 1996. C'est l'oiseau qui a enregistré le déclin le plus spectaculaire en France. La modification des pratiques culturales, la régression de l'élevage et la suppression de nombreuses luzernières et prairies sont quelques-unes des causes de cette disparition. Aujourd'hui l'outarde est un oiseau que les agriculteurs peuvent sauver. Certains ont déjà signé des contrats dans le cadre d'un programme européen Life Nature qui les aide financièrement à adopter des pratiques favorables à l'accueil, à la nidification et à l'élevage des poussins : création de

luzernières, retard des dates de fauche, maintien de chaumes après les moissons. Un ensemble de mesures favorables également à la faune de plaine (perdrix, cailles…) qui concernent 250 ha en Poitou-Charentes.

Concilier activités humaines et présence des oiseaux

En Vienne, le massif de Moulière est un milieu extrêmement riche dont les busards Saint Martin et cendrés ont fait la réputation depuis longtemps, sans oublier le circaète Jean-le-Blanc, l'autour des palombes, le faucon hobereau, le pic noir, le pipit rousseline, l'engoulevent... Il abrite également une belle population de cerfs et une bonne cinquantaine d'espèces de libellules. Ici, le reboisement en résineux du Pinail, originellement couvert de landes, a amené la LPO Vienne à signer une convention avec l'ONF afin de maintenir des zones d'accueil favorables aux busards. Des arbres ont donc été éliminés afin de reconstituer une lande homogène d'une vingtaine d'hectares. Les zones humides et prairies inondables du Val de Charente accueillent le «roi des cailles». De retour de migration d'Afrique, le râle des genêts s'installe dans les prairies humides pour y conquérir les femelles et s'y reproduire. La menace qui pèse sur cette espèce est bien sûr la disparition de ces prairies, souvent boisées ou mises en culture. Et lorsqu'il a eu la chance de se reproduire dans une zone favorable, les fauches précoces peuvent anéantir couvées, poussins ou femelles couvant. Les conventions signées par les agriculteurs bénéficiant de mesures Olae (Opération locale agri-environnement) et Natura 2000 leur permettent de pratiquer une agriculture respectueuse de l'environnement : élevage extensif, fauches tardives... avec une contrepartie financière. Les plateaux du Montmorillonais hébergent un cortège d'oiseaux essentiellement liés à la présence de gros insectes. Cette nourriture abondante, pies grièches et œdicnèmes criards la trouvent grâce aux vastes pelouses à moutons qui subsistent dans cette région. Ici encore, la présence de l'oiseau est intimement liée à celle de l'homme.

En Poitou-Charentes, cette présence humaine dans les zones rurales diversifiées, où se cultivent encore vignes et vergers, est à l'origine d'un habitat singulier en pierres sèches. Les habitations ou les murets séparant les parcelles, allant de pair avec le maintien du pâturage, permettent à des oiseaux aussi fascinants que la chevêche d'Athéna ou aussi bigarrés que la huppe fasciée de trouver des sites de nidification appropriés. Le moindre trou entre deux pierres est exploité et la proximité des troupeaux favorise la présence des gros coléoptères, mets de prédilection de ces deux oiseaux.

L.-M. Préau - LPO

Page de gauche, le guêpier d'Europe, migrateur africain, et ci-contre, l'outarde canepetière, très menacée en Poitou-Charentes.

Autre exemple de cette cohabitation : les carrières. Il est indéniable que ce type d'exploitation porte atteinte au milieu naturel, aussi ne faut-il pas oublier de prévoir, dès l'ouverture, sa réhabilitation le jour où toute activité cessera. Lors de l'exploitation, les fronts de taille offrent des sites de nidification peu fréquents dans la région et tout un cortège d'oiseaux inféodés à ce milieu s'y regroupent. Les plus spectaculaires sont sans conteste le guêpier d'Europe, migrateur africain richement coloré, qui profite des falaises sablonneuses pour y creuser son terrier et y élever sa nichée. Il en est de même pour une petite hirondelle brunâtre, l'hirondelle de rivage. La LPO Vienne a passé une convention avec les professionnels afin de concilier activités humaines et présence des oiseaux. En période de nidification, des fronts de tailles sont conservés intacts dans des secteurs calmes pour que la reproduction des oiseaux soit menée à son terme. Le même type d'accord a été signé par la LPO avec un exploitant dans le sud de la Charente-Maritime.

Aujourd'hui, à tous ces oiseaux que les hommes tentent de maintenir dans leur quotidien, s'ajoutent de nouveaux venus : le Poitou-Charentes accueille ainsi depuis quelques années la nidification du héron garde-bœufs, du crabier chevelu, de l'aigrette garzette et plus récemment l'ibis sacré dans l'île de Ré et, pour la première fois, la spatule blanche se reproduit en Charente-Maritime. Tous les espoirs ne sont donc pas perdus...

Sanctuaires alibis *ou pédagogie naturaliste ?*

Les mesures de protection des espèces végétales rares ou menacées n'auraient-elles pour seul intérêt que de donner bonne conscience aux décideurs en rassurant quelques botanistes ? Peut-être

Par **Emmanuel Touron** Photo **Yves Baron**

L'œillet superbe est l'une de ces plantes que les naturalistes ont jugées suffisamment rares pour que les pouvoirs publics leur accordent une place sur la liste des espèces végétales à protéger (JO du 13-5-1982). Très souvent, leurs stations étaient déjà connues au XIXe siècle. On a recensé quelques spécimens en forêts de Moulière et de Vouillé-Saint-Hilaire. Pas vraiment spectaculaire. Quelques mètres carrés tout au plus pour tout le Poitou-Charentes. C'était il y a une dizaine d'années. Quand le botaniste Yves Baron a découvert une de ces stations le long d'une route forestière, il s'était empressé de s'adjoindre le soutien des techniciens de l'Office national des forêts. La cause était entendue. Et le secteur a eu droit aux meilleurs égards... jusqu'à ce que la moitié de la station se voit substituer un panneau de limitation de vitesse. Yves Baron se garde bien de condamner. Il se contente d'un haussement d'épaules : *«Que voulez-vous faire ? On ne va quand même pas monter la garde jour et nuit !»* Le crime était odieux. Mais ne relevait pas de la dégradation volontaire. Juste un acte d'ignorance... alors que nul n'est censé ignorer la loi. Or c'est là tout le problème. Combien de citoyens savent l'existence de la liste des espèces végétales protégées sur l'ensemble du territoire national ? Combien savent que quatre cents espèces de plantes bénéficient d'un régime de faveur depuis mai 1982 ? Et combien sont capables de citer les cent trente autres espèces protégées au seul niveau régional ?

Le concept de patrimoine naturel a beau avoir être porté au firmament des bonnes intentions de la loi de 1976, il est loin d'être devenu une réalité palpable. *«Prenez l'*Arenaria controversa. *Saviez-vous qu'elle était protégée par la loi ? Non ! Et même, en admettant que vous connaissiez la loi, franchement, sauriez-vous la reconnaître?»* Franchement ? *«Or toutes sont herbacées, parfois minuscules, et le seul arbre protégé, l'alisier de Fontainebeau, est lui-même méconnu, sa principale population ayant été anéantie lors d'un remembrement dans le Châtelleraudais, où il se circonscrit.»*

Autre exemple : en 1983 dans la Vienne, une station d'*Arenaria* s'est retrouvée menacée de disparition par un projet d'extension de carrière. Comme Yves Baron demandait une mesure conservatoire de sauvegarde, la direction régionale de l'Environnement a instruit un dossier pour un arrêté de biotope, qui a été signé par le préfet, afin de couvrir la zone[1]. La partie semblait gagnée. En septembre dernier, le botaniste est retourné sur place. Et... *«je suis tombé sur un enclos à sangliers ! Il se reconnaissait de loin à la couleur ocre du sable qui avait remplacé l'essentiel de la végétation, sous l'effet du piétinement et, plus encore, de la prolifération des lapins, protégés de leurs prédateurs par la clôture. Désormais, c'est la survie de trois espèces protégées et d'une dizaine d'autres espèces rares qui est en cause. On a commencé à négocier.»* Et quand ce ne sont pas des animaux en surnombre, c'est le tout-terrain qui menace.

Dans les anciennes carrières d'Ensoulesse, à Montamisé, l'astragale de Montpellier, autre espèce protégée, a quasiment disparu sous le passage répété des pneus. Et ce, malgré un arrêté de biotope, que seule la pose de barrières par le Conservatoire d'espaces naturels a commencé à faire prendre en compte. Au même titre que la loi, les arrêtés de biotope font partie de ces mesures que le citoyen est censé connaître. Les préfectures avertissent les municipalités concernées. A charge pour les maires de répercuter auprès de leurs administrés. Reste que l'information a parfois du mal à circuler. *«Il ne suffit pas d'empêcher la menace la plus pressante pour être tranquille.»*

Protégée au niveau régional, la dentaire à bulbilles a, elle aussi, fait les frais d'une parfaite méconnaissance de la loi. La fiche Znieff[2] éta-

blie par Yves Baron sur une station de Montreuil-Bonnin (l'une des quatre de la Vienne pour cette belle espèce forestière) n'avait visiblement été qu'un coup d'épée dans l'eau. *«Lors d'une sortie botanique en 1991, j'ai découvert que l'essentiel de la station avait été fauché ! A ras ! Ce printemps 1999, j'ai heureusement retrouvé la station en assez bonne forme. Mais, en plein milieu, des exploitants avaient aligné un long tas de bûches – qu'il faudra charger en piétinant – et fait un grand feu de branches !»* Autre exemple : l'*Asplenium billoti*, petite fougère protégée au niveau régional. La seule station de la Vienne était au Roc d'Enfer, à Lathus, mais l'aménagement de voies d'escalade n'a laissé survivre qu'une petite colonie à l'écart. *«On a même attaqué au désherbant !»*, tempête Yves Baron, qui ne peut que constater les dégâts de cette nouvelle tendance au tourisme vert intensif. *«On nous explique que les gens veulent retrouver la nature. Très bien ! Mais cette nature est celle qui, jusqu'à présent, ne nous a pas été utile, celle qui a donc été épargnée. Alors si on les envoie, par groupes organisés, se livrer à des activités programmées à longueur d'année, vous imaginez... D'ailleurs, chacun peut en mesurer l'impact sur l'ensemble du parcours, à l'intérieur d'un site récemment classé.»* Mais il y a pire : les parcours de golf. *«Ce sont des espaces naturels artificialisés à 100% sur lesquels on déverse tous les trucs dont le nom se termine en "cide" : herbicides, insecticides, vermicides, taupicides... Ça, c'est le comble de la pseudo-nature !»*

Alors, quelles solutions ? Faut-il instaurer des sanctuaires de nature ? Des espaces interdits à l'homme sous peine d'amende ? Pour Alain Persuy, du Conservatoire régional des espaces naturels de Poitiou-Charentes, le problème n'est pas aussi simple. *«On ne peut pas opposer deux natures : d'un côté, la nature "ordinaire" et, de l'autre, la nature fragile et à protéger. Laisser croire au public qu'il peut tout se permettre sur la première au motif qu'il respecte la seconde ne servirait qu'à le déculpabiliser. Mais nullement à le sensibiliser. Ces sanctuaires ne seraient que des alibis ! Il vaudrait mieux faire comprendre que la nature ordinaire d'aujourd'hui peut devenir la nature fragile de demain! Parce qu'en réalité, si certains milieux, comme les zones humides ou les coteaux calcaires, sont plus fragiles que d'autres, tous les espaces naturels le sont potentiellement. Ne serait-ce que parce qu'ils disparaissent à cause de l'agriculture intensive (prairies naturelles), de l'enrésinement ou du désherbage chimique.»* Mais avant de trouver la panacée, la solution-sanctuaire semble être la plus efficace. Parallèlement aux réserves naturelles, les acquisitions réalisées par le Cren ou les conventions de gestion qu'il passe avec les propriétaires en témoignent. Sans que l'activité humaine en soit complètement exclue, le site fait l'objet d'un contrôle rigoureux et méthodique visant au respect et à la préservation de ses caractéristiques écologiques. N'empêche que les milieux reliquaires ne sont que des îlots dans des espaces humanisés.

Pour être efficace, la politique d'aménagement du territoire devra donc passer par un retour à la pédagogie naturaliste. C'est un des espoirs formulés par Yves Baron. ■

Ci-dessous, l'œillet superbe, ou* Dianthus superbus*, l'une des 133 espèces végétales protégées en Poitou-Charentes, auxquelles s'ajoutent 50 expèces protégées au plan national.

Disparues, menacées et non protégées

Des espèces protégées en Poitou-Charentes étaient déjà éteintes en 1982. C'est le cas de trois espèces des cultures, victimes du tri sélectif des semences et des herbicides (*Delphinium verdunens*, *Nigella gallica* dans les céréales, *Gagea arvensis* dans les vignes). Il y a aussi de nombreuses espèces non jugées dignes de figurer sur les listes, mais suffisamment rares, ou liées à des milieux menacés, pour être en voie de disparition. La plupart appartiennent aux milieux cultivés, comme les espèces de moissons, trop rares même pour être connues du public : *Delphinium consolida*, *Bupleurum lancifolium*, *Caucalis platycarpos*, *Papaver argemone*... Certaines sont déjà introuvables depuis des dizaines d'années dans la région comme *Androsace maxima*, *Adonis flammea*, *Adonis æstivalis*, *Bupleurum rotundifolium*, *Nigella arvensis*, *Neslia paniculata*. Beaucoup d'autres appartiennent aux milieux humides, qui sont asséchées et couvertes systématiquement : la *Parnassia* n'a plus qu'une station sur dix-huit recensées dans la Vienne au XIXe siècle ; l'Epipactis des marais, la Gentiane pneumonanthe sont devenues rares, et la Tritillaire pintade pourrait bientôt les suivre.

1. La présence d'une plante désignée par la liste nationale et/ou régionale de protection permet au préfet de prendre un arrêté de biotope.
2. Zone naturelle d'intérêt écologique, faunistique et floristique.

Jardins historiques de Saint-Loup

Dans le domaine du château de Saint-Loup – 50 hectares longeant le Thouet dans les Deux-Sèvres – Charles-Henri de Bartillat est en train de reconstituer des jardins historiques, qui compteront bientôt parmi les plus beaux de France

Par **J.-J. Clémens** Photos **Marc Deneyer**

Charles-Henri de Bartillat se donne cinq ans pour réhabiliter le potager de son château, à Saint-Loup, d'après les plans et relevés des plantations détaillés de 1745. Ce potager ornemental, qui s'étend face au château sur 217 m de long et 73 m de large, est une pièce majeure du domaine parce qu'il est structuré selon les principes de La Quintinie, directeur des jardins fruitiers et potagers de Louis XIV. Cinq ans, c'est justement le temps que mit Jean-Baptiste de La Quintinie (1624-1688) pour créer le Potager du roi à Versailles sur le terrain marécageux que lui avait désigné le monarque.

Charentais d'origine, né à Chabanais, étudiant en droit à Poitiers, La Quintinie fut quelque temps avocat à Paris jusqu'à ce qu'il découvre l'art des jardins en Italie et décide alors de se consacrer entièrement à l'horticulture. Son premier jardin, pour Jean Tambonneau, président à la Cour des comptes, fut vite remarqué par les grands du royaume, qui lui passèrent commande : Colbert, le prince de Condé, la Grande Mademoiselle, le surintendant Fouquet et, enfin, le Roi-Soleil. Il fit faire de grands progrès à l'horticulture et son ouvrage intitulé *Instructions pour les jardins fruitiers et potagers* (publié après sa mort, en 1690, par son fils) fut réédité plusieurs fois jusqu'en 1857 et traduit en anglais. Signalons que l'Ecole nationale supérieure du paysage de Versailles, qui a pour cadre le Potager du roi, prépare une édition critique de cet ouvrage introuvable depuis longtemps.

Si La Quintinie continue d'inspirer Saint-Loup, c'est grâce à un concours de circonstances. Tout d'abord, la passion exclusive du maître des lieux pour son domaine qui s'organise autour du château construit au XVIIe siècle par les Gouffier, seigneurs d'Oiron, selon les conceptions architecturales de Philibert Delhorme. Devenu proprié-

taire du château en 1990, Charles-Henri de Bartillat a choisi d'abandonner son métier d'avocat international à Paris pour lui consacrer toute son énergie, et tous ses deniers. Châtelain-jardinier, il cultive ici sa philosophie : *«Habiter, c'est servir.»* Noble dessein guidé par la devise familiale, *«Transit fama nisi renoventur labores»*, qu'il traduit ainsi : *«La renommée passe si les œuvres ne la renouvellent.»*

Ce «renouvellement» peut se concrétiser grâce aux Archives départementales des Deux-Sèvres qui conservent de nombreux plans et inventaires établis aux XVIIe et XVIIIe siècles sur les jardins de Saint-Loup. Disposer d'une telle documentation est un fait rarissime. Les inventaires les plus précis et les plus complets de 1745 et 1748 permettent une reconstitution à l'identique. L'architecte en chef des monuments historiques, François Jeanneau, a proposé la reconstitution du potager suivant les plans et relevés de 1745.

D'autre part, la structure du potager a été conservée. C'est un espace clos encaissé d'environ un mètre et délimité par de hauts murs, destinés à créer une sorte de micro-climat. Sur son pourtour, des allées en terrasse conduisent au pré et au quinconce d'ormes (à replanter). Cette longue parcelle est bordée d'un côté par le Thouet, de l'autre par le canal qui conduit, avec sa double allée de marronniers, au pavillon XVIIIe (complètement restauré). Rive droite du canal, l'allée longe le jardin aux fleurs, l'orangerie, le pigeon-

Pour faire vivre Saint-Loup et poursuivre la restauration, le propriétaire ouvre les jardins à la visite, loue l'orangerie pour des réceptions, mariages, séminaires, etc. Il a aussi installé un tivoli pour accueillir 400 personnes. Des chambres d'hôtes ont été aménagées dans le château.

nier, la ménagerie et le verger – au-delà duquel on pénètre dans le bois. La restauration de l'orangerie (XVIIe siècle) est maintenant achevée, et avec talent par des entreprises locales. La collection d'agrumes, qui passe l'hiver en Corse, s'enrichit peu à peu et compte des espèces rares comme le mandarinier Cléopâtre. Des caisses en fonte et chêne, identiques à celles de Versailles, et des vases d'Anduze ont été fabriqués spécialement pour Saint-Loup. Le modèle de vase est tiré d'une gravure représentant Louis XIV en train de faire visiter ses jardins. De même, les bancs ont été copiés sur un dessin de Fragonard. Le verger est maintenant planté de 400 arbres fruitiers de 75 variétés anciennes.

Le domaine, auquel Charles-Henri de Bartillat a permis de retrouver son intégralité en rachetant des terres, est classé monument historique depuis 1993 – classement précieux pour obtenir le soutien du ministère de la Culture, de la Région Poitou-Charentes, du Département des Deux-Sèvres et de l'Union européenne, qui a conféré le titre de projet pilote européen à la restauration des jardins de Saint-Loup.

Depuis 1998, tous les efforts sont concentrés sur le potager. Au XVIIIe siècle, il était composé de 15 carrés et de 6 rectangles, chacun étant délimité par des plantes aromatiques et des arbres fruitiers. Le long des murs poussaient des arbres fruitiers en espalier. L'inventaire de 1736 en recense 648, dont 78 variétés de poiriers. Cette reconstitution exige des recherches approfondies, notamment pour retrouver ces poiriers aux noms si savoureux : Bézi de l'Echasserie, Royal d'hiver, Cuisse-Madame, Beau-Présent, Belgram panaché, Bon Chrétien musqué, Cassolette, La Jalousie, Marquise. *«C'est un travail scientifique et historique,* souligne Charles-Henri de Bartillat. *Nos recherches portent sur les plans et inventaires mais aussi sur l'énorme correspondance, à toutes les époques, entre les intendants du château et les propriétaires – des fermiers généraux qui vivaient à Paris. Ces gens, qui avaient le souci de la beauté, étaient très exigeants, d'où cette correspondance très fournie. Ce travail n'est pas terminé, c'est pourquoi nous avons planté des légumes étonnants, comme le fenouil bronze, qui ne sont pas répertoriés sur les plans mais signalés dans la correspondance. Cela dit, comme les jardiniers pratiquaient l'assolement triennal, il n'est pas possible d'identifier tous les légumes cultivés dans le potager en se fondant sur les données d'une seule année.»*

La recherche sur les fruitiers – la plus difficile – a été confiée à Eric Dumont, pépiniériste installé dans l'Aube, spécialiste des arbres fruitiers anciens. Il est issu d'une famille qui compte quatorze générations de pépiniéristes. Son aïeul avait commencé sous Henri IV. Il a mené des recherches dans toute l'Europe pour retrouver les variétés mentionnées dans le potager, dans le verger et dans le jardin de l'orangerie.

Reste à remonter les murs du potager – lourd investissement – afin de planter les fruitiers en espaliers et à installer un réseau souterrain d'arrosage automatique. Charles-Henri de Bartillat se plaît à rêver : *«L'arrosage combiné à un éclairage permettrait de créer un spectacle poétique.»*

Et pour parachever cette restauration, il souhaite créer une académie du jardin, à visée scientifique et technique, culturelle et touristique. ■

Le canal qui conduit au petit pavillon du XVIIIe siècle et l'orangerie.

Tél. 05 49 64 81 73
Site Internet : www.chateaudesaint-loup.com/

La mémoire de la Terre

Pendant des millions d'années, le temps a façonné la Terre de Poitou-Charentes avant que l'homme ne l'exploite.
Ce patrimoine géologique, riche et méconnu, permet de lire l'histoire des sols de la Vienne, des Deux-Sèvres et des Charentes

Par **Laetitia Becq-Giraudon** Photo **Marc Deneyer**

Trop longtemps, les sites géologiques ont été pillés par des amateurs de fossiles. Dans certaines grottes, l'homme s'est, dès le Moyen Age, attaqué aux stalactites et autres concrétions. Les carrières ont aussi donné lieu à des fouilles souvent mal gérées, conduisant à une disparition du matériel géologique (minéralogique et paléontologique).
La notion de protection du patrimoine géologique s'est imposée lentement. La loi relative à la protection de la nature, votée le 10 juillet 1976, fut le premier outil juridique adaptable à la protection des sites géologiques en France. La première réserve naturelle française a été créée en 1961, mais ce n'est qu'en 1982 qu'une réserve à vocation géologique sera conçue à Saucats-la-Brède, en Gironde. Elle protège les couches géologiques de référence des étages Aquitanien et Burdigalien. Plus tard, le BRGM a dressé un inventaire des stratotypes français. Vingt-six seront recensés, dont six gravement menacés par les pillages mais aussi par la végétation et les décharges. Le Toarcien était sur la liste.
Cet étage a été défini dans les Deux-Sèvres en 1849 par Alcide d'Orbigny, naturaliste rochelais ayant créé le concept du stratotype en observant le changement des formes fossiles en fonction des tranches de terrain. La référence internationale est toujours la coupe de la carrière de Sainte-Verge, au nord-ouest de Thouars. La procédure de classement en réserve naturelle à vocation géologique a été engagée en 1984 et le site est effectivement classé depuis le 23 novembre 1987. *«Son statut en fait donc un lieu hautement protégé*, explique Didier Poncet, chargé de mission du District de Thouars. *Il est par exemple interdit d'y ramasser des échantillons et d'y faire des moulages. Par contre, tout a été fait pour que le public accueilli y soit protégé* (l'accès n'est pas toujours facile) *et correctement informé.»* Le public scolaire (10 000 personnes en cinq ans) représente 90% des visiteurs de ce site, souligne Didier Poncet. La réserve reste accessible aux chercheurs, uniquement sur autorisation préfectorale. Ce site est plus que jamais un outil de choix pour les scientifiques, puisque de nombreux autres lieux d'observation de cet étage géologique sont aujourd'hui devenus inaccessibles.
Les carrières de Sainte-Verge classées réserve naturelle, incarnent ainsi l'élément fondamental du patrimoine géologique de la région Poitou-Charentes. Mais une quarantaine d'autres sites ont été recensés par le Conservatoire d'espaces naturels comme présentant un intérêt géologique ou géomorphologique certain. Leur ensemble permet de retracer l'histoire géologique des quatre départements. *«On distingue en fait quatre catégories de sites*, explique Didier Poncet. *La plupart ne sont pas uniques en France mais chacun possède une importance exemplaire pour la région»*. Il y a ainsi les sites fondamentaux pour la recherche, comme c'est le cas de la carrière de Mollets, à Doux (Deux-Sèvres), ou de la falaise vive de la pointe du Chay, au sud de La Rochelle. Des sites présentent un intérêt pédagogique très fort, c'est l'exemple type des faluns d'Amberre, près de Mirebeau. Les carrières de Crazannes, près de Saintes, sont aussi répertoriées. Le quatrième type est représenté par les chaos granitiques de Gâtine. Ce n'est pas un paysage vraiment rare en France mais ils constituent un modèle particulier pour la région. Ils ont aussi une valeur culturelle. Leurs formes lisses et arrondies, longtemps inexpliquées, les ont fait entrer dans les légendes et la mémoire collective, montrant ainsi comment la très lente histoire du patrimoine issu de la Terre a pu façonner un riche patrimoine d'imagerie populaire encore très vif dans les esprits. ■

Décollage de Jacques Villeglé
rue des Quatre-Roues
à Poitiers, en avril 1998.
Photo Jean-Luc Terradillos

LA VILLE

La ville est une entité trop complexe pour la laisser aux seuls urbanistes ou architectes. Jacques Villeglé, Pierre Henry, Yves Baron et François Bon ne sont pas a priori patentés pour parler de la ville mais leurs propos sont si pertinents. Voici un plasticien, un musicien, un botaniste et un écrivain pour ce dossier qui inaugure une nouvelle rubrique dans *L'Actualité*.

Par l'affiche lacérée, de la rue aux musées, tous les chemins mènent à Villeglé, via avenues, quais, places ou impasses de l'humanité

Entretien **Dominique Truco**

Le génie *du* carrefour

Il a fait de la rue son atelier. En décollant une première affiche, près de la Coupole en 1949 à Paris, avec Raymond Hains, et en s'appropriant sélectivement depuis lors les affiches lacérées par des mains anonymes sur les murailles des villes, Jacques Villeglé est à l'origine d'une révolution du regard et d'une évolution majeure de l'art.
Fondateur du Nouveau Réalisme, «releveur de traces de civilisation», il explore et mémorise nos réalités humaines et urbaines, transforme la notion d'auteur. Cheminement avec ce «génie du carrefour», *urbi et orbi*.

L'Actualité – Quelle place tient la ville dans votre œuvre ?

Jacques Villeglé. – La ville fut dans mon adolescence Paris. Un lieu où je pourrais trouver l'information en dépit de toutes les censures.
C'était, je l'espérais, le grand carrefour. Je suis sorti de l'adolescence à une époque de couvre-feu, de visas de circuler, donc d'espace interdit, de chape de plomb. Ceux qui transgressaient l'ordre établi risquaient la déportation.
Le visage perpétuellement barbouillé de la ville, «la portion la plus plébéienne du monde», ne me rebutait nullement. La propagande du «Retour à la terre» était l'embrigadement stérile.
Le Spleen de Paris de Baudelaire fut sans doute ma première approche poétique de la modernité urbaine.

Comment, à partir de la rue, avez-vous édifié votre œuvre ?

Lorsque j'ai commencé à chaparder l'affiche dans la rue, journalistes, éditeurs, libraires se plaignaient que le papier était contingenté inégalement au profit des publicitaires. Ils dénonçaient cette solution désastreuse qui diminuait la position de la France sur le plan international. J'allais donc reprendre à l'usurpateur le papier indûment attribué. Ce geste revendicatif donnait plus d'importance au choix plastique que j'allais faire.

Qu'est-ce pour vous une ville vivante ?

Une ville vivante est une ville dans laquelle à cinquante mètres de chez soi on peut circuler dans l'anonymat le plus complet, en pleine liberté.

Les panneaux d'affichage municipaux disparaissent. L'affichage sauvage régresse au profit de contrats entre les municipalités et les industriels de l'affichage. Que pensez-vous du «nettoyage urbain» opéré par les maires ?

Les initiatives des édiles (pleins de bonne volonté), conviviales, pédagogiques, sociales, je les ai observées avec beaucoup d'indifférence. Seraient-elles étrangères à mon propos ? Si ces ordonnancements municipaux sont hors de la spécificité «villegléenne» qui vous intéresse, celle-ci ne serait-elle pas à trouver dans le chaos de l'agglomération, de la croisée des chemins ?

Vos œuvres – affiches lacérées –, tout comme les lacérations musicales de Pierre Henry, ne transforment-elles pas notre vision et perception du paysage urbain ?

Il est à peu près sûr que la musique concrète tout comme l'exposition des affiches lacérées dans des musées ou des galeries privées font que le tout venant s'intéressant à la musique et aux arts visuels regarde et perçoit différemment le paysage urbain. Du moins beaucoup m'en font la réflexion depuis plus de trente ans. J'ai la faiblesse de les croire.
Les Bambaras se débarrassaient aux carrefours des ordures du village, des objets ayant appartenu aux morts : «Les génies des carrefours sont censés absorber les forces dont on se défait ainsi, et qui constituent pour eux une sorte de nourriture qui sera rendue aux hommes sous forme de dons débarrassés de toute souillure» (*Dictionnaire des symboles*, Jean Chevalier, Alain Gheerbrant, 1973).
Par son arrachage, l'affiche, illisible déchet publicitaire par suite des lacérations, et *par la présentation*, se métamorphose.

Comment découvrez-vous une ville ? Y a-t-il des facteurs de sympathie ou d'antipathie entre la ville et vous ?

C'est un livre entier qu'il faudrait pour répondre et, quoique Malouin, je ne suis pas un «étonnant voyageur».
Pour les petites villes, inutile d'avoir un plan, impossible de se perdre, on revient toujours au centre. La ville labyrinthique, on s'y perd des heures, puis on se retrouve. Certaines villes, il faut les découvrir du taxi venant de l'aérodrome par l'autoroute, elle étale sa beauté panoramique et il vous semble arriver par son axe. Il y a des villes qui seraient très antipathiques si vous n'y aviez des amis qui vous supportent et que vous pouvez supporter à longueur de journées. Vous êtes, par exemple, piéton dans une ville qui n'est pas faite pour la piétaille, vous êtes donc tributaire de leur voiture, de leur emploi du temps. Une ville antipathique, c'est peut-être celle que vous n'êtes pas d'humeur à regarder. La ville idéale, c'est celle qui possède tous les systèmes de circulation, marche à pied, voiture, patins à roulettes, bus, métro, tramway, sans être étriquée. Dont non seulement la construction diffère en moins de dix minutes de promenade pédestre, mais également la population, éthiquement, physiognomiquement, sociologiquement, des chauves, des cheveux plats, lissés, crépus, des blancs, des jaunes, des basanés, des maigres, des gras, des osseux, des tirés à quatre épingles, complet gilet, chemise ouverte, déchirée, débraillés, des solitaires, des tribus familiales, religieuses, des échappés d'asile psychiatrique, etc.

Qu'est-ce qui vous a guidé vers la section architecture de l'Ecole d'arts de Nantes ?

A Pâques 1945, je suis passé de la section peinture à la section architecture, car étant donné le misérabilisme général, la pauvreté de l'information de l'époque, j'étais conscient de la nullité de l'instruction picturale que j'étais en droit d'attendre.
A l'atelier d'architecture, si la formation fut jusqu'en 1948 totalement fermée, par exemple aux «partis» dissymétriques, les «patrons» étant architectes avaient une meilleure prise sur les réalités de la fonction de l'environnement et des rapports sociaux qui complétaient les disciplines plan, coupe, élévation, sans oublier les divisions proportionnelles du Vignole, des «ordres» classiques. Dès l'âge de 17 ans, j'ai travaillé chez un architecte. Je me suis intéressé à l'urbanisme d'abord à travers une biographie de Le Corbusier, puis parce que mon premier patron, profitant du manque d'activité de son agence, s'était inscrit aux cours de l'Ecole d'urbanisme de Paris. Il m'utilisait pour dessiner les planches de travaux pratiques basées essentiellement sur la rue, l'avenue, le boulevard, la place, le croisement de la circulation hausmanienne. J'étais déjà apte à juger le conformisme de ces devoirs. Circulant avec lui, dans le département, pour des relevés de bâtiments ou d'hypothétiques projets de bâtiments agricoles, nous rencontrions des architectes au chômage rêvant des lendemains de guerre et ne réalisant pas les transformations urbaines à venir. Je n'étais toutefois pas un inconditionnel de Le Corbusier et je ne partageais pas son ironie sur le chemin des ânes car la beauté d'une ville tient à son côté «rapiécé», pour citer Montaigne visitant Rome.
Si l'architecture m'intéresse, le métier d'architecte ne m'attirait pas car il demande des qualités de patience, de sociabilité, de précision dont je suis dépourvu. N'ai-je pas signé une plaquette intitulée *Un homme sans métier* ?

Studio API

«Clegg et Iggy», barrière de Toulouse, Bordeaux, 8 juillet 1998 (80 x 80 cm).

L'exposition «Le Grand Mix» et la création musicale «Apparitions concertées» réunissent pour la première fois Jacques Villeglé et Pierre Henry. A découvrir à l'entrepôt-galerie du Confort Moderne, à Poitiers, jusqu'au 28 août, qui présente 116 affiches lacérées consacrées aux musiques amplifiées et 73 minutes de sons taillés dans le vif. Catalogue et CD disponibles. Tél. 05 49 46 08 08

En renonçant au bâti, en vous appropriant la peau de la cité, de la *polis*, n'êtes-vous pas devenu l'archéologue, l'historien, l'architecte, le plasticien de nos «réalités collectives» ?

Henri Lefebvre (*La Révolution urbaine*, 1970) dit : «Théoriquement la nature s'éloigne, mais les signes de la nature et du naturel se multiplient, remplaçant et supplantant la nature réelle.» Il mentionne au sujet de la publicité les «signifiants flottants» qu'utilise la rhétorique.
La lacération, en sortant ces signifiants flottants de leur contexte fonctionnel, les transpose au domaine du lyrisme urbain et de la réalité poétique humaine, et participe à la régénérescence du signe. Avec Raymond Hains, nous avons résumé tout cela par le terme «décollage». ■

Ville Musique Ville vivante

Par tous les modes de perception, Pierre Henry fait de chaque son de la vie une note. La ville est pour lui un orgue à bruit

Entretien **Dominique Truco** Photo **Jean-Luc Moulène**

En 1950, dans les *Cahiers du conservatoire*, Pierre Henry, qui fut élève d'Olivier Messiaen, Félix Passeronne et Nadia Boulanger, et turbulent assistant de Pierre Schaeffer, préfigure ainsi *sa* révolution de la musique : *«Il faut détruire la musique»*, *«elle doit être harmonie des sphères»*... *«pour vivre plus fort comme le fait tout phénomène vivant»*, *«alors ce sera peut-être la musique concrète, la musique du vivant et du soleil»*. Dans ses studios, chambres magmatiques, l'oreille tendue sur l'univers, Pierre Henry capte, invente, triture et classe tous les sons de la vie. Son œuvre est le monde en audition dans toutes ses dimensions mixé à ses méditations.

L'Actualité. – Quelle place tient la ville dans votre création ?

Pierre Henry. – C'est un réservoir de sonothèque. Un orgue à bruits, sans silence.

La ville n'est pas une exception dans ma création. C'est un univers nécessaire mais souvent banal. Trop continu, trop prolongé, trop lié à une sociologie et à présent «bruit de fond».

En 1976, j'ai voulu découper mon univers sonore en douze thèmes : *la vie, la ville, les animaux, les rites, la guerre, la danse, l'harmonie, le langage, la terre, la foule, le temps, la mort*. L'ensemble «Parcours-Cosmogonie» était la structuration thématique de mon œuvre. Et dans la ville, naturellement, les autres thèmes sont sous-jacents.

«Je n'écris pas ma musique avec des notes, mais avec des mots», écrivez-vous dans votre *Journal de mes sons*. A la lettre V de votre bibliothèque sonore quels titres réfèrent à Ville ?

Je fonctionne par association d'idées en général. C'est le sens de ce vocabulaire.

La foule
Métro
Démolition
Klaxons
Usine
Mode
Marche
Trains
Flipper
Gare
Trafic
Yéyé
Attentat
Défilé
Glas
Usine Jazz
Tambour militaire
Sirène tournoyante
Machinerie
Série machine
Carillon
Tocsin
Martèlement stable
Tourniquet balançoire
Répression
Harangue
Break
Horloge grave
Vrombissements
Bourdonnements
Poutres et matraquages
Hélicos
Sirène diatonique
Pollution
Parade
Ferroviaire
Fièvre
Trémolo ferraille
Thème enclume
Enfants
Vapeur de ville
Chiens
14 juillet
Vitesse
Egouts
Chaudière
Pendules
Chats
Rythme
Pop
Soldats
Pin-Pon
Circulation
Portes
Pas
Siffleur
Fête foraine
Incendie
Escaliers

Pierre Henry et Jacques Villeglé

Transistor
Ascenseur
Ambiance foire du Trône
Chasse d'eau
Ambiance de rue
Radio
Pas et chuchotements
Rumeurs
Billard électrique
Ozone.

Quels univers sonores renferment quelques-unes de ces bandes portant ces titres ?

C'est en général réaliste et quelquefois stylisé. Ici, le son vaut une note. Et ce sont ces nouvelles notes qui créent un climat, une ambiance, un univers, et finalement une œuvre, comme un studio traverserait la ville.

La ville est-elle pour vous un instrument ou une immense source d'invention de sons et de sens nouveaux ?

La ville est un prétexte (surtout un creuset) et à la fois une source réaliste et onirique. La ville est prétexte de thèmes – et m'intéresse sous l'aspect *incidental*. Dans la ville le continu m'ennuie. Les moments accidentels représentant l'activité humaine sont sources expressives. Sinon, je préfère inventer artificiellement des sons urbains, comme dans *Spatiodynamisme* composé en 1955 pour la Tour cybernétique de Nicolas Schöffer.

Nous avions à cette époque l'idée de créer des sonorités de ville devant remplacer le réel – pour une ville idéale mais abstraite, une sorte d'utopie sonore.

«S'il est encore une ville vivante de nos jours, c'est bien la Ville/Musique», soulignez-vous en introduction du livret à votre œuvre *La Ville. Die Stadt* de 1994. Qu'est-ce que cette Ville/Musique ?

La Ville/Musique s'entend dans le sens symphonie. Alors tout est vocabulaire musical, et chaque bruit est synonyme de vie et donc de musique.

Vous arrive-t-il de partir dans une ville simplement pour la découvrir ?

Pas spécialement aujourd'hui. Mais je retourne dans des villes de prédilection pour leur valeur sonore. Par exemple, Istanbul, Venise – géographies auditives, proches d'un langage. Sinon, je préfère découvrir une ville en regardant les guides touristiques !

Que faites-vous dans chacune d'elles pour les appréhender ?

Je déambule. Je m'assieds aux terrasses des cafés. J'attends autre chose.

Chacune d'elle est-elle une entité différente ?

Cela dépend des hauteurs des maisons. Oui, elles ont chacune leur spécificité sensorielle.

Peut-on les décrire comme un corps vivant ?

De par leurs rythmes propres, leurs pulsations, dans ce sens, oui. Mais la ville m'intéresse pour m'y fondre. C'est moi qui reste le corps vivant. La ville n'est qu'une structure.

Vous avez toujours vécu à Paris. La «musique» de Paris a-t-elle évoluée tout au long de ces décennies ?

Elle a évolué, comme le monde entier, en niveau sonore. Dans la ville le temps passe très vite. On n'en a pas la notion véritable. La ville m'intéresse dans son aspect humain. Elle est pour moi très cinématographique et pas du tout radiophonique. Il faut des incidents. Une histoire. Pour moi la ville n'est pas du tout abstraite et reste artificielle. Et je préfère faire des bruits de ville futuriste – même avec les bruits réels – plutôt que de m'y promener avec un microphone. Je préfère «l'homme à la caméra».

Et l'aspect «inhumain» des villes vous intéresse-t-il ?

Lorsque je suis dans mon studio, l'inhumain devient émotion.

Ecririez-vous une œuvre pour Hiroshima ?

Dans mon travail, il y a toujours la vision de la dégradation. La faille écologique, nucléaire. L'apocalypse est à notre porte. ■

«Je revendique le droit au chant des grenouilles !»

Le botaniste Yves Baron consomme la ville avec une extrême modération. Et préfère la laisser aux autres...

La ville ne doit pas être le terrain de jeu favori du botaniste.

Pas vraiment, non ! La ville, c'est un désert biologique. Un endroit où je ne me rends que par obligation, où je me sens emprisonné. C'est un espace où l'homme a éradiqué tout ce qui était naturel et sauvage. Parce qu'il voulait quelque chose de domestiqué... Aujourd'hui, la seule biodiversité de la ville, c'est une nature anthropique, entièrement forgée par l'homme. Et moi, ce que j'aime, c'est le chant des grenouilles... Ça c'est un truc que je revendique : mon droit au chant des grenouilles ! En ce sens, je suis un paléolithique!

A vos yeux, le milieu urbain ne serait donc qu'un bloc de béton froid...

Pas complètement. Il y a les parcs et jardins... bien qu'ils témoignent aussi de cette domestication de la nature ! Et si on n'entretient pas les bâtiments, la nature les recolonise. Un ou deux siècles plus tard, il n'y a plus qu'une forêt... sur un tas de pierres !

Sans attendre le siècle prochain, n'y a-t-il vraiment rien à découvrir dès maintenant ?

Si, bien sûr. Il y a toujours des choses à regarder. On peut trouver des plantes échappées de cultures, emportées par le vent, les oiseaux... ou les fourmis. Au pied de la Tour à l'Oiseau, il y a un véritable musée d'ethnobotanique. Même après désherbage chimique, on trouve encore des pieds de maceron, un ancien légume dont on mangeait les racines. Le long des escaliers de la gare, on peut voir du lilas d'Espagne, une plante ornementale qui a élu domicile dans les vieux murs. Sur le flan sud de la cathédrale Saint-Pierre, il y a quelques spécimens d'érigéron mucroné, sorte de «pâquerette» ornementale d'origine américaine. Le long des murs de l'ancienne gendarmerie, on trouve aussi des Buddleias, des arbustes autrefois cultivés dans les jardins. Vraiment, il y a

Bruno Veysset

des choses à voir, pour peu qu'on se donne la peine de chercher. Et il y a aussi des plantes sauvages, des pionnières qui s'installent à la faveur de n'importe quelle anfractuosité. Par exemple, il existe surtout quelques coins de rues où la nature reprend discrètement ses droits. Sur un mur abandonné à sa dégradation, il suffit d'une fissure pour voir pousser des choses étonnantes ! Allez vous balader dans la rue Renaudot, en plein cœur de Poitiers ! Vous constaterez qu'une fougère a réussi à pousser dans l'encoignure d'un porche !

La situation n'est donc pas si catastrophique.

Non, sauf qu'en définitive, on ne recense que des espèces banales. Aucune chance de trouver des plantes rares dans un centre-ville.

Le développement de l'activité humaine, et a fortiori de la ville, serait donc incompatible avec la nature ?

Incompatible ? Pas du tout ! En fait, l'homme civilisé a exclu la nature de son champ de connaissance.

Par haine ?

Plutôt par peur. A la campagne, on déteste la nature, gibier excepté. Mais en ville, on la craint. C'est culturel. Pour l'homme néolithique, tout ce qui vient de la nature est mauvais. En cela, la ville a quelque chose de rassurant.

Recueilli par Emmanuel Touron

Civray, ville complète

Par **François Bon** Photos **Franck Gérard**

Sans doute pour avoir découvert brutalement tout cela à onze ans, cet âge charnière de la première année de collège. Juste avant, à cent soixante-cinq kilomètres de là, au bord de la mer, et même les collines ni une rivière je ne savais ce que c'était. Et c'était, cette année 1964, sur les deux voies de la 148, un voyage bien plus long que maintenant.

Sans doute tout cela ne s'est pas révélé dans son importance immédiatement, mais la ville on la découvrait d'en haut, et depuis son plein centre géographique, la place en face l'église, d'un poste d'observation qui m'était à moi seul (et mon frère) concédé et réservé, cette vieille tour et en haut sa lucarne.

Ville complète, c'était dès l'arrivée depuis l'ouest. Bien sûr, maintenant, je pourrais décrire avec précision l'arrivée depuis Couhé-Vérac, l'arrivée depuis Confolens, ou depuis Ruffec ou Gençay, mais la seule vraie arrivée pour moi c'est celle qui fut la première, depuis l'ouest et notre ancien village de Ven-

dée, la première fois. Après la côte de Saint-Pierre d'Excideuil, on savait que c'était la ville parce qu'on était d'un coup au milieu d'usines, de chaque côté de la route et juste à son bord, toutes portes grandes ouvertes. La parqueterie Couderc par exemple, et puis les deux antres du fer, P.B.L. c'était Portejoie Brunet Lavaud : pas besoin de faire effort pour que les lettres, le sigle et son déploiement, se superposent immédiatement à l'image, on y avait inventé (des trois, M. Portejoie était l'inventeur) des barres de coupe auto-affûtantes pour faucheuse, à section triangulaire, reprises au temps de l'opulence par toutes les marques de tracteur. L'usine a été reprise, modernisée, et maintenant continue avec les lames de tondeuses à gazon (il faut bien les fabriquer quelque part : pourquoi pas Civray ?). En face, ce qui était autrefois les A.C.C. (Ateliers de Construction de Civray) reconvertis des charpentes métalliques dans le soudage de citernes à gaz (Citergaz), qu'on entrepose maintenant dans les champs précédant l'arrivée en ville, et à côté c'est encore une entreprise de camions qui a prospéré pour les transporter. D'autres bâtiments plus opaques et mystérieux, à bardeaux de tôle ondulée, mais tous rassemblés là, sur la route de Niort. Ensuite, la gare, avec son bâtiment jaune, et l'avenue bien droite et plantée d'arbres qui en revenait à la perpendiculaire, même si n'y passait plus, une fois par semaine, que la draisine qui desservait le silo à céréales de Saint-Martin-l'Ars, et que sur les voies déjà poussait de l'herbe. A côté, la Coopérative agricole reste le plus volumineux objet architectural de la ville et, quand on arrive par les Maisons-Blanches, qu'on a un regard pour la maison verte au coin et la gare et le double rang d'arbres, l'avenue est toujours vide.

«Il n'est pas de ville arpentée plus tard, de Moscou à Bombay, Venise ou Berlin, pour laquelle la topographie de Civray n'ait pas servi de première accroche»

La ville est dans une cuvette, on y descend par quatre rues donnant de biais aux quatre angles de la place devant l'église romane. Fascinant, pour moi qui venais d'un pays de marais, comment les maisons se haussaient soudain et se rapprochaient, à la fois plus hautes et plus étroites, dans leur enfoncement rectiligne à mesure qu'on descend par la route de Ruffec, ou qu'on remonte par la rue Pestureau. La place s'appelle place Leclerc mais tout le monde disait encore place d'Armes, et l'église y est indifférente. Aux quatre rues des angles, s'ajoutent celles, plus étroites, qui suivent de chaque côté, vers l'amont (moulin Roche) et vers l'aval (moulin Minot), la

rivière, et voilà Civray : cette géographie, l'armature ou la grille qui nous permettent de se repérer dans un espace, la Charente au milieu se divisant pour une île, la ville ayant donc son *grand pont* (avec vue sur l'île et sa piscine en étrave) et ses *petits ponts* (de chaque côté de l'île du côté où on y dressait annuellement la fête foraine), je crois qu'elle m'a suffi pour toujours. Il n'est pas de ville arpentée plus tard, de Moscou à Bombay, Venise ou Berlin, pour laquelle la topographie de Civray n'ait pas servi de première accroche.

Et donc nous emménagions sur cette place carrée du centre-ville, la maison évidée dessous par le *porche* tout en longueur par quoi les voitures entraient dans le garage qui était, derrière, une suite d'anciennes cours couvertes. Pour grimper à l'étage on utilisait les marches en spirale, usées en leur milieu, de l'étroite tour du treizième siècle. On a occupé six ans cet appartement biscornu du premier, un grand grenier au second servait de réserve aux pièces détachées (avec aussi, inexplicable, une très grande hélice d'avion), et il y avait cette porte où un adulte n'aurait passé que de profil, avec des marches de bois en pente raide, qui menait au chapeau même de la tour, le petit cône avec la lucarne. La tour existe toujours, et chaque fois que je reviens à Civray je viens en bas la regarder. Maintenant, c'est un supermarché Coop qui a remplacé le garage, on ne reconnaît rien.

Les voix qui montaient du marché jusqu'à la tour, le mardi, il m'a fallu quelques mois pour les entendre. La syntaxe, les mots et la prononciation de Charente n'étaient pas celles de Vendée et en ces temps c'était encore tellement plus sensible : à l'internat de Poitiers Camille-Guérin, plus tard, même ceux de Loudun parlaient autrement que ceux de Civray. Rabelais déjà compare, dans le *Tiers-Livre*, les vocabulaires de Mirebeau à ceux de Charroux et Saint-Maixent : trente ans ont bousculé cela plus que les quatre siècles juste avant. C'était un temps où les téléviseurs noir et blanc pour la chaîne unique n'avaient pas encore mis leur antenne sur toutes les maisons (ça viendrait vite, n'est-ce pas, Gilbert Saget notre spécialiste en blouse bleue), et où pour téléphoner aux grands-parents restés en Vendée, on entendait l'opératrice de Civray demander celle de Niort, celle de Niort appeler la Roche-sur-Yon et celle de La Roche-sur-Yon prononcer : «Luçon, vous m'entendez ?»

En se souvenant de ces impressions qui sont celles par quoi ensuite tout s'organise (les recherches actuelles le vérifient : on crée brutalement dans l'expérience neuve des connexions arbitraires et erratiques parmi l'amas des neurones, qui seront ensuite les tracés privilégiés des sensations ultérieures), ce qui me reste de Civray, c'est d'abord comment la ville résistait à mon organisation mentale d'onze ans. D'abord, parce que je savais m'y perdre. Par exemple, de l'autre côté de la rue du Commerce, quand on traversait la route de Ruffec, entre là et le Champ de Foire (où serait plus tard le garage des

pompiers), est un quartier où mes rêves souvent me reconduisent comme une rue qu'on sait y être et qu'on ne retrouve pas par décision, qui n'apparaît que dans certaines conditions, comme dans le *Golem* de Meyrink et dans quelques très anciens contes poitevins. Il y avait ici l'hôpital, ça s'appelait plus exactement *clinique du docteur Guillard* dont l'arrière se complexifiait sur un très petit bras de la rivière, enfoncé dans de vieux murs, et aujourd'hui encore je ne saurais en faire précisément le plan (mais cela voulait dire qu'on pouvait naître et se soigner à Civray, quand le parking aujourd'hui de la Milétrie, l'hôpital de Poitiers, est vaste comme celui de tous ses hypermarchés rassemblés, et on l'agrandit encore).

«Ville, ça veut dire aussi une organisation sociale capable de tenir seule, avec la dureté que cela comporte pour ceux qui ne sont pas aux meilleurs endroits, même si cela ne nous était pas, alors, très perceptible»

Ville complète, c'est aussi l'inclusion dans ce tissu principal de blocs mystérieux parce que non pénétrables, et qui la reproduisent. Par exemple, cette maison à verrière opaque, au jardin clos dans de hauts murs, où s'élaborait le journal du jeudi. Il existe toujours, le *Journal de Civray*, et a gardé cette fonction active de prise de parole contradictoire et continue des ténors locaux : la grande ville nous a déshabitués de cette parole directement adressée au collectif, à sa taille. Chaque fois que je reviens, je l'ouvre, sans retrouver forcément cette vigueur, parce que la ville n'est plus la même, les décisions plus lointaines et une part des articles achetés tout rédigés – restent les petites annonces, de chèvre pleine, motoculteurs très bon état ou cordes de bois par trois. L'imprimerie a déménagé vers la rue des usines, et tout a repris, rue Louis XIII, une taille normale, sans mystère. Aussi, en haut de la route de Ruffec, l'ancienne et majestueuse Caisse d'Épargne avec sa coupole et son horloge. Et surtout le cinéma Le Paris, dont la sortie de secours donnait sur ce qu'on nommait *le passage*, un boyau de ciment à l'arrière du garage, où on lavait les voitures au jet. Le dimanche après-midi, dans le garage désert, avec mon frère on écoutait, de l'autre côté de l'issue de secours, l'oreille collée au bois, la bande-son des films, avec scènes d'amour et coups de pistolets. Quelquefois, en semaine, quand c'était ouvert pour aérer, on voyait le cube très sombre aux fauteuils rouges, à l'odeur de renfermé : sans doute est venue de là mon aversion de toujours pour le cinéma en salle, mais au moins avait-on un cinéma avec actualités et films presque tout juste sortis.

Evidemment, l'enceinte majeure, c'était le lycée. On entrait par un couloir où on défilait un par un entre la porte vitrée du surveillant général (monsieur Uhart) et celle à porte matelassée comme celle d'un notaire ou d'un docteur (et ceux-là seulement, sans doute) du proviseur. Mais la cour, au carré, était entièrement close, sur deux pans à la perpendiculaire par les salles de classe à fenêtres très hautes, sur un troisième pan par la cantine et sur le dernier par le vieux gymnase. Deux passages pour la quitter (comme si toute la ville avait été affaire de ces ruelles, passages, porosité entre des murs resserrés, qu'il fallait s'accrocher, pour le statut de ville, à un labyrinthe à taille de gosse perceptible), l'un emmenait à une cour avec des préfabriqués qui ont demeuré longtemps, un autre, qui revient lui aussi dans les rêves, par quoi on s'enfonçait dans un sous-sol avec d'autres salles de classe, donnant vers la salle des fêtes, derrière la mairie. Mais par cette impression que, là, on était séparé du dehors, ce qu'on y apprenait avait cette autre porosité, de coïncider avec les rêves et les livres. De l'autre côté de la route, des ateliers où on nous faisait, pour nous apprendre la technique, tailler à la lime des silhouettes de canard en bois au premier trimestre, en tôle au second. Et une porte en bois réservée au cours de gym, quand on partait au *petit stade*, en haut de la côte, faisant tout au long conversation avec le professeur poète. Un jour, je découvrirais le gymnase rasé, et la cour ouverte directement sur la route. Maintenant, en passant en voiture, on voit toute la cour. Cela me choque, depuis, comme une mise en saignée des rêves.

Ville, ça veut dire aussi une organisation sociale capable de tenir seule, avec la dureté que cela comporte pour ceux qui ne sont pas aux meilleurs endroits, même si cela ne nous était pas, alors, très perceptible. Tout au long de ces années de lycée (donc de la sixième à la première, avec une pause de deux ans dans le collège tout neuf qu'on nous a installé en 1966 route de Ruffec, où depuis il prend de l'âge dans cette modernité inaltérable des cubes scolaires), je ne crois pas qu'il ait pu y avoir dans la ville un visage dont nous n'aurions su où il habitait, et comment sa manière. Cette pulsion d'associer à un

visage un lieu et un statut, nous qui sommes nés dans ces grilles, nous les emmènerions avec nous, même maintenant dans des villes plus grandes et anonymes. Elle ouvrait sans barrière à la littérature, Balzac par exemple, alors même que cette vie-là était sur le point de s'effondrer ou basculer. Je ne crois pas qu'avant ces années de début soixante-dix nous ayons même eu besoin d'aller à Niort ou Poitiers pour des achats que la ville n'aurait pas fournis. Sur la place Leclerc que tout le monde disait place d'Armes il y avait les tissus Gardès, l'horloger Logeais, l'électroménager Chauveau, la librairie

Baylet, les appareils-photo chez Charpentier, madame Bernard mercerie et cadeaux, et Dupuis pour les chapeaux et parapluies, meubles chez Mautret et les voitures chez Bon, Bourdin, Tabarin et Laffont – quatre René pour Citroën, Renault, Peugeot et le défunt Simca, mais ni Ford ni Volkswagen ou Toyota (à preuve que Bridoux, qui faisait Fiat, ne s'appelait pas René) –, dans la rue du Commerce les longues travées un peu sombres de chez Chandernagor, quincaillier, fournissaient au reste. Poitiers a tout mangé, avec ses maisons à la périphérie. Je sais, par exemple, où habitent encore mes anciens profs (au moins six d'entre eux), mais les deux enseignantes, si actives et investies dans leur travail, qui m'ont invité l'an dernier, n'habitent plus la ville où elles travaillent.

Peut-être nous-mêmes, emménageant dans l'ancien garage de la place, face à l'église, faisions déjà partie de cette bascule, et y contribuions sans trop le savoir. Le garage s'était mis à l'emplacement de l'ancienne poste (non pas les PTT, mais la halte des diligences, avec l'emplacement des anciennes écuries, et aux murs les anneaux pour les chevaux qui restaient, près du pont élévateur). Il s'était installé dans le vieux tissu de la ville, dans sa cuvette près de la rivière, au point qu'un de nos jeux c'était de parcourir tout ce centre, entre la rue du Commerce et la rue Louis XIII, la route de Ruffec et la place, sur le haut des murs de clôture, de jardin à jardin, sans descendre (et je pourrais dire par cœur encore les noms de tous ceux-là, les copains, souligner aussi parmi eux, ceux qui sont restés : avec l'ami Pignoux, qui s'en est allé apprendre au loin le métier de luthier et qui construit, répare et vernit des violons et des contrebasses, il n'y a pas une fois qu'on ne refait pas cet inventaire des noms). Des adolescents vivent-ils encore entre ces quatre rues ? Il a fallu à Civray aussi construire un immeuble de trois étages avant de s'apercevoir qu'on n'en avait pas besoin, et les pavillons parallèles s'étendent peu à peu par taches dans les champs.

On a vu surgir la mutation, et nous-mêmes y avons contribué, quand en 1969 on a délaissé le vieux garage trop étroit pour un des premiers bâtiments sur charpente métallique qui ensuite se sont succédé sur la route de Poitiers (tandis qu'on faisait pour quelques mois encore du patin à roulettes dans le vieux garage vide du centre-ville, s'installaient à côté du garage neuf les peaux de lapins en gros de chez Gaignard et les surgelés en gros Frobeur), puis sur la route de Savigné, tour à tour, Chauveau, Chandernagor et un Intermarché. La mutation s'amorçait par des objets même minuscules, mais toujours aux couleurs vives, comme passer de 1964 à 1969, où on marcherait sur la lune, d'un monde monochrome à un monde en couleurs. Par exemple lorsqu'une guitare électrique rouge a fait son apparition entre deux accordéons dans la vitrine du coiffeur Barré, côté petit pont (et Mickey, qui jouait dans les bals, avec ses cheveux dorés, et qui, embauché au

lycée, était comme à la frontière de deux mondes, pour nous un fier symbole), ou bien lorsque nous entrions explorer dans les bacs à disques de chez Chauveau les arrivages de titres anglais qu'on passerait plein volume dans la cave concédée alors au Foyer des Jeunes : la fierté d'arborer Beatles ou Rolling Stones en 45 tours, quand on n'aurait pas daigné alors d'écouter cette Marchoise que notre prof de cinquième, Michel Valière, à Civray commençait.
On y était accroché, à notre Foyer des Jeunes. Encore un des profs, qui avait lancé l'affaire, avec sa grande barbe et sa deux-chevaux. C'était un autre mode d'exploration de cette hiérarchie de la ville, parce que nous refaisions la nôtre suivant les valeurs qui nous étaient provisoirement propres : le grand Étienne, champion en courses, qui faisait du vélo plus vite que nous tous, et maintenant en kayak nous dépassait, dans ces bateaux achetés d'occasion, lourds et mille fois rafistolés,

mais qui nous livraient tout d'un coup la ville depuis une strate plus immuable, les résurgences secrètes de la rivière, les vieilles chaussées de moulins désaffectés, les grottes à l'entrée parfois presque en pleine ville derrière un garage. L'un d'entre nous, qui le premier avait franchi les portes du travail, ce qui nous avait été tellement impressionnant, comme d'un coup prendre conscience de cette frontière, que ce monde qui s'explorait par jeu pouvait maintenant nous requérir, non seulement est resté ces trois décennies dans la ville, mais il y programme la venue de spectacles, y maintient en santé une troupe de théâtre : par delà la mutation, par delà ce qui tire vers les métropoles, la volonté que cela, qui vivait, demeure, qu'il y ait peut-être un retour qui s'amorce, puisque paradoxalement les distances s'amoindrissent, et que le centre rénové, la place réorganisée devant l'église, pourraient vite redevenir plus attractives que les rues à noms de fleur à proximité de rocade.
Ainsi donc enfant à onze ans découvrant d'en haut un monde en bascule et qui n'en savait rien encore. On marchait dans ces pierres usées par des pieds depuis le treizième siècle, on ramassait au bord des champs des pierres taillées, il y a toujours au-dessus du Trésor Public le monticule de buissons en désordre avec les vieux pans de mur du château fort en ruine, les siècles avaient chacun déposé leur marque visible et pouvaient coexister dans leur charroi lent et continu, on ne savait rien de la menace. Le premier mardi de chaque mois il y avait foire aux bestiaux et quand c'était les vacances scolaires bien sûr on y allait traîner, toucher le museau des veaux. Ces fois-là, sous les vieilles halles de fonte à la Baltard qui n'étaient pas démolies pour en faire un parking, et où les menuisiers venaient encore tracer leurs charpentes à la craie, échelle un, les allées du marché étaient plus serrées, de la lucarne de la tour j'écoutais ces bonimenteurs à couperose (le café de la Paix, au coin en face l'église et dont j'espère bien qu'il s'appelle toujours café de la Paix, débordait ces jours-là) : celui qui vendait des Sainte-Vierge qui changeaient de couleur avec la pluie, celui qui vendait des outils à tout faire, celui qui pour placer ses montres de pacotille faisait miroiter une demi-heure qu'elles seraient gratuites.
Mais le marché, vu d'en haut, de la lucarne de la tour, c'était surtout (je parle d'il y a trente-cinq ans) le très étrange dessin de casquettes tournant lentement autour de la place, ce que nous-mêmes avec les copains bientôt enchaînerions : trois tours et puis quatre, dans le même sens, et forcément, puisque les temps où on s'arrête pour causer ou saluer ne sont jamais les mêmes, le décalage même petit des vitesses relatives fait qu'en trois heures tout le monde aura examiné tout le monde, la santé qu'on porte sur la tête et le baromètre des saluts qu'on adresse, parmi les poules entravées aux pattes ou les poussins d'un jour, parmi ce bazar presque oriental où on pouvait se perdre dans les vêtements de travail Laffont ou la quincaillerie à dix francs.
Pour nous, qui restions, c'était, le mardi juste après, la place encombrée de cartons vides, d'épluchures en tas, de papiers que le vent faisait voler jusque sur le Poilu au milieu. Ce qui n'empêchait pas, comme tous les jours à la même heure, le pharmacien de rejoindre le directeur de l'agence bancaire et l'horloger, et les trois hommes, d'un pas suffisamment lent pour s'accorder avec la gravité de ce qu'ils avaient à se dire, d'arpenter en allers-retours continus le même immuable trajet, de l'église à la banque. Quelquefois rejoints par tel autre commerçant, et ce n'était pas chose mineure.

«On est du mauvais côté de la mutation, parce qu'on s'interroge toujours depuis le point de vue du monde perdu»

Il y a toujours marché à Civray le mardi, avec encore quelques casquettes, et toujours deux pharmacies sur la place, et la maison de la presse, et le tabac et la librairie. Dans la petite rue du Commerce, incurvée et étroite, je ne saurais plus dire exactement la suite des vitrines. Un cabinet médical, un kinésithérapeute et un assureur ont évité que les dernières vitrines ferment, même si la droguerie Gazonneau et le boulanger tiennent bon. En fait, on ne peut jamais parler exactement d'une mutation, parce qu'on ne regarde toujours que depuis son premier poste d'observation. On n'a plus les éléments de mesure.
Par exemple, le tourisme. Autrefois ils devaient bien se débrouiller, les touristes. La *plage* (oui, une vraie plage, dans les boucles de la rivière) était seulement pour nous. Maintenant, on les accueille au camping, et on a rénové pour eux une belle maison de la place. L'Agence Immobilière, à peine si on la remarquait autrefois, maintenant elle a deux vitrines, et les an-

nonces sont bilingues. Mais cette ouverture directe de la place sur le nouveau parking près de l'île, comment je pourrais l'intégrer à ma géographie ? Autrefois c'était un hôtel restaurant, depuis longtemps fermé : comment penser que de la place on peut rejoindre l'île sans passer par la rue du petit pont ? L'impression que toute cette circulation de fer, si elle étend l'économie locale jusqu'à la suite d'entrepôts carrés qui s'empilent route de Savigné, ne peut rendre la ville poreuse à aujourd'hui comme elle était pour nous poreuse. Pour 2 821 habitants on a le choix désormais, aux trois sorties du bourg, entre Intermarché, Stoc et Atac, mais eux-mêmes déjà comme l'indication hypocrite : allez donc à Poitiers, Niort ou Angoulême, vous trouverez tout cela en dix fois plus grand, tout de suite disponible. Il reste la maison de retraite et le foyer logement pour personnes âgées, vient un jour qu'on en est à son tour un visiteur assidu.

On est du mauvais côté de la mutation, parce qu'on s'interroge toujours depuis le point de vue du monde perdu. La grande marée qui a tant aspiré de nos villes vers les préfectures, et la préfecture elle-même vidant lentement trois autres villes de leur substance comme par aspiration intérieure en se faisant capitale de région, pourra-t-elle, dans un monde plus lisse, plus rapide, renvoyer à nouveau aux bords de la rivière ce qu'elle en a séparé ? De l'inventaire des noms, qu'on fait entre anciens copains, parce que ces amitiés, qu'on crée à cet âge, sont comme intemporelles ou pérennes, combien sont restés sur place et s'accrochent ? Un de mes frères est resté, et un des frères Chandernagor, et un des frères Bourdin. Bien sûr, chaque fois qu'on revient, qu'on en reconnaît quelques-uns, de ceux qui sont là. Mais la rupture majeure c'est peut-être par là que d'abord elle s'est faite : on est parti un jour, avec un sac, sans savoir la mesure de cette aspiration.

Je ne suis jamais remonté à la lucarne de la vieille tour. Les livres que je lis encore aujourd'hui, par contre, c'est là, sous le petit cône d'ardoise, au-dessus de la spirale de marches du treizième siècle, que j'en ai découvert la plupart, dans ce choc de mes onze ans : passer du village à la ville, une vraie ville, une ville complète, avec ses superpositions d'âges, ses architectures et ses mystères. La mutation qui s'annonçait, et dont nous relevions obscurément, par les voitures, les musiques, et ce qui s'amorçait d'un rapport différent aux grandes villes dont nous savions si peu, on découvre au moment de changer de siècle qu'elle s'est faite en nous laissant du mauvais bord. On est les premiers à faire accéder au passé ce qui fut notre présent. On continue d'avoir des rêves dans un quartier de Civray où on se perd, quand personne ne s'y perd plus.

On n'est même pas compétent pour parler d'aujourd'hui : quand on vient marcher sur la place, ceux qui ont l'âge auquel soi-même, par le seul fait de marcher là, on est intérieurement transporté, ils ne vous regardent même pas. ■

***L'Enterrement*, de F. Bon, (Folio, 1999), prix du livre en Poitou-Charentes 1992.**

Toute la musique *est* **contemporaine**

Entretien **Jean-Luc Terradillos** Photo **Michel Garnier**

Toutes les musiques, toutes les formations instrumentales et vocales se rencontrent aux Académies musicales de Saintes. Philippe Herreweghe a su y créer un climat musical unique où sont donnés «cinq siècles de musique contemporaine». Il y dirige cette année des œuvres de Bach, Haydn, Mozart, Beethoven, Bruckner et Weill. Il vient d'enregistrer une nouvelle *Passion selon saint Matthieu* de Bach qui sera disponible en octobre. Et il attend la construction du nouveau théâtre de Poitiers, dont il espère qu'elle sera une de ces belles salles dont la France manque cruellement.

L'Actualité. – Appréhendez-vous la musique comme un patrimoine ?

Philippe Herreweghe. – Ces créations éphémères, que sont les architectures de son, ont un histoire. Comme en architecture, chaque génération construit sur ce que la génération précédente a imaginé. C'est d'autant plus un patrimoine que la musique occidentale est le fruit d'un mariage entre la sensibilité et la raison, à la différence d'autres civilisations qui ne sont pas allées aussi loin dans la notation ou qui transmettent la musique par voie orale, de maître à maître. En Occident, la musique n'existe pas que dans les sons mais aussi sur le papier.

D'autre part, je pense que toute œuvre d'art forte et pure est éternellement moderne dans la mesure où elle parle à toutes les générations, de même que l'église romane est d'une grande modernité, et encore source d'inspiration pour les architectes, parce qu'elle est source d'émotion et de plaisir.

Comment faites-vous pour restituer ce patrimoine ?

Le patrimoine musical occidental n'est accessible qu'à ceux qui ont le temps et la compétence pour aller chercher les partitions dans les bibliothèques et les rassembler – car les différentes parties d'une œuvre sont souvent disséminées à travers l'Europe –, pour les lire et les entendre à la lecture. Plus on s'éloigne dans le temps, plus les partitions sont difficilement lisibles, même pour des gens qui ont fait des études musicales, car les systèmes de notation ont évolué au cours des siècles. C'est donc un travail de recherche.

Par un patient assemblage de lectures de traités d'époque et de comparaison des partitions entre elles, les musicologues parviennent à fournir aux musiciens des partitions lisibles aujourd'hui. Très souvent, ce sont les musiciens eux-mêmes qui ont dû être les musicologues en question.

Ensuite se pose le problème organologique : par exemple, sur quels instruments jouer la musique de Bach ? Il y a dans les musées des instruments du XVIIe siècle. Nous pouvons en jouer ou les copier, ce que nous avons fait. Puis, comment jouer ? Il faut lire les écrits de l'époque traitant de la question. Le festival de Saintes est, en France depuis plus de vingt ans, le lieu le plus important où ce processus a été montré au public.

Le savoir accumulé depuis une vingtaine d'années a-t-il changé votre perception de la musique, notamment d'une œuvre comme la *Passion selon saint Matthieu* ?

Depuis le début du mouvement baroque, nous avons tous fait des progrès, aussi bien dans la facture que dans la maîtrise des instruments et la compréhension des œuvres. Nous avons beaucoup joué Bach mais aussi les musiques antérieures et postérieures, ce qui permet de mieux cerner, par exemple, la *Passion* dans son contexte.

Néanmoins, connaître la musique postérieure peut présenter un danger pour un chef d'orchestre. En effet, il est techniquement beaucoup plus difficile de diriger, par exemple, *Le Chant de la Terre* de Mahler que la *Passion selon saint Matthieu* de Bach. Dans Mahler, on attend du chef qu'il imprime fortement sa marque, et cela reflète l'esprit même de cette musique de «surhomme». Diriger ainsi la musique de Bach serait la tuer dans l'œuf puisque cette musique doit sortir des musiciens eux-mêmes. Le chef est là pour permettre que tout soit synchronisé. La musique de Bach est une humanité dans laquelle chacun a un rôle précis, le tout est le fruit de l'ensemble des musiciens.

Quand vous dirigez une œuvre contemporaine, êtes-vous dans une autre culture ?

Pour la première fois dans l'histoire, toute la musique est contemporaine. Nous vivons de façon diachronique. Ainsi pour nous, les musiques de Josquin des Prés, de Bach, de Rameau, Debussy ou Lutoslawski sont notre monde contemporain. Et en même temps, nous vivons dans des espaces différents, grâce aux nouvelles techniques de communication, de sorte que les musiques du monde, le jazz expérimental, etc. font partie de notre culture.

Ecoutez-vous d'autres musiques ?

J'écoute tellement de musique savante occidentale – pour m'informer – que lorsque j'en écoute pour le plaisir, c'est toujours de la musique différente, iranienne ou arabe, un peu de jazz... mais surtout les musiques du monde. ■

Mémorables images d'amateurs

Bertrand Desormeaux, réalisateur, œuvre pour la création d'un centre régional d'archives cinématographiques. Grâce à sa quête de films amateurs, la Charente a déjà retrouvé une partie de sa mémoire visuelle

Par **Astrid Deroost** Photo **Bruno Veysset**

Bertrand Desormeaux, réalisateur de documentaires et professeur de vidéo à l'Ecole de l'image d'Angoulême, a entamé voilà cinq ans une mise en lumière du cinéma amateur. *Mémoires de Charente*, son film récemment sorti en cassette, met en scène une partie des images collectées. Mais il souhaite étendre les recherches à l'ensemble de la région afin de constituer un centre d'archives cinématographiques.

«En voyant Jacquot de Nantes *et les réalisations du jeune Demy, je me suis dit qu'il existait peut-être d'autres Jacquots. Qu'il y avait quelque chose à faire autour du cinéma amateur.»* Par voie de presse, par tracts, Bertrand Desormeaux et son association, Trafic Images[1], organisent en 1995 la première phase d'une entreprise de longue haleine. Il s'agit de retrouver les films réalisés en Charente par des passionnés éclairés. En effet, dès les années 20 et jusqu'aux années 60, les cinéastes amateurs forment des clubs particulièrement actifs, échangent leur matériel et leur savoir-faire. Armés de caméras 16, 9,5 puis 8 et super 8 mm, ils maîtrisent la technique et s'intéressent aux événements de la vie locale. Ils seront pendant longtemps, et avant les chaînes télévisées, les seuls pourvoyeurs d'images régionales.

Mémoires de Charente : ***frairie à Bouëx, 6-7 août 1950.***

Très vite, l'appel lancé par Bertrand Desormeaux est entendu. Les particuliers exhument des bobines abandonnées par un ami, un père ou un grand-père. *«C'était des moments intenses liés à la charge émotive de l'image, reconnaît le cinéaste. De plus, certaines personnes n'avaient jamais vu leurs films et redécouvraient des visages connus.»* Les documents sont copiés, référencés et projetés dans le cadre d'une exposition scénographiée, à l'occasion du centenaire du cinéma.

Jours de fête pour Trafic Image qui saisit, quelque temps après, l'opportunité de confectionner un film. Bertrand Desormeaux se charge de la réalisation et mène un long travail de décryptage en compagnie des donateurs.

Une tempête, un discours politique, des centaines de salariés sortant d'une papeterie, des sourires sous l'Occupation, une fête populaire : au fil des échanges, des recherches historiques, les images muettes prennent leur sens et éclairent le présent. *«Nous avons rencontré des gens âgés capables d'identifier toutes les personnes. Y compris pour ce pique-nique des années 20 qui apparaît au début du film. Puis, nous avons vérifié les informations recueillies.»* Les images ne veu-

lent pas susciter la nostalgie béate mais favoriser une meilleure connaissance de la région.
Les 50 mn du film – tirées des 50 heures d'images dénichées – servent ce parti pris : le montage thématique respecte le travail des amateurs qui ont aussi enrichi le langage cinématographique. Le commentaire, dit par Michel Boujut, restitue le contexte historique avec simplicité. En Charente, la cassette s'est vendue à plusieurs milliers d'exemplaires.
Une réussite qui consolide la conviction de Bertrand Desormeaux : la production des cinéastes amateurs constitue un patrimoine d'intérêt majeur. Selon lui, la création d'un centre régional d'archives cinématographiques permettrait de sauvegarder cette richesse collective, de la mettre à disposition du public, des scolaires et des chercheurs. D'autant qu'entre Brest et Toulouse, il n'existe guère de lieu susceptible de valoriser les témoignages visuels. Le projet fait son chemin et le Pôle Image d'Angoulême pourrait constituer un environnement favorable.
Les découvreurs d'images appliquent, en ce moment, leur patiente méthodologie à la Charente-Maritime. Bernard Desormeaux prévoit déjà les découvertes et les rencontres à venir... Ces instants où le «côté religieux du cinéma» fait travailler la mémoire. ■

1. L'association Trafic Image (Angoulême, 05 45 61 12 99), créée en 1995 par Bertrand Desormeaux et Danièle Hiblot, est à l'origine de la redécouverte du cinéma amateur en Charente et du projet de centre régional d'archives. *Mémoires de Charente, 1920-1960*, a été coproduit par la société Les Armateurs (elle-même soutenue par le Conseil général de la Charente) et édité par les Editions Montparnasse, musique originale de Kent Carter, texte de Claude Rapp lu par Michel Boujut.

La référence bretonne

La cinémathèque bretonne, créée à Brest il y a quinze ans, dispose d'un fonds de 12 000 films, essentiellement issus de la production amateur. Sa mission consiste à retrouver et à préserver les œuvres concernant la Bretagne depuis l'émergence du 7e art. Mais la banque d'images intègre aussi des documents étrangers aux strictes frontières régionales. «Nous avons concentré notre énergie sur les films d'amateurs», explique André Colleu. Une option plus intéressante, selon le directeur, que de retrouver la énième copie d'une œuvre de fiction.
Dans chaque département breton, une antenne se charge de retrouver les bobines en utilisant les réseaux sportifs, professionnels ou religieux, ou en consultant les anciennes revues consacrées au cinéma amateur. Les associations, les passionnés, les chercheurs sont associés aux travaux de recherche et d'identification des documents qui sont copiés et ensuite archivés. La télévision fait d'ailleurs régulièrement appel à cette source inédite d'informations visuelles.
Enfin, la cinémathèque propose une fois par mois des projections publiques. Zoom sur un pionnier du cinéma breton, sur les fous de l'aviation, sur le sport à Brest au début du siècle : les responsables croient en la dynamique des animations. Elles ont pour effet d'activer les réseaux, de créer la surprise des spectateurs et de générer une demande toujours plus grande d'images.
La Fédération des cinémathèques et archives de films de France rassemble une douzaine de structures. «Nous sommes proches des cinémathèques de Rouen ou de Nancy mais toutes n'ont pas les mêmes priorités. Certaines sont liées aux salles ou ne s'intéressent qu'aux films de fiction.» André Colleu avoue humblement que la cinémathèque bretonne fait un peu figure de référence en matière de sauvegarde du patrimoine régional.

La science à la loupe

Dans les *Mémoires*, Bertrand Desormeaux a inséré des documents que l'on peut qualifier de professionnels : une scène à la ferme tournée par Ernest Normandin, pionnier du cinéma, et un extrait de film médical. C'est ainsi que l'on découvre l'importance du Charentais Jean Comandon (1877-1970), promoteur du cinéma scientifique. Autour des années 10, ce médecin et savant utilise le cinématographe associé au microscope (microcinématographie) et l'ultramicroscope (technique d'éclairage) pour étudier les micro-organismes. Il effectue ses premières prises de vue au sein du laboratoire central de l'hôpital Saint-Louis de Paris puis, se laisse parrainer par la société Pathé.
Dans les studios de Vincennes, Jean Comandon dispose du matériel nécessaire à ses recherches. Il veut obtenir des images animées du spirochète de la syphilis. Selon lui, le mouvement de ce microbe est typique et facilite son identification.
Jean Comandon fera de nombreuses communications devant l'Académie des sciences et participera notamment, en 1914, à la 48e session de l'Association française pour l'avancement des sciences afin de démontrer l'intérêt de l'accéléré et du ralenti, techniques qui rendent perceptibles certains mouvements cellulaires.
Il réussira là où, dès la fin du XIXe siècle, le docteur chirurgien Eugène-Louis Doyen avait échoué en tentant de séduire les scientifiques avec ses opérations filmées. Les films de Jean Comandon étaient pour la plupart réservés à un public d'initiés. D'autres, vulgarisateurs, illustraient des programmes scolaires ou passaient en première partie des séances de fiction. Sa production s'élève à plusieurs centaines de films. Son travail est référencé au département cinéma scientifique du CNRS.

Archives du cinéma forain

Les collections de René Charles et Guy Goursaud vont bientôt raconter l'histoire du cinéma forain

Par **Astrid Deroost** Photo **Bruno Veysset**

Ils ont tout gardé. Les premières émotions liées au cinématographe et les objets qui vont avec. René Charles et Guy Goursaud ont accumulé des bobines, des projecteurs et des programmes de séances à rallonge. Leur 7e art est d'abord une histoire d'ambiance, copie sensible d'un jour de fête à la Tati.

Lorsqu'en 1936 Henri Langlois décide de protéger le patrimoine cinématographique, la projection publique et payante des Frères Lumière a quatre décennies et le parlant n'a pas dix ans. Le cinéma forain, première forme d'exploitation commerciale apparue en 1896, tourne encore dans les villages de France.

René Charles, gamin charentais, guette l'arrivée du projectionniste ambulant. Il digère, fasciné, des kilomètres de pellicules muettes, sonores ou parlantes. Les films sont de tous les genres – documentaires, actualités, fictions, dessins animés – et la plupart du temps en noir et blanc. Des œuvres récentes, en couleur, sont aussi à l'affiche. *«En 1907,* explique René Charles, *le système de location des copies en vogue dans les salles a été appliqué au circuit forain. Avant, le tourneur achetait ses films et les passait parfois jusqu'à l'usure.»*

Ainsi pendant longtemps, les séances ambulantes proposent des bobines fraîchement louées et des documents plus anciens. Les projections rurales ont lieu pendant les foires, les frairies (fêtes), sous chapiteau ou dans les salles de café. Parfois, quand le film est triste, le forain ajoute un court-métrage comique. Après avoir pleuré avec *Les Deux Gosses* ou *Les Voleurs de cœur* et ri de Max Linder, l'enfant Charles grappille des amorces de films flamme. Il s'équipe, à 11 ans, d'un petit projecteur. Adolescent, il enfourche une bicyclette tirant une remorque et tourne dans les communes avec un poste 16 mm.

A Ruelle, Guy Goursaud rôde régulièrement dans la cabine du projectionniste. Lui aussi ramasse des bouts de pellicule, bricole des petits appareils de projection en attendant le Pathé-Kid de ses rêves : *«J'ai vu, tout seul,* Le Retour de Zorro *et il fallait patienter une semaine pour assister à la deuxième partie. L'attente était interminable.»* Guy Goursaud commencera un apprentissage d'opérateur mais prendra, finalement, le chemin de l'usine.

L'Occupation porte un rude coup au cinéma forain, trop mouvant, donc incontrôlable. Paradoxalement, les services cinéma de l'armée permettent aux deux Charentais d'élargir leurs compétences. Beaucoup plus tard, Guy Goursaud fera le projectionniste pendant ses vacances et René Charles travaillera aux Archives du film à Bois-d'Arcy. Ils grossiront aussi leurs collections enfantines.

Les hommes fouinent chez les forains qui ne tournent plus, dans les greniers, aux puces, dans les salles des ventes. Il arrive que les fragiles trouvailles tombent en miettes mais la quête est souvent fructueuse. Ainsi, René Charles déniche des œuvres inédites de Georges Méliès peintes au pinceau image par image, des documents sur Clemenceau ou encore des projecteurs datant des frères Lumière. Ses découvertes le poussent à créer un premier musée du cinéma forain dans la petite commune de Chadurie.

Guy Goursaud restaure tous les objets trouvés et certains de ses appareils restituent encore le ronron mécanique de la manivelle. Le bricoleur sait tout des projecteurs Carpentier, Molier, Gaumont, des projecteurs avec moteur électrique, avec son par disque ou son optique. Et il avoue sa préférence pour les belles mécaniques en laiton.

En 1996, les deux collectionneurs ont cédé au Pôle Image 30 000 bobines soit 8 500 titres, 200 projecteurs et des tonnes de documents, des origines aux années 40. A Angoulême, l'impressionnant patrimoine doit prendre place dans un lieu dynamique consacré au cinéma forain. Sauvetage au deuxième degré : *«On regrette un peu d'avoir vendu mais dans nos familles, ça n'intéressait personne. Finalement,* confient en chœur les cinéphiles, *nous sommes fiers et avons hâte de voir nos collections présentées au public.»* ■

Le Pôle Image Angoulême-Charente veut créer le premier espace consacré à l'histoire du cinéma forain. La scénographie de Delphine Piétri, intitulée «Cité prince, si t'es princesse», verra le jour à Angoulême en 2001. Un parcours ludique et didactique se dépliera sur 2 000 m², dans un ancien bâtiment industriel, au bord de la Charente. Le cinéma forain trouvera sa place au sein du centre de découverte, près de la fusée Tintin.

Poitou-Charentes est le décor de nombreux films. Et le cinéma a transformé la perception des lieux. A l'image d'une place rochefortaise qui fait à jamais chanter *Les Demoiselles*. Des fous de cinéma ont dressé l'inventaire des longs-métrages de fiction tournés dans la région

Par **Astrid Deroost**

Poitou-Charentes scène d'action

CHARENTE

Chercheur : Gilles Marchal, responsable de la salle Némo, cinéma du CNBDI à Angoulême. A fait un inventaire en 1995 à l'occasion du centenaire du 7e art, en collaboration avec Guy Goursaud et en utilisant les archives de *La Charente Libre*. Chaque tournage mis au jour est annoté et éventuellement complété par des anecdotes.

Film le plus marquant pour le département :
La Frairie (1978) du Charentais Francis Chauvaud, tourné à Mansle. Gilles Marchal y voit «une carte postale, un gros plan sur le monde rural, à rapprocher du travail de Jean-Marie Poirier», auteur de *Western*. En octobre 1978, l'avant-première s'est déroulée à la salle des fêtes de Mansle, devant les habitants qui figuraient nombreux dans le long-métrage. Bonne diffusion, joli succès médiatique et distinction au festival du film d'humour de Chamrousse en 1978.

Pontcarral, colonel d'empire de Jean Delannoy (1942), avec Pierre Blanchard, Annie Ducaux. Tourné au lieu-dit les Eaux-Claires, près d'Angoulême. Censuré par Vichy. Première à Angoulême, en novembre, au cinéma Le Family.

Goupi-Mains rouges de Jacques Becker (1942), avec Fernand Ledoux et Robert Le Vigan. Extérieurs tournés au lieu-dit Tournesou, près de Villars et de Villebois-Lavalette. L'auteur du roman, Pierre Véry, est originaire du canton d'Aubeterre en Charente.

Le Père tranquille de et avec Noël Noël (1945). Ce film, qui évoque un village charentais sous l'occupation, fut un des gros succès de la Libération. Tournage à Ambernac où vécut Lucien Noël (Noël Noël).

Cinq tulipes rouges de Jean Stelli (1948). Tourné à Magnac et Ruelle.

Tout peut arriver de Philippe Labro (1969). Extérieurs tournés à Angoulême et près de Dirac.

Un si joli village d'Etienne Périer (1978) avec Victor Lanoux, Jean Carmet et Valérie Mairesse.
Tiré du roman de Jean Laborde *Le Moindre Mal*, paru en feuilleton dans *La Charente Libre*. Nombreuses scènes tournées à Angoulême, dans une maison de Trois-Palis et surtout dans les tanneries du village de Sireuil.
«C'est un bon et un mauvais souvenir.» Le maire de Sireuil se rappelle la simplicité des comédiens, le plaisir des figurants, «la scène du départ filmée une dizaine de fois» et l'immense fête du dernier jour. Hélas, les tanneries – troisièmes de France –, qui servaient de décor à un grand nombre de scènes, ont fermé définitivement en 1981. «Ça n'a aucun rapport mais les premiers licenciements ont eu lieu en 1979, quelques mois après le tournage», poursuit l'élu qui voit en la fiction un vrai marqueur du temps.

Bang Bang de Serge Piollet (1967) avec Sheila. Scènes de tournage au château de Lignères, propriété de Paul Ricard, près de Rouillac.
Libre Charente, ouvrage publié par *La Charente Libre* en 1994, consacre un amusant chapitre au «coup» de Sheila... et de Paul Ricard. Gérard Galibert, cuisinier, témoigne :
«Le 10 août, on a donc fêté les 20 ans de Sheila. 5 000 invitations ont été lancées. Il est venu environ 15 000 personnes. C'était impensable. Le service d'ordre a été complètement débordé... Les buffets ont été pillés en un temps record.»

Benjamin ou les mémoires d'un puceau de Michel Deville (1968) avec Michel Piccoli, Pierre Clémenti, Catherine Deneuve et Michèle Morgan. Tourné au château de Saint-Brice près de Cognac.

L'air du temps de Jean-Philippe Chabannaud et Claude Rudelin (1983), respectivement archiviste à la Cinémathèque française et ancien assistant de Christian-Jaque. Film inspiré du *Merveilleux Voyage de Nils Holgesson* de Selma Lagerlof. Tournage à Angoulême, Ruffec, Melle, Saint-Sulpice. Des élèves de Magnac ont dessiné sur le thème du film.

J'ai épousé une ombre de Robin Davis (1983) avec Francis Huster et Nathalie Baye. La scène de déraillement du train a été tournée le 8 novembre 1982 sur une voie ferrée désaffectée de Médillac, au sud de Chalais. Le préfet de la Charente a profité de l'événement-fiction pour tester le plan Orsec. Première à Angoulême le 15 février 1983 en présence des vedettes.

Les chercheurs ont parfois inventorié l'ensemble de la production cinématographique (courts-métrages, films d'animation, expérimentaux) et télévisuelle.
Angoulême a été le théâtre de l'avant-première des films d'animation de René Laloux, **Les Maîtres du temps** (1982) et de Michel Ocelot, **Kirikou et la sorcière** (1998), film qui a réalisé près d'un million d'entrées et reçu la palme du long métrage du festival d'Annecy. Dans la même ville, les étudiants du Laboratoire d'imagerie numérique, au sein du CNBDI, produisent chaque année des courts-métrages d'animation (lire dossier «De la BD à la 4D», *L'Actualité* n° 43). **Gazoon**, de Romain Villemaine, primé au festival d'Annecy, doit être programmé au Futuroscope.
Enfin, les pensionnaires de l'Ecole supérieure de l'image (Angoulême et Poitiers) utilisent les supports vidéo et cinéma dans leurs productions artistiques.

Blanche et Marie de Jacques Renard (1985) avec Sandrine Bonnaire et Miou-Miou. Démarrage du tournage à Ruelle (septembre 1984) puis à Matha (Charente-Maritime) pour la scène de la Libération. Tournages principaux à Angoulême, Villebois-Lavalette (pharmacie), à Gond-Pontouvre et à Sers. Visionnage des rushes au cinéma Saint-Martial d'Angoulême où Miou-Miou a fêté son anniversaire. Avant-première du film à Angoulême, diffusé par ailleurs avec, en première partie, un documentaire sur le Circuit (automobile) des Remparts.

Souvenirs de Geoffroy Reave (1987) avec Michael Lonsdale et Amélie Pick. Film anglais d'après le roman *Pork Butcher* de David Hugues. Tourné à Brigueuil, dans la forêt de la Boulonnie, Rochechouart et Saint-Junien (Haute-Vienne).

Tout ça pour ça de Claude Lelouch (1992) avec Jacques Gamblin et Vincent Lindon. Une séquence est tournée devant une piscine sur le bord de la RN 141 à Fléac. Tournage également en Charente-Maritime.

Moteur ! Olivier Assayas devrait lancer cet été le tournage de l'adaptation de *Destinées sentimentales*, roman de Jacques Chardonne. Têtes d'affiche : Emmanuelle Béart, Charles Berling et Isabelle Huppert. Le film aura pour cadre Barbezieux, ville natale de l'écrivain, mais aussi Jarnac et Cognac.

CHARENTE-MARITIME

Chercheur : Vincent Martin, responsable du service cinéma au musée maritime à La Rochelle depuis 1993. Collectionneur de projecteurs, de lanternes magiques et de documents. A publié, avec Sylvie Denis, *Le Premier Siècle du cinéma à La Rochelle* (éd. Bordessoules), mène des investigations thématiques (chalutiers, encan, mer...) et explique le cinéma dans les écoles. Se définit comme un documentaliste au service du grand public, destinataire privilégié du 7e art. Son inventaire est enrichi de revues de presse étonnamment abondantes.
Film le plus marquant pour le département :
Le jour le plus long de Darryl Zanuck (1962). Scènes tournées sur l'île de Ré, à Saint-Clément-des-Baleines et à Sablanceaux. Vincent Martin explique le choix du cinéaste par la lumière et la beauté des plages. De plus, Ré offrait la tranquillité idéale et des blockhaus intacts, nécessaires aux scènes de débarquement. Zanuck et Fonda, ainsi que les nombreux techniciens, sont revenus sur l'île contribuant ainsi à grandir sa renommée. En octobre 1961, le journal *Sud Ouest* décrit l'impressionnant trafic des bacs entre La Pallice et Sablanceaux et la surprise des Rétais. Le chapeau de l'article annonce : «Les marins pêcheurs ont changé provisoirement de métier et les militaires de la Wehrmacht sont des... Rochelais.»

Ciné-Tamaris

Catherine Deneuve, Françoise Dorléac et Jacques Demy.

Les Demoiselles de Rochefort

Ce film a littéralement habité la ville. Lieux vedettes : la place Colbert mais aussi la gare, les rues Bazeille, Latouche-Tréville, du port, de la République et le pont transbordeur. Le bureau du maire devient l'appartement des jumelles et les volets se couvrent de rose et de bleu.
Trente-deux ans après, sur le site de Rochefort, *Les Demoiselles* attirent les internautes du monde entier. La comédie musicale reste le premier vecteur de popularité de la cité qui compte désormais une avenue Jacques Démy et une place Françoise Dorléac.
Françoise Jouanneau, alors jeune mère de famille (aujourd'hui adjointe au maire), se souvient d'une ambiance de fête : «Le tournage a réveillé Rochefort. C'était un très bel été, les couleurs et les costumes scintillaient. Le film nous a révélé la beauté de la ville que Demy avait choisie notamment pour sa lumière très blanche et pour l'absence d'antennes TV.» En 1993, Agnès Varda tourne *Les Demoiselles ont eu 25 ans* et découvre à quel point les Rochefortais se sont appropriés le film de son époux. Aujourd'hui encore, les enfants dessinent les carreaux bleus et blancs de la place Colbert qui réglaient le pas des danseurs des Demoiselles de Rochefort. Même si les dalles ont un peu perdu de leur éclat.

Chéri-bibi de Léon Mathot (1937) avec Dalio, Jean-Pierre Aumont, Pierre Fresnay. Film noir et blanc. Tournage sur l'île de Ré.

Studios de Royan créés en 1938 par Emile Couzinet, détruits pendant la guerre en 1944 :
Le Club des Fadas, comédie avec Charpin et Robert Vattier (1938).
Intrigante ou la belle bordelaise (1939).
Andorra (1941) avec Germaine Dermoz et Jany Holt. Extérieurs tournés rue Saint-Pierre à Royan et... en Andorre. La revue *Ciné Mondial* s'intéresse à l'immense succès d'un film «réalisé intégralement par un seul homme, Emile Couzinet.»
Le Brigand gentilhomme (1943), assistant-réalisateur Joe Hamman, avec Katia Lova, film de cape et d'épée.

Fièvres de Jean Delannoy (1941) avec Tino Rossi, Ginette Leclerc et Madeleine Sologne. «La distribution éclatante comporte une pléiade de vedettes», écrit *Ciné Revue* dans ses échos. Scènes sur la plage de Saint-Georges-de-Didonne et à l'abbaye de Sablanceaux.

Les Maudits de René Clément (1944) avec Michel Auclair et Henri Vidal. Scène de l'enlèvement tournée dans les ruines de Royan.

Chéri-bibi de Marcello Pogliero (1954) avec Raymond Bussières, Jean Richard et Albert Préjean. Tournage sur l'île de Ré.

Le Salaire du péché de Denys de la Patellière (1956) avec Danielle Darrieux et Jean-Claude Pascal. Scènes tournées près de l'embarcadère de La Pallice (La Rochelle) avec de nombreux figurants rochelais.

Le Sang à la tête de Gilles Grangier (1956) avec Jean Gabin d'après *Le Fils Cardineau* de Simenon, Rochelais de cœur, avec dans le rôle principal Jean Gabin. Le tournage, qui se déroule à La Rochelle rue Jeanne-d'Albret, «dans un quartier cossu et tranquille», écrit Vincent Martin dans son ouvrage, attire les admirateurs du héros de *Quai des brumes*.

Le Bateau d'Emile de Denys de la Patellière (1961) avec Lino Ventura, Annie Girardot et Pierre Brasseur. Comédiens amateurs rochelais et figurants participent avec talent au tournage qui se déroule près du bassin des chalutiers de La Rochelle.

Les Filles de La Rochelle, comédie du Rochelais Bernard Deflandre (1961) avec Philippe Lemaire, Raymond Bussières et Annette Poivre. Bernard Deflandre tourne dans sa ville et utilise pour le tournage les lieux les plus prestigieux : hôtel de ville, tours du vieux port, etc. Philippe de Broca et Jean-Louis Foulquier sont figurants.

Comme un poisson dans l'eau de A. Michel (1961) avec Berthe Granval et Philippe Noiret. Séquences tournées à Fouras.

Le Repos du guerrier de Roger Vadim (1962) avec Brigitte Bardot, Macha Méril et Robert Hossein. Vue rapide de Fort Boyard.

Les Aventuriers de Robert Enrico (1967) avec Alain Delon, Lino Ventura et Joanna Shimkus. Séquences à Fouras, à l'île d'Aix et surtout scène finale à Fort Boyard. *Sud Ouest* annonce l'avant-première rochelaise et écrit : «*Les Aventuriers* exploitent habilement la photogénie de Fort Boyard, tiré de sa solitude par le cinémascope et la couleur.»

Les Demoiselles de Rochefort de Jacques Demy (1967) avec Catherine Deneuve, Françoise Dorléac, Danielle Darrieux, Michel Piccoli, Jacques Perrin, Gene Kelly et Georges Chakiris. Un été de tournage à Rochefort.

Les Choses de la vie de Claude Sautet (1969) avec Michel Piccoli, Romy Schneider et Léa Massari. La scène de l'accident est tournée sur l'île de Ré. Des séquences mettant en scène Michel Piccoli et Léa Massari ont été tournées sur le quai Valin de La Rochelle.

Le Petit Bougnat de Bernard T. Michel (1969) avec la toute jeune Isabelle Adjani. Scènes de fugue tournées au large de La Rochelle puis sur l'île de Ré.

Point de chute de Robert Hassien (1970) avec Johnny Halliday. Tournage à Royan.

Le Train de Pierre Granier-Deferre (1973) d'après le roman de Georges Simenon avec Romy Schneider et Jean-Louis Trintignant. Trois jours de tournage mettent en scène le chemin de ronde, la gare de La Rochelle et plus de 200 figurants.

Les Aventuriers de l'arche perdue de Steven Spielberg (1980) avec Harisson Ford. C'est dans la base sous-marine de La Pallice (La Rochelle) qu'a été tournée la scène du submersible nazi. Un tournage monstre, rapporte Vincent Martin, avec une armada de caméras, de techniciens et en présence de figurants rochelais qui durent faire grève pour ne pas être oubliés.

Das Boot de Wolfgang Petersen (1979-80). Film de guerre avec de violentes scènes tournées autour de la base sous-marine de La Rochelle.

Etoile du Nord de Pierre Granier-Deferre (1982) avec Simone Signoret et Philippe Noiret. Scènes de fin tournées sur l'île de Ré. Bertrand Tavernier réalise quelques prises en l'absence de Granier-Deferre.

Jean Gaillard – SO

***Annie Girardot et Lino Ventura dans* Le Bateau d'Emile.**

Vive la sociale de Gérard Mordillat (1983) avec Yves Robert et Jean-Pierre Cassel. Scènes tournées à Ars-en-Ré, près du phare des Baleines, et sur les bacs au départ de La Rochelle. Avec la participation d'une vingtaine d'élèves de Bois-Plage.

L'Amour ou presque du Rochelais Patrice Gautier (1985) avec Hippolyte Girardot, Jean-Pierre Kalfon et Jean-François Balmer. Tournage à La Rochelle.

Noces barbares de Marion Hansel (1987) avec Marianne Basler et Thierry Frémont. Tournage à La Tremblade.

Dandin de Roger Planchon (1987) avec Claude Brasseur, Daniel Gélin et Zabou. Scènes tournées à Bourcefranc.

Les Maris, les Femmes et les Amants de Pascal Thomas (1989) avec Jean-François Stévenin, Guy Marchand et Daniel Ceccaldi. Tournage sur l'île de Ré.

Noyade interdite de Pierre Granier-Deferre (1992) avec Philippe Noiret, Guy Marchand, Elizabeth Bourgine et Gabrièle Lazure. Tournage à Saint-Palais-sur-Mer.

Beau fixe de Christian Vincent (1992). Tournage à Saint-Palais-sur-Mer.

Le Sourire de Claude Miller (1994) avec Jean-Pierre Marielle et Emmanuelle Seigner. Scènes tournées à Ronce-les-Bains.

Beaumarchais, l'insolent d'Edouard Molinaro (1996) avec Fabrice Luchini, Michel Piccoli, Michel Serrault, Jean Yanne. Scènes tournées au théâtre de la Coupe d'or de Rochefort et trois jours de tournage à La Rochelle dans la salle haute de la chambre de commerce.

Arnaud Borrel

The Cousine Bette de Des Mac Anuff (réalisateur de *Tommy*), (1996) avec Jessica Lange. Film inspiré du roman de Balzac. *Sud Ouest* rapporte un tournage très discret à Rochefort et au théâtre de la Coupe d'or transformé, pour quelques scènes, en Fort Knox.

J-L T

Tournage d'un cinématon à Saint-Georges-de-Didonne.

Cinématons

C'est le titre du film le plus long de l'histoire du cinéma, entrepris en 1978 par Gérard Courant. Face à une caméra super 8 non sonorisée et immobile, vedettes, artistes, journalistes, amis, inconnus deviennent les personnages du film, le temps d'une bobine (3 min 25), chacun étant libre de faire ce qu'il veut. Le plan fixe est diffusé tel quel, sans montage, et placé dans l'ordre chronologique des tournages. Un cinéma muet irrésistible car, souvent, le scénario imaginé par le «cinématoné» ne se déroule pas comme prévu. Deux séries de portraits ont été produites par le Confort Moderne en Poitou-Charentes, en 1986 et en 1990.

DEUX-SÈVRES

Chercheur : Daniel Taillé, collectionneur de films, de photos et de documents. Accomplit un travail de responsable de cinémathèque. A organisé plusieurs expositions (avec projections) sur Simone Signoret, Henri-Georges Clouzot, né à Niort en 1907, ou encore sur Léonce Perret, pionnier niortais du cinéma muet qui tourna avec Gloria Swanson et Arletty. A retrouvé et monté des films d'actualités locales datant du début du siècle. Prépare un ouvrage qui contera 100 ans de 7e art dans les Deux-Sèvres : tournages professionnels et amateurs, premières salles et projections, cinéma ambulant, personnalités...

Films les plus marquants pour le département :
Les Diaboliques de Henri-Georges Clouzot (1954) avec Simone Signoret, Véra Clouzot, Paul Meurisse, Charles Vanel et **Les Honneurs de la guerre** de Jean Dewever (1960) avec Pierre Collet, Bernard Verley, Evelyne Lacroix et Gaby Basset. La première œuvre recèle de rares (deux ?) plans d'atmosphère filmés à Niort et à Bressuire, insérés en surimpression. Le second film a été presque entièrement tourné dans le département, notamment à La Mothe-Saint-Héray, Arçais, Sainte-Néomaye et Saint-Rémy. «Dans *Les Diaboliques*, on parle de Niort à tout bout de champ et les Niortais ont eu l'impression de reconnaître leur ville. C'est ce film qui est resté dans les mémoires alors que *Les Honneurs de la guerre*, tournage parmi les plus importants pour le département, a été un peu oublié du grand public», reconnaît Daniel Taillé.

La Foire aux femmes de Jean Stelli (1955) d'après le roman de Gilbert Dupé, avec Etchika Choureau, Jean Danet et Alfred Adam. Séquences à Le Vanneau. Tournage également en Charente-Maritime, sur le port de La Rochelle.

Le Printemps de Marcel Hanoun (1970) avec Michael Lonsdale et Catherine Binet. Tournage à Saint-Sauveur/Bressuire, Echiré, Mauzé-sur-le-Mignon mais aussi en Charente-Maritime et en Indre-et-Loire.

J-L T

Ni vu - Ni connu

En avril 1997, Marylène Negro a tourné *Ni vu - Ni connu* sur la terrasse du parking Carnot à Poitiers, à l'invitation de Dominique Truco, directrice des arts plastiques au Confort Moderne. Dans ce film de 2h23, les acteurs sont anonymes et volontaires. Cent cinquante personnes ont répondu à l'appel de l'artiste, ainsi formulé : «Venez donner une image de vous.» Pour la beauté du geste, chacun donne quelques minutes de vie : une chanson, une histoire drôle, une confession, un discours ou, tout simplement, une présence...

Pleure pas la bouche pleine de Pascal Thomas (1973) avec Annie Colé, Frédéric Duru, Bernard Menez, Jean Carmet et Daniel Ceccaldi. Tournage à Borcq-sur-Airvault, Marnes, Thouars et dans la Vienne près de Moncontour.

L'Entourloupe de Gérard Pirès (1979) avec Jacques Dutronc, Gérard Lanvin, Jean-Pierre Marielle et Isabelle Mergault. Séquences à Coulon et au Vanneau.

Rebelote de Jacques Richard (1982) avec Jean-Pierre Léaud, Christophe Bazzini, Olga Georges-Picot et Gabrielle Lazure. Tournage à Niort, Chef-Boutonne et Loizé puis dans la région parisienne.

Ave Maria de Jacques Richard (1984) avec Isabelle Pasco, Anna Karina, Féodor Atkine, Pascale Ogier. Lieux de tournage : Brioux-sur-Boutonne, Celles-sur-Belle, La Mothe-Saint-Héray, Niort, Paizay-le-Tort et Périgné.

Vent de Galerne de Bernard Favre (1988) avec Jean-François Casabonne, Charlotte Laurier et Monique Mélinand. Séquences tournées à Parthenay.

L'Iguane de Filip Forgeau (1993) avec Fred Gimenez, Dominique Rongère, Maryel Ferraud et Filip Forgeau. Le réalisateur-acteur a tourné à Niort, à La Rochenard, à Coulon et en Charente-Maritime.

Le Terminus de Rita de Filip Forgeau (1994) avec Bernadette Lafont, Maryel Ferraud et Jean-Claude Dreyfus. Tournage à Niort et en Charente-Maritime.

L. Chegaray

Eric Rochant tourne* Aux yeux du monde *en partie dans la Vienne en août 1990. Ici, une scène au restaurant Les Routiers à l'entrée de Vivonne.

VIENNE

Avec le concours de Daniel Taillé.

La Ferme du pendu, drame de Jean Dréville (1945) avec Charles Vanel, Alfred Adam et Bourvil. Tournage dans le marais poitevin.

Les Zozos de Pascal Thomas (1972) avec Frédéric Duru, Edmond Raillard et Annie Colé. Tournage près de Moncontour et premier film du réalisateur originaire de Saint-Chartres... Un an avant *Pleure pas la bouche pleine*.

Un Neveu silencieux de Robert Enrico (1979). Séquences tournées à Nouaillé-Maupertuis.

A l'ombre du fou de Pascal Beaumier (1987). Tournage du côté de L'Isle-Jourdain.

La Petite Voleuse de Claude Miller (1988) sur un scénario de François Truffaut avec Charlotte Gainsbourg. Séquences à Poitiers.

Aux yeux du monde d'Eric Rochant (1991) avec Yvan Attal, Christine Scott-Thomas et Charlotte Gainsbourg. Tournage près de Fleuré sur la RN 147, près de Jaunay-Clan du côté de Nanteuil, sur la RN 10 à la sortie de Vivonne.

Van Gogh de Maurice Pialat (1990) avec Jacques Dutronc. Séquences filmées à Saint-Rémy-sur-Creuse.

Luc Besson a tourné une scène de son prochain film, sur **Jeanne d'Arc**, dans la salle des Pas Perdus du palais des Ducs d'Aquitaine, à Poitiers.

Surfer sur la mémoire

Le réseau associatif Métive a ouvert un site Internet. Quarante ans de mémoire collectée sont maintenant accessibles au public grâce au Cerdo

Par **Laurence Chegaray**

Rachel n'est plus de ce monde depuis des années, mais sa voix entonnant une chanson de mariée sort intacte, restituée via les enceintes d'un ordinateur. Il y a encore quelques mois, son témoignage se trouvait mêlé à quelque 10 000 heures d'enregistrements divers, conservés sur cassettes audio dans les placards du Cerdo (Centre d'études, de recherches et de documentation sur l'oralité). L'informatique est venue au secours des conservateurs de la mémoire locale. Le résultat de quarante ans de collectes orales auprès des anciens du Poitou-Charentes-Vendée se trouverait inutilisable si une petite équipe dirigée par Jean-Louis Neveu n'avait entrepris la mise en ligne de cette base de données unique en son genre.

André Pacher, fondateur de l'UPCP, en collecte dans les années 70. A l'époque, la pratique de l'accordéon par les femmes était très rare. Coll. Métive

«Il ne faut pas s'effrayer de la masse d'informations que ça représente mais raisonner autrement en se disant que chaque document numérisé est un document protégé», explique Jean-Louis Neveu. 1 400 fiches sont déjà accessibles à tous les utilisateurs du Net. Chaque son fait l'objet d'une écoute avant d'être indexé et numérisé. Son contenu est dépouillé et précisément annoté sur une fiche d'enregistrement. *«Sur ces enregistrements, les gens parlent, chantent,* expliquent un terme en poitevin, *reviennent sur leurs précédentes déclarations. Le résultat est très décousu, d'où l'importance de localiser les différentes plages sonores avec une fiche documentaire, selon un protocole très rigoureux.»*
Le son est ensuite gravé sur laser. Mais avant de pouvoir être consulté sur Internet, il doit faire l'objet de vérifications et de demandes d'autorisations car ce répertoire est soumis à des droits d'auteur. *«Il faut faire attention. Il arrive que les gens interrogés parlent de leur voisin alcoolique ! On doit faire des choix, mais nous avons une déontologie : respecter la collecte de sons bruts. On supprimera un bruit de fond s'il est constant mais le document gardera son authenticité, avec ses défauts…»* L'utilisateur peut repérer différents domaines : coutume sociale, danse, croyance populaire, conte-légende-récit, architecture-patrimoine bâti, artisanat-métiers anciens… de manière à retrouver l'information recherchée. Une soixantaine de champs permettent d'identifier l'enquête et autant ont pour but d'identifier la séquence sonore.
Ce sauvetage de la tradition orale paysanne s'est traduit par des collectes annuelles jusqu'en 1985. Magnéto en main, plus de cent personnes partaient ainsi à la rencontre de la population. Jean-Louis Neveu et son équipe espèrent mettre en ligne environ 6 000 documents sonores d'ici deux ans.
Ce fonds considérable, unique dans sa forme et dans sa thématique, a permis au Cerdo de devenir un pôle associé de la Bibliothèque nationale de France, par l'intermédiaire de la Fédération des associations de musique et danse traditionnelles. Trois autres centres en France ont ce statut en Bretagne, à Toulouse et Aix-en-Provence.
La mise en réseau de ces données permet de retrouver un même thème en breton par exemple. *«Il s'agit de données traditionnelles véhiculées oralement. On peut parfois retrouver quarante versions d'un même conte.»* Cette mine d'informations intéresse les chercheurs, bien sûr, mais aussi les familles qui retrouveront ainsi leurs ancêtres et s'approprieront ce patrimoine sonore et collectif. ■

wwww.district-parthenay.fr/métive

Le site Internet du réseau associatif Métive est en cours d'élaboration. La convivialité est provisoirement limitée dans la présentation et dans l'accès aux données. On y trouve des informations sur les associations adhérentes, la langue poitevine avec une page de présentation des régions linguistiques, des chansons, des phrases types traduites en français, un agenda remis à jour régulièrement, une présentation du festival de Bouche à Oreille avec des extraits sonores des groupes invités. La partie formation, avec en projet un annuaire des écoles de musique, est encore à l'état d'ébauche.

Hermione les artisans de la reconstruction

Reconstruire la frégate Hermione au plus près de la réalité historique tout en répondant aux impératifs actuels de navigabilité et de visitabilité : un pari complexe et audacieux qui requiert de réunir des partenaires aux savoir-faire très diversifiés

Par **Mireille Tabare** Photos **Sébastien Laval**

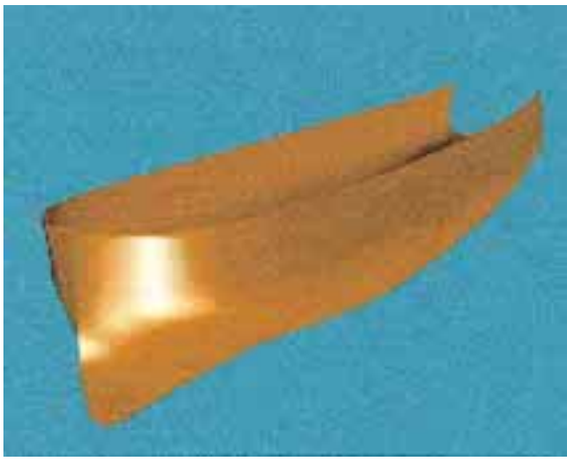
Installé dans l'arsenal de Rochefort, le chantier de reconstruction de l'*Hermione*, frégate du XVIIIe siècle, entre dans sa troisième année. *«Nous prévoyons de terminer la charpente au printemps 2000,* explique Maryse Vital, coordinatrice du projet au sein de l'association Hermione-La Fayette. *Une telle entreprise, pour être menée à bien, nécessite une organisation efficace et une étroite collaboration entre les différents acteurs, s'articulant autour de trois niveaux de compétences : l'association Hermione-La Fayette – maître d'ouvrage – pour le pilotage du projet ; le Centre de recherche pour l'architecture et l'industrie nautiques (Crain) de La Rochelle – maître d'œuvre – pour les recherches préalables et le suivi du chantier ; l'entreprise de charpente-menuiserie Asselin, de Thouars, pour la construction.»*

De gauche à droite, Jean Thomas, ébéniste-maquettiste, Jacques Haie, chef de chantier, et François Asselin.

La mission du Crain se décline selon trois critères : concevoir un navire « identique » à l'original, et destiné, en même temps, à naviguer et à être visité. Autre exigence, patrimoniale, à satisfaire : assurer à la nouvelle *Hermione* une longue durée de vie.

Des recherches historiques, menées au sein du Crain dès 1993 par Bernard Moreau et Hervé Coutant, ont permis, à partir d'un certain nombre de données d'époque, de redessiner la frégate d'origine. Mais que signifie, au juste, «reconstruire à l'identique» ? *«Pas question de reproduire les erreurs du passé sous couvert d'historicité»,* insiste Raymond Labbé, vice-président et conseiller technique de l'association Hermione-La Fayette. Ainsi, l'*Hermione* d'origine était chevillée de fer et sa coque avait été «cuivrée» pour améliorer la glisse. Au bout de quelques années, suite à des phénomènes d'électrolyse, le chevillage était détruit. En juillet 1785, une ordonnance parut, qui stipulait l'usage de chevilles de bronze pour les carènes cuivrées. L'*Hermione* fut donc réparée avec des chevilles de bronze. Pour l'*Hermione* actuelle, on a choisi le chevillage en bronze.

Il s'agissait ensuite d'évaluer les qualités de navigabilité du navire, la solidité de la structure et la stabilité du bâtiment. *«Les frégates du XVIIIe siècle étaient de petits navires de combat, à la fois manœuvrables et rapides et, de ce fait, un peu faibles en charpente,* explique Jean-Jacques Cocagne, architecte naval travaillant sur le projet au sein du Crain. *Par ailleurs, on connaît, au travers des journaux de bord, l'aptitude à la mer de ce genre de navire. Mais il convient aussi de satisfaire aux règlements de navigation actuels.»* En appliquant au «plan de forme» de l'*Hermione* d'origine les modèles informatiques actuels, Philippe Pallu de la Barrière, directeur du Crain et maître d'œuvre en titre de la reconstruction, a réalisé les calculs de structure et de stabilité.



A droite, modélisation de la coque de l'*Hermione *par le Crain.

«Il existait déjà, à l'époque, des manuels de construction navale très élaborés, tel le célèbre traité Eléments de l'architecture navale, *publié en 1752 par Duhamel du Monceau,* explique Bernard Moreau. *Ainsi, on savait calculer le centre de gravité du navire en fonction de la répartition du poids. Et l'on s'aperçoit avec étonnement que l'on obtient quasiment les mêmes résultats avec la méthode ancienne et avec les moyens informatiques modernes ! Par contre, la notion de métacentre, qui permet d'évaluer la capacité du bateau à se redresser à la gîte, était tout juste connue, et pas encore utilisée dans la conception des bateaux.»*

«Nous avons trouvé, dans le projet de l'*Hermione*, une philosophie identique à celle qui préside à la restauration des monuments historiques, le même souci d'historicité, le même "phasage" dans le déroulement du chantier. Et la charpente navale comme la charpente traditionnelle font appel à un même et unique savoir-faire, celui du charpentier.»

A partir de ces études, et en fonction des normes actuelles de navigation, le Crain a été conduit à décider d'augmenter la section de la carlingue et à changer le mode de fixation de l'ensemble quille-carlingue. Un autre facteur est à prendre en compte pour la validation du projet : l'*Hermione*, une fois reconstruite, est destinée, la plupart du temps, à rester à quai et à recevoir du public. Elle entre à ce titre dans un autre champ de réglementation et doit répondre à certaines normes de sécurité nécessitant des aménagements particuliers.

Autre sujet d'investigation : *«C'est la première fois, dans toute l'histoire navale, que l'on construit un bateau destiné à durer aussi longtemps,* explique Jean-Jacques Cocagne. *A l'époque de l'*Hermione, *la durée de vie d'une frégate était inférieure à quinze ans ! Un enjeu qui nous oblige à revoir toutes les données dont nous disposons en construction navale.»* Il y a l'aspect «maintenance» – il faut trouver des dispositions adaptées pour faciliter le changement des pièces –, l'aspect «traçabilité» – chaque pièce est répertoriée par informatique, avec des données sur la provenance et la qualité du bois. Il y a surtout des études à réaliser concernant la qualité des matériaux utilisés et leur comportement dans la durée. Le Crain travaille, dans ce domaine, avec le Centre commun d'analyses de l'Université de La Rochelle, qui dispose de moyens importants, notamment d'un spectrographe de masse et d'un microscope à balayage électronique. Au sein de l'équipe, un charpentier de marine, Jean-Luc Durand, est chargé de tous les aspects techniques spécifiques à la charpente navale, comme le bordage ou le calfatage, qui n'appartiennent pas au domaine de la charpente traditionnelle.

Outre la réalisation des plans généraux de reconstruction, le Crain assure le suivi du chantier – contrôle historique, scientifique, contrôle des plans de détail – en essayant d'harmoniser ces différents critères. Une réunion mensuelle et des allers et retours fréquents permettent aux différents intervenants – le Crain, l'entreprise Asselin, l'association Hermione-La Fayette – de faire le point sur l'état d'avancement du chantier et de résoudre ensemble les problèmes qui peuvent se présenter.

Sur place, depuis deux ans, l'équipe Asselin – six charpentiers, un historiographe, plus une personne chargée de la recherche des bois – s'active à la construction de l'ossature du navire, au rythme d'une membrure par semaine. Une cinquantaine de couples sont à ce jour terminés, sur les soixante-deux que comporte la charpente. Responsable de la construction, l'entreprise Asselin est spécialisée en charpente et menuiserie traditionnelle, notamment pour les monuments historiques. *«Nous avons trouvé, dans le projet de l'*Hermione, *une philosophie identique à celle qui préside à la restauration des monuments historiques, le même souci d'historicité, le même*

"phasage" dans le déroulement du chantier, explique François Asselin, directeur de l'entreprise. *Et la charpente navale comme la charpente traditionnelle font appel à un même et unique savoir-faire, celui du charpentier.»*

Première phase préliminaire : la recherche historique. S'appuyant sur les tableaux de cotes de l'*Hermione* d'origine et sur des plans de l'époque, Jean Thomas, ébéniste-maquettiste de formation, réalise à l'échelle 1/18e (l'échelle historique) des plans de détail ainsi qu'un «modèle d'arsenal», une maquette très précise représentant à l'identique tous les assemblages réels, réalisée au fur et à mesure avec toujours six mois d'avance, ce qui permet d'identifier les problèmes futurs ou les modifications à apporter. A partir de ce travail, dans une deuxième phase, on trace l'épure du navire grandeur nature sur le sol, en atelier. Cette tâche revient au chef de chantier, Jacques Haie, qui dirige l'équipe de charpentiers et assure l'interface entre la conception théorique et la réalisation pratique. On se sert ensuite de l'épure pour dessiner des gabarits, un pour chaque pièce de bois. Les pièces sont ensuite découpées, assemblées, puis intégrées à la charpente en construction.

En parallèle au chantier, Joël Berthelot, charpentier, est chargé de l'approvisionnement en bois. Une tâche délicate : *«Pour construire la charpente, nous devons trouver des arbres à la fois assez gros (plus de 70 cm de diamètre au départ de branche) et de forme "torse",* explique François Asselin. *Nous nous approvisionnons sur tout le Grand Ouest auprès de professionnels du bois et de propriétaires forestiers.»*

Autre différence notable avec l'*Hermione* d'origine. Huit mois avaient suffi à l'époque – soit 300 000 heures de travail – pour construire ce trois-mâts de 1 200 tonnes, long de 45 mètres sur le pont et de plus de 65 mètres «hors tout». La reconstruction actuelle est planifiée sur dix ans. La longueur du chantier, sa programmation en tranches successives, induisent des problèmes spécifiques au niveau technique – pose de fixations provisoires –, au niveau maintenance – entretien et vérification des bois. *«Au printemps 2000, nous entrerons dans la deuxième phase, celle du bordage et du vaigrage – les "peaux" intérieure et extérieure de la coque –, qui devrait être terminée en quatre ans,* explique Maryse Vital. *Le projet est bien lancé, il suscite un intérêt grandissant des collectivités, des entreprises et du public, et nous attendons 200 000 visiteurs en 1999.»* ■

Visite tous les jours : 10h-13h, 14h-19h.
Association Hermione-La Fayette, tél. 05 46 82 07 07
A voir aussi jusqu'au 24 octobre à la Corderie Royale, à proximité du chantier de l'Hermione, à Rochefort, l'exposition «Tempêtes» présentée par le Centre international de la Mer.

Restaurer les documents anciens

Comment préserver les vieux documents des attaques du temps ? Le papier est un matériau fragile, qui vieillit plus ou moins bien en fonction de la qualité de ses composants d'origine et des conditions auxquelles il a été exposé durant son stockage. Créé en 1989 et installé à Loix dans l'île de Ré depuis 1993, l'Atelier Quillet s'est spécialisé dans la restauration de documents anciens : manuscrits, livres imprimés, plans, estampes, affiches. La mission du restaurateur consiste à mettre en œuvre les moyens techniques les plus appropriés pour assurer aux documents une meilleure conservation. «La restauration de documents est un métier neuf, explique Lionel Quillet, directeur de l'entreprise. Il existait auparavant de nombreux ateliers de reliure, qui pratiquaient, secondairement, la restauration. Depuis vingt ans, cette activité est devenue un métier à part entière.» Treize restaurateurs travaillent au sein de l'Atelier Quillet selon des techniques essentiellement manuelles, et en respectant trois critères : l'intervention doit être visible, neutre et réversible. Les procédés employés sont multiples : désinfection, dépoussiérage, décollage des supports et des adhésifs, défroissage, nettoyage, doublage, comblage, colmatage, rencollage... Des opérations qui font appel, à la fois, à un savoir-faire traditionnel et à des techniques innovantes, s'appuyant notamment sur des recherches chimiques concernant la composition des encres et des papiers, menées en partenariat avec le Laboratoire d'étude des matériaux en milieu agressif (Lemma) de l'Université de La Rochelle. Reconnu nationalement en matière de restauration de documents, l'Atelier Quillet assure lui-même en interne la formation des futurs restaurateurs.

L'activité de l'atelier couvre également tout le domaine de la reliure – création et restauration – depuis la reliure précieuse jusqu'à la reliure la plus classique. «Nous travaillons beaucoup avec la Bibliothèque nationale de France et, sur l'ensemble du territoire, avec tout un réseau de bibliothèques et d'archives départementales, explique Lionel Quillet. Cette couverture nationale nous classe parmi les deux ou trois premiers ateliers français dans le domaine de la restauration de documents anciens et de la reliure.» *M. T.*

Marc Deneyer

Sylvie Deschamps

Broder au fil d'or

C'est certain, il faut la science et la patience d'une fleur pour faire éclore une broderie or et des yeux d'ange pour une broderie blanche. De rares qualités cultivées par les brodeuses de l'Atelier du bégonia d'or à Rochefort et enseignées au lycée professionnel Gilles Jamain depuis 1961. Créé en 1995 avec le soutien de la ville par Marie-Thérèse César, proviseur du lycée, l'atelier promeut et pérennise une tradition qui s'inscrit à Rochefort, depuis plus d'un siècle, en lettres d'or. Dirigé par Sylvie Deschamps, jeune maître d'art, l'atelier est composé d'anciennes élèves hautement qualifiées. Sa clientèle est constituée d'amateurs éclairés, de musées et de grands couturiers. Depuis 1998, d'étroites complicités se sont nouées avec des artistes pour la réalisation d'œuvres brodées. Ainsi ont été réalisés les livres de mouchoirs brodés de Marie-Ange Guilleminot. Yves Sabourin, chargé de mission pour les textiles au ministère de la Culture, et trois artistes sont engagés dans de nouvelles créations alliant l'atelier et le lycée : les keffiehs de Mona Hatoum, aux motifs brodés avec des cheveux, les soutiens-gorge enflammés d'or de Sylvie Fleury et le rayon végétal de Martine Aballéa, foulard associant l'or à des fibres nouvelles et fluorescentes. Un fil d'or qui pourrait bien «orler» le contour d'un musée européen de la broderie... à Rochefort. *D. Truco*

Le travail des jours

Le village d'Angles-sur-l'Anglin a compté jusqu'à 350 ajoureuses, ces femmes – ni brodeuse, ni dentellières – qui travaillent la toile de lin et la toile métisse. Elles sont ajoureuses parce que, en tirant les fils, elles créent des jours dans la toile, ce qui forme la base des motifs. Environ 200 heures sont nécessaires pour réaliser une nappe.

Aujourd'hui, l'atelier de l'Association pour la sauvegarde et le rayonnement des jours d'Angles, dirigé par Maïté Chevreau, ne compte que deux ajoureuses. Le cadeau de protocole est une de leurs spécialités, de fait, puisque les principales commandes émanent de l'Elysée, de la Région Poitou-Charentes et du Département de la Vienne. Services de table, mouchoirs, napperons... sont ainsi disséminés dans le monde et témoignent de ce patrimoine vivant. Mais pour combien de temps ? Ce métier d'art n'est sanctionné par aucun diplôme. Depuis 1997, la création de la catégorie «jours à fils tirés» au concours du meilleur ouvrier de France assure malgré tout une reconnaissance par les professionnels.

Peut-être manque-t-il aussi aux jours d'Angles une réalisation prestigieuse ? Il y a une quinzaine d'années, l'artiste Jean-Pierre Pincemin avait dessiné un service de table. «Des milliers d'heures de travail, trop coûteux...», disait-on à l'époque. Peut-être était-ce trop tôt ? *J.-L. T.*

Eric Dessert - Coll. ARPE

Haultx-bois en Poitou

A Puyravault, dans la Vienne, un artisan restaure des hautbois et des cornemuses. Portrait d'un homme étonnant, détenteur d'un savoir et d'une expérience uniques en France

Par **Laetitia Becq-Giraudon** Photo **Claude Pauquet**

«La musique, c'est l'art du trait.» Tels sont les mots qu'emploie Claude Girard lorsqu'on lui demande de parler de son métier, restaurateur et fabricant d'instruments à vent anciens (de la Renaissance à la fin du XVIIIe siècle), suscitant chez ses interlocuteurs un véritable casse-tête. La musique pourrait s'écrire autrement qu'avec des notes ? Il y a là de quoi balayer tous les fondements de la musique classique... Pas si facile à faire admettre. Poursuivant son discours ésotérique, cet ancien mécanicien tourneur fraiseur s'emploie à tracer un cercle, à y inclure un carré, deux triangles équilatéraux et un pentagone, pour en découper le périmètre. A chaque angle ainsi obtenu, il associe alors une note de musique. Chaque tonalité de la gamme, y compris les altérations, s'inscrit dans le cercle (l'unité). Puis, comme par enchantement pour le béotien, même musicien, qui cherche encore à comprendre comment un son (c'est-à-dire une longueur d'onde) peut avoir une valeur angulaire, les angles deviennent des longueurs. Et de ce concept, naissent entre les mains de l'artisan des hautbois, des bassons et des flûtes à l'harmonie (ancienne) parfaite, ou presque. Tout au moins si l'on en croit les tables du *Traité de mécanique et de musicologie* de Marin Mersenne (1636), une référence pour les musicologues d'aujourd'hui.

Pourtant Claude Girard n'est pas musicien. *«Du jour où j'ai débuté ce métier, c'est grâce à une succession d'expériences de fabrication que j'ai compris comment la musique se trace,* témoigne-t-il. *J'ai commencé en restaurant des cornemuses et en les copiant. J'ai dû comparer mes instruments avec ceux du commerce pour vérifier mes calculs. Il existe dans la musique ancienne trois systèmes : enharmonique, chromatique et diatonique. Elle est donc plus difficile à appréhender que la musique classique, pour laquelle, au cours du XIXe siècle, les octaves ont été créés afin que tous les instruments puissent lire les mêmes partitions.»* C'est ainsi que ce passionné a pu élaborer des tables de données inédites, permettant de fabriquer des instruments à vent à l'harmonie ancienne. Il lui a fallu pour cela non seulement déterminer la longueur des instruments mais aussi les équilibres des intervalles (les espaces entre les trous). C'est le secret de l'harmonie d'un instrument. Au cours de la fabrication, le travail intérieur est primordial. Une longue expérience permet à cet artisan, après avoir fendu sa bûche de buis ou de prunier, d'érable pour les instruments plus graves – il existait au XVIe siècle les haultx-bois et les bas-bois –, de réaliser le perçage et l'alésage du cône pour qu'un souffle d'air le traversant, de l'anche en roseau jusqu'au bout du tuyau, donne alors une note juste.

Le savoir-faire de Claude Girard est aujourd'hui inégalé en France, tout au moins concernant les instruments à vent anciens. A chaque fois qu'il restaure un modèle, il en fabrique un pour sa propre collection. Les copies qu'il a ainsi réalisées sont nombreuses. On citera en particulier «le plus ou moins mythique hautbois du Poitou», dont plusieurs exemplaires sont visibles dans l'atelier. Au cours de ses recherches bibliographiques, Claude Girard n'a trouvé trace de ces instruments que dans le Traité sus-cité de Mersenne. Il n'est pas sûr en effet qu'ils aient été, à l'époque, systématiquement fabriqués dans la région, à Fontaine-le-Comte plus particulièrement où les buis étaient nombreux. L'originalité de ces hautbois n'est pas tant leur lieu de fabrication que la longueur inhabituelle des intervalles. Le cinquième doigt de la main droite ne pouvant atteindre le dernier trou, une clé a été ajoutée. Fragile, elle est protégée par une capsule en bois décorée, conférant à l'instrument une esthétique différente de celle des hautbois plus classiques. ■

Les produits de la mer

Rencontre avec les professionnels de la mer à Marennes et au port de La Cotinière qui nous livrent les secrets de leurs poissons, coquillages et crustacés

Par **Sandrine Lopez** Photos **Sébastien Laval**

Cabanes ostréicoles de la Grève à La Tremblade avec, au premier plan, une «plate» qui sert à transporter les huîtres. En 1999, la mise en valeur de ces cabanes a été distinguée par l'Association des maires des stations touristiques, qui organise un concours national sur la valorisation des sites communaux. La mise en lumière des cabanes est visible tous les soirs d'été. Certaines sont reconverties en salle d'exposition ou en restaurant.

L'huître à dentelles

Pour que l'huître arrive dans nos assiettes, il a fallu qu'un Romain, sans doute moins fou que les autres, ouvre ce qui avait tout l'air d'être un fossile. Il y a ajouté une macération de jus de poissons proche du nuoc-nam pour donner à la chair crue du mollusque toute sa saveur.
Deux mille ans plus tard, l'huître s'est affinée. Son goût, la fermeté de sa chair, son poids, sa taille obsèdent les ostréiculteurs de Marennes-Oléron. Dernière née de la marque, la Pousse en claire a obtenu le label rouge en janvier. Pourtant, on ne la mangera pas de sitôt. Il s'en produit 100 tonnes par an dans un bassin qui assure près de 50% de la production nationale, avec 30 000 tonnes de Fines et Spéciales de claire.
C'est que la Pousse en claire est une huître goulue et gâtée. Au pire, elles sont deux au mètre carré (contre 10 pour les Spéciales et 20 pour les Fines) à se partager le phytoplancton et, lorsque le printemps a été pluvieux, le pollen dont elles raffolent. Résultat : *«Elles ont un poisson à couper au couteau»*, disent les ostréiculteurs. En six mois, la Pousse double de volume et de poids pour offrir une chair ferme et croquante. Et pour aguicher l'amateur, madame soigne son look. Sur sa coquille ronde et coffrée, elle forme des «dentelles», caractéristiques de ses lignes de pousse.

Des moules au pied des forts

Le goût de noisette, on le doit au bois des bouchots. Il faut un pieu en chêne, de 50 cm à 70 cm, et aussi un entretien régulier des lignes. Les mytiliculteurs y greffent des grappes de moules qui mesurent 2 cm. Lorsque les grappes deviennent trop grosses, les premières couches de moules sont jetées en pâture aux goélands, bigorneaux perceurs et étoiles de mer. Prédateur sans pitié, le bigorneau perce la coquille et laisse sa victime agoniser, l'étoile de mer serre la moule jusqu'à écraser la coquille pour aspirer la chair. Mais les moules restantes, carnivores elles aussi, se vengent sur le zooplancton. Plus les courants en ramènent, plus gros et plus ferme sera le poisson orangé.
Depuis quelques années, les mytiliculteurs captent les naissains sur des "ossières", grosses cordes de 100 mètres de long placées à 50 cm sous le niveau de l'eau, dans le pertuis d'Antioche.
L'Edulys, moule longue et fine, naît sur tout le littoral atlantique. L'élevage sur les bouchots est la spécialité de Charron, au-dessus de l'île de Ré. Mais entre Brouage et Oléron, une quarantaine de mytiliculteurs ont créé «la Moule de bouchot des forts charentais». Histoire de renouer avec une tradition d'avant-guerre et de fournir aux restaurateurs de la Cayenne (Marennes) de quoi préparer de très bonnes éclades.

Bouquets pour l'hiver

L'un des endroits les plus odorants d'une criée, c'est le vivier à crustacés. Comme la langoustine, la crevette est friande de cadavres de poissons. C'est sur de la chair morte, si possible en état de pourrissement avancé, que ces deux variétés de crustacés font ripaille.
Gloire du port de La Cotinière, le bouquet, crevette rose amateur de fonds rocheux, est pêché au casier durant l'hiver, époque à laquelle la langoustine s'enfonce jusqu'à un mètre en sous-sol pour un long sommeil qui dure de septembre à avril. Les pêcheurs de crevettes accorchent dans les casiers, dans lesquels ils ont accroché l'appât. Par l'odeur alléchée, le bouquet s'engouffre

dans les entonnoirs situés de chaque côté de la cage et n'en ressort que sur le bateau.
Au printemps, lorsque la langoustine s'éveille, les chalutiers font route vers le golfe de Gascogne. A 140 km au large d'Oléron, le banc de Rochebonne est un nid pour ce décapode sédentaire. Le pêcheur lance du poisson mort à l'arrière du bateau. Au sol, le bas du chalut, lesté par un fil d'acier, râcle le fond sableux et vaseux. La langoustine pointe ses pinces, se rue sur son repas et se prend dans les mailles du filet.
En été, la langoustine est au meilleur de sa forme. En témoigne le corail qu'elle contient dans sa tête. Attention, en revanche, à la crevette rose qui pourrait bien, en réalité, n'être qu'une crevette blanche d'Afrique, trempée dans du colorant. Cette dernière est généralement plus grosse et, forcément, plus pâle que le bouquet cotinard. Car à cette saison, la seule crevette qui se pêche dans les rochers d'Oléron, excepté «les dépressives» égarées et isolées loin de leur terroir, est très petite et surtout bien grise. Idéale à l'heure du pineau.

gentées et très brillantes le distinguent alors du bar, que l'on pêche à la ligne pour ne pas l'abîmer. Dans le Midi, le bar est le loup de mer. Un loup à chair ferme et savoureuse qui nage près des côtes en été, au large l'hiver. Carnivore, il avale les petits céteaux et les lançons. Produit haut de gamme, car remonté à bord vivant, le bar de ligne doit avoir un corps parfait. Ce qui le différencie du bar de filet, souvent marqué par les mailles.

Très délicat le **céteau**

La sole, qui se pêche toute l'année, est la première production du port de La Cotinière. Mais l'une de ses plus grandes fiertés, c'est le céteau, poisson saisonnier (d'avril à septembre) que l'on trouve dans l'embouchure de l'estuaire de la Gironde. Parce qu'il ne supporte pas les voyages, le céteau est une exclusivité régionale. Dites à un marin cotinard que c'est une petite sole et il bondit : *«Il est très fin et bien plus goûteux que la sole !»* Moins épais, plus allongé et aussi bien moins cher.
L'an passé, à la criée de La Cotinière, le kilo de céteaux s'est vendu aux environs de 20 F contre 60 F pour la sole. D'où la tendance de certains commerçants à nous faire croire qu'il s'agit de petites soles tant il est difficile de les distinguer.
Poissons des fonds sableux, avec lesquels ils se confondent pour mieux tromper leurs proies, soles et céteaux mordent à l'hameçon d'une palangre en croyant avoir piégé de petits crabes. L'art du pêcheur consiste alors à ne pas noyer son poisson. Il doit le remonter vivant et lui retirer l'hameçon sans marquer sa chair, dont la fermeté est un gage de fraîcheur.
Car chez les céteaux, on ne peut guère se fier à la couleur des ouïes, elles sont minuscules. Mais si le poisson est mou et son dos blanchi, mieux vaut se méfier. ■

Le retour du **maigre**

Le maigre avait disparu des pêches cotinardes. Il revient au moment où les marins viennent d'obtenir un label pour le bar de ligne. Sans doute trop pêché il y a vingt ans, le maigre est un poisson fin et moelleux qui abonde de juin à octobre dans l'estuaire de la Gironde jusqu'au pertuis d'Antioche. Il se pêche en yole. Les marins ont le choix entre le sonar et coller leur oreille au fond de la cale pour savoir s'il rôde dans les parages. Car le maigre grogne et, comme il voyage en banc, il prévient à temps pour que les pêcheurs tendent leur filet. Aveuglé par la seiche ou l'encornet qui l'attend dans une maille, le maigre se retrouve ainsi sur l'étal du poissonnier. Ses petites écailles ar-

Révolution culturelle *en pays du cognac*

En dépit de la crise de surproduction, le cognac attire encore comme un aimant. Un pur joyau que ce produit ambré, et que nous envie le monde entier. Les dynasties du cognac ne sont pas prêtes de s'éteindre. En Grande Champagne, on veut encore y croire. Exemple de la famille Couprie.

Il y a ceux qui jettent l'éponge en regardant avec inquiétude la situation de l'armagnac.

Et puis il y a ceux qui y croient contre vents et marées, n'hésitant pas à pratiquer la remise en question. C'est le cas de la maison Couprie, depuis 1730 à Ambleville, au cœur de la Grande Champagne, premier cru du cognac. Par un curieux mimétisme, le fils Laurent suit aujourd'hui le chemin de son père, Michel. Ce dernier, ingénieur de formation, était parti travailler «ailleurs» avant de reprendre une partie de l'exploitation et de développer très vite la vente directe de cognac et pineau. C'était il y a vingt ans.

Michel Couprie

Laurent, 27 ans, un DESS de commerce international en poche, veut aujourd'hui développer le réseau commercial. Le but initial du père est devenu l'objectif de son fils...

L'ensemble de la production des 23 hectares du vignoble en cépage ugni-blanc (à l'intérieur du quota) est distillé dans l'alambic traditionnel de 18 hectos. Le long vieillissement en fûts de chêne donnera ensuite le meilleur du cognac qui sera commercialisé en VS, VSOP, XO et Vieille Réserve. Le petit dernier est Elixir, un cognac jeune idéal pour les long drinks. Avec discrétion et la qualité pour sésame, la maison Couprie commercialise aujourd'hui 20 000 bouteilles de pineau (blanc, rosé et très vieux) et 5 000 bouteilles de cognac. Le marché français (longtemps délaissé par les négociants) et l'Europe constituent les principaux débouchés.

Le club des Cinq

Terrain privilégié du bouilleur de cru, qui distille la production de son vignoble, la Grande Champagne vit une profonde mutation. Les viticulteurs qui pratiquent eux-mêmes la commercialisation sont de plus en plus nombreux. Et ils vont même jusqu'à se regrouper (du jamais vu !) pour offrir des volumes plus importants à leurs distributeurs.

C'est ainsi que vient de naître la SARL Chapelle Sonneville, qui regroupe cinq producteurs vendeurs directs de Grande Champagne[1]. «Notre production de cognac, pineau, liqueurs au cognac et jus de raisin est surtout vendue en France, grâce au travail entrepris par mon père il y a vingt ans, explique Laurent Couprie, mais pour attaquer de manière plus soutenue les marchés d'exportation, il faut se grouper pour s'adapter à la demande des distributeurs étrangers. On y gagne en volumes, en économies d'échelles, en crédibilité... et en motivation. Nous avions l'habitude de nous retrouver sur les salons, mais chacun de son côté... Cette année nous avions un stand commun au dernier Vinexpo.» La SARL Chapelle Sonneville commercialise des produits conçus à partir des différents cognacs issus des cinq exploitations. Un commercial vient d'être embauché et un premier bilan sera tiré au bout d'un an. Mais la plus belle des victoires est déjà acquise : les viticulteurs «champagnots» ont appris à travailler ensemble après s'être (trop) longtemps épiés derrière les grands murs qui entourent les exploitations viticoles du premier cru du cognac.

Gérard Seguin

1. Les cognac Couprie (Ambleville), Drouet (Salles-d'Angles), Thorin (Mainxe), Denis (Saint-Preuil) et Banchereau (Eraville)

Hervé Amiard

Joël Robuchon

Sacré «cuisinier du siècle» par Gault-Millau en 1990, «meilleur restaurateur du monde» par l'International Herald Tribune en 1994, Joël Robuchon est poitevin. Né à Poitiers, en 1945, après de courtes études au Petit séminaire de Mauléon, dans les Deux-Sèvres, il fait son apprentissage au Relais de Poitiers avant de faire son tour de France de compagnon des Devoirs Unis dont il fera sienne la devise : «L'homme doit se réaliser par la qualité de son travail».

Telle est la clé de la carrière de Robuchon qui concluera son parcours initiatique par le titre de Meilleur ouvrier de France, en 1976. Il est alors chef du Concorde-Lafayette, à Paris, mais il a conscience de «réciter un code» jusqu'au moment où «il situe sa rencontre avec la grâce, vers 1978, au petit matin, alors qu'une grand-mère lui apporte "un panier de morilles fumantes" sans doute imprégnées de rosée après la cueillette. "J'ai eu un moment de béatitude, dit-il, et l'idée du plat que j'allais créer, son image et aussi sa saveur se sont imposées à moi." C'est le moment intime de la création, "l'instant où Cézanne voit en peinture" évoqué par Merleau-Ponty.» (Jean-Claude Ribault, *Le Monde*, 18/12/1993).

C'est, en effet, le produit qui fascine et inspire Joël Robuchon. «Tout est permis lorsqu'on ne masque pas le produit», dit-il. Sa plus belle réussite est, de son propre avis, sa gelée de caviar à la crème de chou-fleur parce qu'«on y reconnaît trois goûts différents et complémentaires». Mais pour «délivrer» les goûts des produits, ailleurs souvent mélangés et «brouillés», il faut du travail et du génie, et la célèbre purée de pommes de terre de Robuchon, dans son apparente simplicité, est évidemment le comble de la sophistication.

Joël Robuchon est depuis 1996, date de son départ du restaurant de l'avenue Raymond-Poincaré, à Paris, qui portait son nom, dans une semi-retraite très occupée : émissions de télévision, conseils à travers le monde, allers et retours à Tokyo où il supervise la cuisine du Château-restaurant Taillevent-Robuchon, etc.

Il a aujourd'hui le projet d'ouvrir un restaurant à NewYork et un autre à Paris. Les amateurs, qui devaient patienter trois mois avant de pouvoir s'asseoir à une table chez Robuchon, en salivent à l'avance... *C. F.*

Carrefour des métiers de bouche

La 5e édition du Carrefour des métiers de bouche se tiendra à Niort, du 7 au 10 novembre. Professionnalisme, convivialité et qualité, telles sont les valeurs de ce salon qui s'inscrit naturellement dans l'Année du patrimoine. A l'initiative de Jean-Pierre Crouzet, maître artisan boulanger et président national de la boulangerie, et de Claude Guignard, restaurateur niortais de La Belle Aurore, ce salon a été créé par des artisans pour des artisans. Une journée dégustation est prévue le 9 novembre. Plus de 25 000 visiteurs sont attendus par 300 exposants. Après Pierre Troisgros et Antoine Westermann, c'est Didier Stéphan qui parraine le carrefour cette année. Son art : la sculpture sur sucre et sur glace.

La fouace

Si ce n'est pas la multiplication des pains, c'est miracle quand même que ces «fouaces en grappes» achetées chez Daniel Favreau à La Mothe-Saint-Héray. C'est, comme dit Rabelais, «viande céleste», et tant pis si vous n'attendez pas la saison des vendanges pour les manger. Tant pis si vous ne les mangez pas à déjeuner, fraîches avec des raisins. Les fouaces vont par grappes. Elles suivent le Livre : elles croissent et se multiplient. Elles croient à la magie de la parole. Elles sont la magie en action. Avec elles on revient au foyer, on remonte aux premiers agriculteurs sédentaires. On compte les feux, on conte les batailles. Celles opposant les «beaux fouaciers glorieux» («leur roy nommé Picrochole, tiers de ce nom») aux bergers de Gargantua : des «bergiers de merde» qui ne gardent que les vignes ! Ces petites querelles deviennent de grosses guerres. Ou une révolution. La révolution néolithique. Racontée, elle est épopée, une gigantomachie. Des armées de géants s'affrontent, par la faute de bergers détrousseurs de fouaces. Cinq douzaines ont été volées. Grandgousier, «tant il aime la paix», en rendra cinq charretées. Cinq charretées de «fouaces faictes à beau beurre, beau moyeu d'eufz, beau saffran, & belles espices». Voilà ce que racontent les fouaces. Pour peu que vous les écoutiez. Vous les examinez, et aussitôt elles essaiment. Elles prolifèrent. Elles vont par grappes. Elles font des phrases. Elles sont de la parole le symbole. Ce qui rassemble et qu'on partage. Cène qu'on rejoue. Promesses d'agapes. C'est le verbe fait chère. «Chère lie». Elles donnent leur forme de galette, leur belle couleur de pain chaud aux mots. Elles donnent des mots à manger. Vous qui êtes de la même farine – de la fleur de froment –, pétri des mêmes mots, c'est dans une phrase que vous prenez place. Dans un discours. Vous reconnaissez dans les fouaces les figures qui participent à l'élaboration du rêve, autrement dit à sa rhétorique : métaphore et métonymie. Plus que brioches (et moins que gâches) les fouaces condensent. Leur croûte fine dit la chaleur du foyer, leur mie l'amour fidèle. En même temps, par un déplacement dont elles ont le secret, elles se donnent pour ce qu'elles ne sont pas, pour les raisins que vous mangez avec elles en toutes saisons, puisque, faut-il le répéter, ce sont «fouaces en grappes». Méfiez-vous cependant. Onirique ne veut pas dire circulaire. Certains discours attrapent tout, intègrent tout à leur logique. Car le fou a sa raison, qui lie «fouace» et «raisin», et comme pèlerin en salade vous mange.

Denis Montebello

Marc Deneyer

A Æ comme Ampelidæ

Méconnus, les vins de Poitou-Charentes méritent pourtant le détour, car une élaboration de qualité valorise la typicité des terroirs. Et une démarche originale démontre qu'ils peuvent rivaliser avec les grands noms

Par **Cécile Poursac** Photos **Alain Rezzoug**

« Le C»... comme chardonnay, «Le S»... comme sauvignon, «Le K»... comme cabernet, et A... comme atypique. C'est le moins qu'on puisse écrire à propos de l'entreprise Ampelidæ – à Marigny-Brizay, près du Futuroscope –, et du travail qu'y réalise le jeune Frédéric Brochet. Et pas seulement pour choisir le nom des vins.

Au manoir de Lavauguyot, la famille Brochet, héritière d'un tradition viticole, ne travaillait plus qu'un demi-hectare de vigne, le week-end, pour partager quelques bouteilles entre amis. En 1990, l'année de son bac, le jeune Frédéric s'intéresse à l'affaire et améliore considérablement la cuvée. Après une prépa en agronomie, Normale Sup section biologie et biochimie, puis l'Institut d'œnologie à l'Université de Bordeaux, il crée en 1995 Ampelidæ – «de la vigne» en grec – et produit 1 000 bouteilles. En 1996, la famille rachète 8 hectares de vignes voisins. La triple diversité des terrains, situés sur un ancien atoll du Crétacé – acides et riches en silex et grès, très argileux avec de fortes teneurs en minéraux potassiques, et enfin localement très calcaires – permettent de cultiver quatre grands cépages, cabernet, sauvignon, chardonnay et pinot noir.

«J'étais convaincu qu'au prix d'un certain travail, on pouvait faire d'excellents produits dans la Vienne, capables de rivaliser avec les vougeot ou les pouilly-fumé. Mais pour changer la partie, il fallait changer les règles.» Vendange manuelle en caisses de 20 kg, tri sévère à la vigne et au cuvier, fermentation en barriques et élevage sur lies pour les grands blancs, éraflage intégral et longs élevages en barriques pour les rouges – car, pour le jeune vinificateur, *«le bois n'est qu'un outil mais, comme le sel en cuisine, il est indispensable»*. Pour marquer la différence, les vins – uniquement des mono-cépages – sont officiellement des Vins de pays de la Vienne. La gamme des quatre grands vins, «Le C», «Le S», «le K» et «P.N. 1328» pour pinot noir parcelle cadastrée 1328, est complétée par les seconds vins, Cédille, es, Bac et Pinot – étiquetés avec le A Æ d'Ampelidæ –, ainsi que par Marigny-Neuf, rouge ou rosé de gamay typé.

Même la façon dont parle Frédéric Brochet des vins d'Ampelidæ ne ressemble à aucune autre : *«Le S : fond de toile vanillée, premier plan de circonstance sauvignonné, bois de buis, pointe d'asperge. Mûr, décloisonné. Allant. Du gnac. Double balance, trame duveteuse, juteux. Temporisation puis débourrage explosif sur un retour extraordinaire. Tout le panache du cépage sauvage. Et du silex, on allait oublier le silex. Génotype : pur sauvignon, vignes de trente ans, macération, élevage en bois français et russe de un et deux ans. Bâtonnage neuf mois. Ses poules : mousseline de choux-fleurs, asperges vinaigrette (avis aux candidats), Brochet au beurre blanc, il faut bien que tout le monde passe à la casserole.»* Et les résultats soutiennent effectivement d'élogieuses comparaisons. Aujourd'hui, tous les millésimes ont presque entièrement trouvé preneurs, chez les restaurateurs et en majeure partie à l'exportation. ■

Anjou
fruit et plénitude

A Saint-Martin-de-Sanzay, petit village des Deux-Sèvres, le Puy du Mont, son belvédère et les vignes de chenin et chardonnay surplombent toute la région. Plus loin, la terrasse de graviers des Vezelles est encépagée de cabernet franc et de cabernet sauvignon. Les parcelles ont été sélectionnées par Olivier Chartrain, propriétaire et viticulteur du domaine du Belvèdère, une vingtaine d'hectares en Appellation d'origine contrôlée (AOC) Anjou. Celui-ci a repris, il y a dix ans, après des études d'œnologie, le vignoble de son grand-père et a investi dans un matériel à la pointe de la technique. *«Toute la récolte est vendangée à la main. Un effort payant, surtout pour les années difficiles.»*

Le pressoir pneumatique, doux et lent, permet d'obtenir des jus plus clairs, avec plus de potentiel. Les blancs et les rosés sont mis en bouteilles au printemps. Pour les rouges, l'élevage est d'au moins un an en cuve, puis en foudre.

Le domaine du Belvédère produit un anjou blanc sec, auquel *«le chardonnay apporte une rondeur et le chenin plus d'élégance et de nervosité»*, fruité dans sa jeunesse, qui ne demande généralement qu'à s'épanouir. Dans les meilleures années, l'anjou blanc vinifié en moelleux, soutiendrait sans rougir la comparaison avec un montlouis. L'anjou rouge (cabernet franc et cabernet sauvignon), aux arômes de fruits rouges, est un vin léger et friand, à boire dans les cinq ans. Mais le millésime 1997 se révèle équilibré, avec une finale onctueuse, et le 1995, plus charpenté et plus tannique, mérite encore d'être gardé. ■

Thouarsais
arômes et expression

Un blanc sec 1997 au nez très floral, équilibré et long en bouche, un blanc demi-sec au nez fruité, très aromatique, gras et encore plus long en bouche : qu'il soit vinifié en sec ou demi-sec, le chenin ou pinot de la Loire, cépage de l'Anjou et du Saumurois dont sont issus ces deux vins de Michel Gigon, propriétaire-récoltant à Oiron dans les Deux-Sèvres, réserve de belles surprises. *«Sur le sol argilo-siliceux du Thouarsais, Vin délimité de qualité supérieure (VDQS),* note Michel Gigon, *le chenin donne des vins souples, à boire jeunes, alors que sur le tuffeau de Saumur, il donne des vins plus nerveux.»* L'exploitation a été créée en 1895 par son grand-père et depuis qu'il a pris sa retraite, c'est son fils François qui assure la relève. *«A partir du cabernet franc et du cabernet sauvignon, nous produisons, après macération durant 10 jours, le rouge «breton» – nom local –, corsé et un peu épicé. Il se boit légèrement frais, entre 12 et 14 °C. Quant au gamay noir à jus blanc, il donne un vin de style primeur, gouleyant, à boire dans l'année.»* Les vendanges se font à la main, en cagettes pour le gamay, suivies d'un tri pour le demi-sec, suivies de méthodes de vinification traditionnelles. ■

Les saveurs du chenin d'Oiron, avec Michel Gigon et son fils, François.

Olivier Chartrain dans ses vignes, le domaine du Belvédère.

Le commerce des vins joua un rôle économique important dans le Poitou du XIIe au XVIIe siècles, car la production, dépendante des évêchés de Saintes et de Poitiers, suppléait parfois à la défaillance des vignobles de la Seine ou de Bourgogne, expédiée via La Rochelle vers les Flandres ou l'Angleterre. Si, au début du siècle dernier, le vignoble de la Vienne couvrait encore 35 000 hectares, l'appellation Haut-Poitou (45 communes dans la Vienne et 2 dans les Deux-Sèvres) ne représente plus que 419 hectares, et l'appellation Thouarsais (16 communes dans les Deux-Sèvres) seulement 21 hectares.

ACADÉMIES MUSICALES DE SAINTES

Sous la direction artistique de Philippe Herreweghe, ce festival donne à entendre «cinq siècles de musique contemporaine» (lire p.76), du 14 au 25 juillet. Parmi les invités, citons Paul Van Nevel, Jonathan Nott et l'Ensemble Modern, Marcel Ponseele, Roberto Festa et l'Ensemble Daedalus, Marcus Creed et le Rias Kammerchor, Christophe Coin, le Quatuor Hagen, Pierre Hantaï, Joël Cohen et The Boston Camerata. Le dernier soir, Philippe Herreweghe dirige *La Création* de Haydn.

Tél. 05 46 97 48 48

DE BOUCHE À OREILLE

Le festival de musiques traditionnelles et métissées permet encore cette année de découvrir des artistes ignorés des médias. Du 12 au 22 août, à Parthenay et en Gâtine, autour d'un axe de travail privilégié : la voix. Au programme, une création collective, *Occitania... qu'es aquo ?*, mêlant les genres musicaux avec Massilia Sound system, Nux Vomica, La Talvera et Gacha Empega, mais encore des chants et improvisations musicales de Xavier Vidal, Jean-François Prigent et Alberte Forestier ou un spectacle de contes avec L. Andersen, M. Barthélémy, B. Bidaude, G. Bigot, M. Bouhet et G. Gonsolin.

Tél. 05 49 94 90 70

AU FIL DE LA SÈVRES ET DU THOUET

Quatre lieux sont investis par le festival Correspondances... au fil de la Sèvre et du Thouet qui a lieu jusqu'au 30 juillet. L'abbatiale de Saint-Jouin-de-Marnes, le château et la collégiale d'Oiron et l'église Saint-Sauveur reçoivent les polyphonies médiévales de l'ensemble Witiza, les musiques du siècle d'or espagnol avec l'Ensemble Jacques Moderne, l'ensemble polyphonique corse A filetta, des polyphonies géorgiennes ou le chœur basque d'hommes Coro Easo.

Tél. 05 49 65 21 99

COGNAC, CITÉ DU BLUES

Du 29 juillet au 1er août, le festival Blues Passion investit différents lieux de Cognac. Au Théâtre de la nature se succèdent Dana Gillepsie, Buddy Guy, Syl Johnson, Janice de Rosa, Big Lucky Carter, Lucky Peterson, Eugène Hideaway Bridges Band et Dr John. Toute la nuit, sur la scène West rock, inaugurée en 1998, concerts et bœufs sont au programme avec notamment Nightporters, Flyin'saucers et John Mooney. Un Magic Mirror et un bâteau de croisière sur la place du Solençon accueillent notamment Angelina Grimshaw et Kelly Joe Phelps.

Tél. 05 48 45 32 17 28

FESTIVAL L'INATTENDU

Du blues américain ou de la musique berbère dans la cathédrale de La Rochelle, c'est «L'inattendu» Du 14 au 17 juillet, ce festival organise cinq spectacles qui font entendre des musiques du monde. Peïo Serbielle ouvre la série de concerts et spectacles avec *Pays basque... Terre de chant*, une comédie musicale et théâtrale.
Défenses d'éléphants, de Gilles Olivier, ou *Migrations Marinas* de Miqueu Montanara, qui met en scène des artistes hongrois, slovaques, tunisiens, et un invité exceptionnel, Arthur H, sont à découvrir.

Tél. 05 46 41 14 68

MUSIQUE EN RÉ

Le festival consacre six dates en juillet, les 19, 20, 22, 23, 29 et 30 à la musique baroque, de chambre et à l'orchestre de chambre à cordes Contrastes.
Les 4, 5, 8, 9, 10, 11, 12 et 13 août, l'Orchestre symphonique de jeunes en Ile de France donnent huit concerts parmi lesquels *Les Quatre Qaisons* de Vivaldi, le concerto pour piano n°21 de Mozart ou *Le Lac des cygnes* et *Casse-Noisette* de Tchaïkovski.
Concerts à Saint-Martin, La Flotte, Sainte-Marie, Saint-Clément, Ars en Ré, La Maline et Touristra.

Pages réalisées par Marie Martin

Le jazz éclectique

«Lorsque l'on évoque le jazz, la musique noire américaine des années 50 vient d'abord à l'esprit. Aujourd'hui, il existe une scène européenne très active, avec une vision peut-être plus contemporaine. Notre volonté est d'être le plus éclectique possible», explique Nicolas Durand, qui fait partie de la trentaine de bénévoles du festival *Jazz au fil de l'eau*. La 13e édition a lieu à Parthenay du 9 au 17 juillet.
Mélange d'artistes reconnus, comme le violoniste Didier Lockwood, et de musiciens réputés dans le milieu du jazz, mais peu médiatisés, le festival offre un voyage autour du monde et dans l'histoire du jazz. Iva Bittova, actrice-musicienne, très rare en France, joue en solo ses comptines tchèques. Le Hongrois Akosh Szelevenyi se produit avec celui qui l'a découvert, Bertrand Cantat, le chanteur de Noir Désir. Des créations ont été commandées à plusieurs artistes. François Corneloup Trio, en résidence cette année dans les Deux-Sèvres, implique une quarantaine de musiciens. Fabrice Barré, clarinettiste et Eric Brochard, contrebassiste, ainsi que Sophie Agnel, pianiste et Bruno Chevillon, contrebassiste, se produisent en duo. *A ciel ouvert* est un spectacle dirigé par Yves Rousseau, contrebassiste, et Franck Tortiller au vibraphone. Richard Galliano et Michel Portalvoyagent des Balkans au Sertao et du tango argentin au musette.

Tél. 05 49 64 24 24

L'ÉTÉ DES ORGUES

Poitiers possède cinq orgues aux sonorités différentes. Tout l'été, des concerts gratuits sont programmés à Notre-Dame-la-Grande (orgue contemporain), à la cathédrale Saint-Pierre (orgue classique de F.H. Clicquot), à Sainte-Radegonde (orgue contemporain) et à Saint-Hilaire (orgue romantique).

Tél. 05 49 41 21 24

FESTIVAL D'AUTOMNE À FONTAINE-LE-COMTE

Trois concerts sont donnés dans la charmante abbatiale de Fontaine-le-Comte, petite commune du District de Poitiers, du 24 au 26 septembre. Le festival invite l'Ensemble de trompettes de Lyon, le quatuor Arpeggione de Jérôme Pernoo et l'Ensemble vocal Venance Fortunat.

Photo page de gauche : Didier Lockwood invité du festival Jazz au fil de l'eau à Parthenay.
Ci-dessous : Joël Suhubiette dirige l'Ensemble Jacques Moderne, invité au festival Correspondances... au fil de la Sèvre et du Thouet.

LES JEUDIS MUSICAUX EN PAYS ROYANNAIS

Pour la dixième année, les églises romanes résonnent tous les jeudis soirs, jusqu'au 2 septembre, dans les vingt communes du Pays royannais. Des musiques traditionnelles aux concerts classiques, une large palette de styles sont représentés. Au programme : l'Ensemble vocal de l'Abbaye-aux-Dames, Arcante, le Trio jazz tzigane, Francis-Alfred Moërman ou encore le quatuor à cordes Castagneri.

Tél. 05 46 05 37 42

ATOUT ARTS

Tourné vers les musiques actuelles et du monde, le festival Atout Arts 99 présente, du 16 juillet au 6 août à Thouars, des groupes et artistes en devenir. Dix soirées en plein-air avec, entre autres, les groupes Raï Kum, Ramsès, de l'accordéon revisité version rock et accompagné de saxo, guitare, batterie et basse, ou encore Orange Blossom et Ganoub, à l'intersection des musiques ethniques, de la pop anglaise et de la technologie de pointe.

Tél. 05 49 66 24 24

Gérard Proust – NR

2000, année de la musique en Poitou-Charentes

Chaque année, le premier dimanche de juin, la rencontre régionale des musiciens amateurs au château d'Oiron démontre à quel point la passion de la musique est partagée. Près de 10 000 personnes se retrouvent pour le plaisir de jouer ensemble et pour les autres, d'écouter des formations inconnues, de découvrir des musiques différentes. Poitou-Charentes est aussi une terre fertile en festivals de premier plan, des musiques traditionnelles et musiques du monde aux Académies musicales de Saintes, du jazz aux Francofolies. C'est donc en musique que la Région Poitou-Charentes a décidé d'entrer dans le prochain siècle. «La musique est capable de traduire tous les sentiments, elle est le reflet de l'âme, rappelle Jean-Pierre Raffarin, président du Conseil régional. La musique ouvre sur la multiplicité des cultures. *2000, Année de la musique en Poitou-Charentes* sera le temps de la célébration du troisième millénaire, sur une volonté festive et créative, pour que les joies dominent les craintes, pour valoriser la création artistique, signe de liberté et de vie, pour marquer notre volonté d'ouverture sur le monde par la perception des musiques du monde.» Toutes initiatives confondues : plus de 2 000 concerts résonneront en l'an 2000.

COUP DE CHAUFFE INVESTIT LES JARDINS

Rencontre du théâtre et des arts de la rue, la 5e édition du festival de Cognac a lieu les 3 et 4 septembre. Chaque année, un lieu est investi de manière inédite par les nombreux spectacles proposés. Par exemple, la compagnie Carabosse, et ses 800 pots de feu, transporte le spectateur dans un jardin imaginaire et hors du temps. *Les Festins poétiques*, création contemporaine de la compagnie Myriam Doodge & Lola Muanc, fait revivre les anciennes festivités des solstices et équinoxes.

Tél. 05 45 82 32 78

ESCALES MAROCAINES À LA ROCHELLE

De juillet à septembre, La Rochelle consacre de nombreuses manifestations au Maroc. Des expositions, «Artistes singuliers d'Essaouira», «Les Carnets d'Eugène Delacroix», mais aussi des concerts dans le cadre des Francofolies – avec Gnawas Ouled Marrakech – ou du festival de l'Inattendu avec un «Voyage musical et spirituel», la création d'un jardin des senteurs et des épices marocaines au cœur de la ville et la célébration de l'arrivée de la caravane de l'Atlas avec un défilé de cavaliers et l'installation de tentes berbères dans différents quartiers de la ville.

Tél. 05 46 51 51 51

FESTIVAL DE THÉÂTRE À SAINT-JEAN-D'ANGÉLY

L'abbaye royale de Saint-Jean-d'Angély accueille, du 20 juillet au 6 août, un festival de théâtre qui prend de l'ampleur chaque année. C'est le Théâtre de Poitiers qui assure la production déléguée. Cinq spectacles sont à l'affiche : *Un riche, trois pauvres*, de Louis Calaferte, mise en scène d'Hélène Ninérola (un coup de cœur de France Inter) du 20 au 25 juillet, *La Fin d'un monde ou presque*, texte et mise en scène de Christian Caro avec Serena Compagnie, le 26 juillet et le 6 août, *L'Opérette imaginaire* de Valère Novarina, mise en scène de Claude Buchvald, du 3 au 6 août, et deux spectacles du Footsbarn Travelin, *Don Juan* d'après Molière, du 26 au 28 juillet, et *Le Conte d'hiver* de Shakespeare, le 29 juillet.
Le festival est agrémenté d'apéritifs-concerts gratuits avec Le Karak de Donf, les 24 et 25 juillet, Le Jeune Orchestre Atlantique dirigé par Benoît Weeger, le 24 à 17h. D'autre part, des ateliers sont ouverts à tous et des stages aux lycéens et enseignants de la région.

Tél. 05 46 32 68 87

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM

«Depuis 27 ans, le festival de La Rochelle a adopté la position du dilettante. [...] Le dilettante est avant tout un homme de curiosité. [...] Il est intimement persuadé que le cinéma est le plus sûr garant de la mémoire du temps. [...] Il veut comparer, il veut comprendre, il veut aussi se donner l'illusion du bonheur. C'est dans ces dispositions-là que nous essayons d'aborder un film», écrit Jean-Loup Passek, directeur du Festival international du film de La Rochelle.
Du 25 juin au 5 juillet, des rétrospectives d'Anna Sten et d'Orson Welles et des hommages, en leur présence, à Joao Botelho, Jamoril Jires, Michele Placido, Micheline Presle et Pierre Salvadori sont programmés.

Tél. 05 46 51 54 00

LYRIQUE EN LOUDUNAIS

Le chant choral est le thème du 4e Festival lyrique en Loudunais. De Haydn à Mozart, en passant par un hommage à Francis Poulenc, trois concerts ont lieu les 3, 9 et 16 juillet à l'Espace Sainte-Croix de Loudun, avec notamment un chœur de jeunes femmes et de chambre contemporain, Mikrokosmos.

Tél. 05 49 98 70 44

JEUX TRADITIONNELS À GENÇAY

La Marchoise, à Gençay, organise son 5e festival du jeu populaire et traditionnel, du 6 au 15 août 1999. Au programme : une exposition, une conférence amusante donnée par Bruno Fukligni, diplômé de l'Institut politique de Paris, sur l'histoire des monarchies privées, les principautés de fantaisie et autres républiques pirates, un tournoi de jeux et une création théâtrale d'enfants du centre culturel La Marchoise.

Tél. 05 49 59 32 68

FESTIVAL DES JEUX À PARTHENAY

Avec plus de 1 000 jeux et jouets mis à la disposition du public gratuitement, le Festival des jeux de Parthenay est devenu une référence en matière de manifestation ludique. Du 3 au 18 juillet, plus de 130 000 visiteurs sont attendus.

Tél. 05 49 94 94 20

JEUX SANTONS

Quatorze groupes venus d'Europe, de l'Océan indien, d'Afrique, d'Asie et d'Amérique préparent la 27e édition du festival de folklore mondial de Saintes du 14 au 24 juillet.

Tél. 05 46 74 47 50

SON ET LUMIÈRE AU CHÂTEAU DE PEYRAS

Une centaine d'acteurs font revivre l'histoire moyenageuse du château de Peyras, à Roumazières-Loubert, lors des spectacles son et lumière jsuqu'au 25 juillet. Inédits chaque année, ces spectacles ont reçu le premier prix des meilleures animations patrimoine en Poitou-Charentes en 1996 et 1998. Les faits historiques et les coutumes évoqués sont tirés des archives.

Le lys et le léopard, spectacle de cet été, se déroule au XIIe siècle et retrace des épisodes de la vie de Richard Cœur de Lion.

Tél. 05 45 71 72 30

CONFOLENS INNOVE

Avec des pays tels que le Rwanda, le Vietnam, le Chili ou l'Egypte, le 42e festival de Confolens, qui se déroule du 7 au 15 août, s'ouvre à des troupes encore inconnues en France comme l'Ensemble national de Hanoï qui effectue sa première prestation internationale.

Une soirée de création musicale, *La java des Gaspard*, place l'accordéon en vedette et permet d'écouter Marc Perrone ou encore l'Irlandais Conor Kean. Le groupe Tri Yann, invité vedette du festival, donne un grand concert de world music.

Tél. 05 45 84 00 77

FOLKLORE ENFANTIN

Venus du monde entier, 400 enfants chanteurs, danseurs et musiciens participent à la 12e édition des rencontres folkloriques enfantines du 10 au 14 juillet à Saint-Maixent.

Tél. 05 49 05 54 05

FOLKLORE À FOURAS

Du 16 au 20 août, Fouras accueille sept groupes pour son 4e festival de folklore. Pami eux, Les Cosaques russes, Hora de Jérusalem et le Ballet exotic de Martinique.

Tél. 05 46 84 03 31

DU PIMENT À MONTGUYON

Plus de 650 artistes du monde entier sont présents au 21e festival de Montguyon du 27 juillet au 1er août. Thème de cette année : Caribana, Viva la salsa !

Tél. 05 46 04 10 60

MUSIQUES ET DANSES DU MONDE

Airvault se transforme en cité cosmopolite du 2 au 14 juillet, accueillant des groupes de Yakoutie, du Mexique, de la République de Sakha, de la Corée du Sud, de la Colombie et du Pérou.

Tél. 05 49 64 73 10

HUMOUR ET EAU SALÉE

Le 14e festival Humour et eau salée se déroule à Saint-Georges-de-Didonne du 16 au 19 juillet. Nombreuses animations dans les rues et le «village pipole».

Tél. 05 46 06 87 98

FESTIVAL AU CHÂTEAU DE MONTGUYON

Des ténèbres à la lumière est un spectacle son et lumière présenté le 7 août prochain sur les remparts du château féodal de Montguyon. Ce projet a reçu, en 1999, le trophée de la meilleure initiative culturelle pour la mise en valeur et l'animation d'un patrimoine architectural.

Un autre spectacle, *Le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle vers la cité des étoiles*, est présenté le lendemain. Toutes sortes d'animations dans le style moyenageux, tournoi chevaleresque, ripailles et feu d'artifice sont également prévus.

Tél. 05 46 04 19 31

Ensemble folklorique de Russie invité au festival de Confolens et dans d'autres villes de la région.

BALADES EN BALLON

Chaque soir, du 21 au 25 juillet, quinze ballons s'envoleront de six communes différentes autour de Châtellerault. C'est la 5e édition de Balades en ballon. Des animations sont organisées après l'envol.

CHÂTELLERAUDAIS AU FIL DE L'EAU

Autour du thème de l'eau, Châtellerault et plusieurs communes alentours traversées par la Vienne, le Clain ou l'Auzon s'associent, du 6 au 20 août, pour proposer différentes manifestations.

Le lancement officiel de l'opération intitulée «Châtelleraudais au fil de l'eau» a lieu sur l'esplanade de la Manu avec un spectacle du Cirque à bâtir. Le village d'Archigny accueille une pièce de théâtre, *La grande traversée*. Soirée guinguette, chants marins, spectacle de contes et randonnées sont également au menu.

FESTIVAL DE L'ACCORDÉON

Le 1er août est consacrée à l'accordéon à Salles-Lavalette. Dès 9h30, les accordéonistes sont invités à se faire connaître. Après un déjeuner champêtre, le festival sera ouvert par André Blot, vedette internationale, et se terminera par une soirée dansante animée par René Grolier.

Tél. 05 45 60 33 91

ANNIVERSAIRE

Le 10e anniversaire du port de plaisance de Saint-Denis-d'Oléron est l'occasion, cette année, d'inaugurer les 6 et 7 août la nouvelle base nautique Eric Tabarly. Confection de cerfs-volants, chants marins, baptêmes de plongée et exposition de maquettes de bâteaux sont prévus.

Tél. 05 46 47 95 53

FESTIVAL AU VILLAGE

Musiques d'ici ou d'ailleurs, cirque, danse et théâtre, le Festival au village, du 3 au 11 juillet à Brioux-sur-Boutonne, en Pays mellois, présente de nombreux spectacles tels que Le Taraf de Haïdouks, de la musique tzigane, *Crocos dits*..., des contes pour enfants ou du théâtre-humour avec une pièce de l'inénarrable Jean-Pierre Bodin, *Parlez pas tout bas*.

Tél. 05 49 27 09 62

AQUAROCK VOYAGE AU-DESSUS DES MERS

Dédié aux musiques actuelles et aux disciplines associées (danse, arts de la rue), Aquarock organise son 5e festival en Pays mélusin, du 26 au 28 août.

Trois voyages au-dessus de l'Atlantique et de la Méditerranée transportent le public dans différentes atmosphères. Une soirée hip-hop est suivie le lendemain par des concerts reggae, ragga-dub, puis rock et musiques métissées. Des têtes d'affiche, comme Ekova, Fabulous Trobador ou Zurribanda, se mêlent aux jeunes musiciens à qui l'occasion est donnée de rencontrer leur public. Une «skate core party», rencontre entre la musique hard-core, le skateboard et le roller, est prévue à Coulombiers.

Un village est dédié aux pratiques culturelles alternatives, espace d'échanges sur ce thème mais aussi de prévention sur les pratiques à risque des jeunes.

Tél. 05 49 89 07 55

Sébastien Laval

Nicolas Jules cœur de chanteur

Devant sa chevelure blonde en bataille et son joli minois, on lui donnerait le bon Dieu sans confession. La scène est son paradis et en quelques années, Nicolas Jules semble en avoir naturellement trouvé la clé. Remarqué au chantier des Francofolies en 1998, découverte du Printemps de Bourges 1999, ce jeune Mélusin de 26 ans gagne ses premiers lauriers.

Après avoir chanté dans deux groupes de rock, il crée un trio en 1997 avec Emmanuelle Bercier (chant, harmonica, percussions) et Dav-Ton (contrebasse). «Cette formation intimiste permet une plus grande liberté sur les plans scénique et de l'écriture. J'avais envie de rendre les textes plus intelligibles.» Nicolas écrit des chansons comme d'autres font des mots croisés. Il associe les mots et les combine pour les faire sonner juste. Le sens est secondaire. «J'ai toujours écrit des chansons, explique-t-il. La première est née après avoir écouté Higelin et Gotainer. Celle-ci n'a jamais dépassé le stade du papier.» Inutile de chercher là une influence. Celles de Nicolas Jules sont aussi confuses et mélangées que ce que ses oreilles ingurgitent depuis qu'il est ado : Pink Floyd, Brassens, Sarclo…

Sa voix grave et posée égrène les mots qui nous embarquent dans une valse métaphysique. On a tendance à le classer dans la catégorie des néo-réalistes. Haussement d'épaules à peine agacé : «La chanson réaliste, c'est Fréhel ou Damia, ça n'a rien à voir avec moi !» Rien à voir en effet avec les ballades empreintes d'humour, les jeux de scène complices, les histoires sans queue ni tête, le penchant naturel du trio pour l'autodérision. Cet étiquetage discutable n'empêche pas le groupe de jouer autant dans des théâtres confinés que des bars de rugbymen, des salles de concert surchauffées ou des cabarets intimes. Repérés par un premier CD autoproduit, *De l'oreillette au ventricule*, Nicolas Jules et ses acolytes sont sur le chemin de la reconnaissance. «J'attends que vienne notre heure, l'âme comme un charbon rouge», chante Nicolas Jules. Le cœur ardent…

Laurence Chegaray

Photo ci-contre : Nicolas Jules, qui se produit aux Francofolies de La Rochelle, le 16 juillet à 18h, en première partie de Mathieu Boggaerts.

Francofolies : plus jeunes

La quinzième édition des Francofolies, du 13 au 18 juillet, fait le pari de la jeunesse. Les stars consacrées, qui venaient courir le cachet à La Rochelle sans toujours faire salle comble, et dont les prétentions financières pesaient lourdement sur les comptes du festival, laissent la place cette année aux valeurs montantes de la scène francophone. Johnny, ne sera pas là, Julien Clerc et Véronique Sanson non plus. Mais Zazie, Manau, Matmatah, Zebda, Pierpoljack et Faudel seront sur la grande scène de l'esplanade Saint-Jean d'Acre. Et les sons venus d'ailleurs seront davantages représentés, avec le groupe anglosuédois The Cardigans et, côté latin, Carlinhos Brown, Hidegar Maracay et Oscar d'Leaon. Nouveauté encore, la dernière soirée, dimanche 18, sera entièrement consacrée au hip-hop. Place aux jeunes donc, ce qui n'empêchera sans doute pas Higelin ou Nougaro de venir faire un bœuf un soir ou l'autre, le souci de renouvellement n'étant pas incompatible avec le respect des traditions.

Tél. 05 46 50 55 77 – http://www.francofolie.fr – 3615 Francofolies

LE SACRE DU NOMBRIL DE YANNIK JAULIN

Yannick Jaulin vient de recevoir le grand prix national de la culture dans la catégorie «Innovation culturelle». Ce prix décerné par Catherine Trautman rend hommage à un artiste confirmé et à un jeune talent dans sept autres domaines : musique, lettres, arts du spectacle, films et images, arts plastiques, architecture, patrimoine et musées. Acteur et chanteur de contes sur rythmiques rock ou populaires, Yannick Jaulin a créé en 1990 à Pougne-Hérisson en vendée, avec piquant,»Le Nombril du monde» et lancé en 1996 l'Atelier Paroles de rue.

RÉGATES DE VIEUX GRÉEMENTS

Vers 15h30, le 12 août, de vieux gréements partent de la petite plage de Saint-Trojan-les-Bains, sur l'île d'Oléron, pour rejoindre quelques heures plus tard le port de la petite ville balnéaire. Eglades de moules, groupes folkloriques, jazz et feu d'artifice accompagnent la manifestation.

Tél. 05 46 76 00 86

Parce que l'identité régionale se forge par les livres autant que sur le terrain, et qu'une partie de la mémoire collective leur est due, voici quelques moments d'histoire littéraire : chronologie subjective et lacunaire, en vue d'idées de lecture ou de recherches chez les bouquinistes.

1799 : La naissance de Balzac, cette année-là (dont on célèbre donc le bicentenaire) rappelle qu'Angoulême reçut plusieurs fois sa visite, dès 1831 ; il y écrivit *Le Médecin de campagne*, et la ville lui inspira de nombreuses scènes pour *Les Illusions perdues*.

1806 : naissance à Jarnac de J.-H. Burgaud des Marets (mort à Paris en 1873), linguiste et écrivain prolixe, éditeur de Rabelais, de fables en patois charentais.

1816 : naissance à Saintes d'Emmanuel Gonzalès (mort à Paris en 1882), journaliste et auteur notamment du roman, *Les Frères de la côte*, un titre que reprendra Conrad.

1822 : naissance à Saint-Jean d'Angély du poète André Lemoyne (mort à Paris en 1907), fondateur en quelque sorte d'une veine maritime de la poésie charentaise.

1823 : Alfred de Vigny vient pour la première fois au Maine-Giraud, près d'Angoulême.

1832 : naissance à Saujon d'Emile Gaboriau (mort à Paris en 1873), «inventeur» du roman judiciaire sinon policier avec *L'Affaire Lerouge*, 1866 (c'est Jonzac qu'il dépeint dans *La Corde au cou*, 1874).

1838 : le 10 mars, Stendhal fait étape à Angoulême, qu'il compare à Pérouse en Italie : «sourcils admirables des femmes»…

1843 : Victor Hugo, s'en revenant d'Oléron avec Juliette Drouet, s'arrête à Rochefort, le 9 septembre. Il y apprend en lisant le journal, au Café de l'Europe (actuellement Café de la Paix), la mort par noyade de sa fille Léopoldine et de son gendre, à Villequier.

Thierry Girard

La promenade au phare de Fromentin

On connaît *La Promenade au phare*, roman de Virginia Woolf. Celle que fit Eugène Fromentin au phare des Baleines, à la pointe de l'île de Ré, est peu connue. Le Rochelais visita l'île pour la première fois en octobre 1862 (son roman *Dominique* étant paru en feuilleton quelques mois plus tôt), et prit des notes en vue d'un article jamais paru.

«26 octobre.
Phare des baleines
D'Ars au phare des Baleines.
C'est dimanche. La campagne est vide. La messe à peine finie, on entend sonner les vêpres dans les villages. Le ciel est entièrement couvert, une pluie épaisse et fine s'interpose entre les plus courts horizons comme une brume. La campagne est horriblement triste, dépouillée, mouillée, comme inhospitalière. Des marais, des vignes, des champs enfouis sous les mauvaises herbes. Il n'y a de différence quant à l'aspect qu'entre la couleur fauve des pampres déjà fanés et le vert frais des herbes. La route qui de Saint-Martin court aux Baleines s'allonge avec des circuits à travers la campagne plate et uniforme. Elle est luisante et blanche et miroitante en s'imbibant. Le long cordon de dunes se resserre, on sent que l'île s'étrangle et va se terminer en pointe. Les villages, longue agglomération de maisons basses blanchies, reliées par des murs en pierre sèche, tout cela pâle et triste et sans aucune couleur. Des moulins, de rares meules de paille d'orge. Au loin droit en face de la route, la haute tour doublée de la vieille tour, le pied dans des massifs verts.
Les femmes en mantes noires avec leurs doubles coiffes de futaine jaunâtre, des parapluies, vont à l'église de...
Des troupes d'enfants propres, en tenue de dimanche, stationnent à l'angle des chemins, et jouent au palet sur la place de l'église.
La tour. Belle entrée. Jardin anglais en triangle, la base à la côte, s'appuyant aux tamarins de droite et de gauche qui bordent la falaise en dune. A peine a-t-on le pied dans le jardin, à l'abri des massifs, qu'on entend de l'autre côté des massifs la mer qui gronde. Murceinture continu, blanchi, crépi, irréprochable. Au-dessous une pente de dune, un cordon de sable (plage) et le flot. Lourd, irrégulier, fort solennel.»

(Extrait des *Œuvres complètes*, éd. La Pléïade établie par Guy Sagnes, Gallimard, 1984)

Ces pages ont été réunies et présentées par Jean-Paul Bouchon, éditeur de récits de voyage rares ou saugrenus (aux éditions du Paréiasaure, Poitiers), et Alain Quella-Villéger, historien, notamment biographe de Pierre Loti (Pierre Loti, le pèlerin de la planète, Aubéron, 1998).
Ils ont ensemble publié en 1995 l'anthologie *Gens de Charentes et de Poitou* (Paris, Omnibus, 1081 p.).
Avec Claude Deméocq, ils animent à Poitiers la revue *Les Carnets de l'exotisme* (Le Torii éditions) et ont réuni le volume collectif d'anthologie, Via Poitiers (Atlantique-Le Torii, 1998).

Victor Hugo, de Rochefort à Marennes et Oléron

C'est à Rochefort et au retour d'un court séjour sur l'île d'Oléron que Victor Hugo apprend la noyade de sa fille Léopoldine et de son gendre, Charles Vacquerie, à Villequier (septembre 1843). Bien que la narration de son séjour lui soit antérieure (elle est extraite d'une lettre à ses proches, rassemblée avec d'autres dans un volume inédit et posthume intitulé *Voyages*, paru en 1891), une intense tristesse baigne le récit qu'il a consacré à sa lente progression vers l'île, au temps de la malaria et du bagne militaire.

«On n'arrive pas aisément sur l'île d'Oléron. Il faut le vouloir. On ne conduit ici le voyageur que pas à pas ; il semble qu'on veuille lui donner le temps de réfléchir et de se raviser.
De Rochefort, on le mène à Marennes, dans une façon d'omnibus qui part de Rochefort deux fois par jour. C'est une première initiation.
Trois lieues dans les marais salants. De vastes plaines où s'élèvent, comme deux obélisques dans un cimetière, les beaux clochers anglais à aiguilles de pierre de Moise et de Marennes ; tout le long de la route, des flaques d'eau verdissante ; à tous les champs, qui sont des marais, d'énormes clôtures cadenassées ; aucun passant ; de temps en temps un douanier le fusil au poing debout devant sa cabane de terre et de broussailles avec un visage blême et consterné ; pas d'arbres ; nul abri contre le vent et la pluie si c'est l'hiver, contre le soleil si c'est la canicule ; un froid glacial ou une chaleur de fournaise ; au milieu des marais, le village malsain de Brouage enfoncé dans son carré de murailles, avec ses ruines du temps des guerres de religion, ses maisons basses, blanchies comme les sépulcres dont parle la bible, et ses spectres qui grelottent devant les portes en plein midi. C'est là le premier trajet. [...]
Le pertuis de Maumusson est un des nombrils de la mer. Les eaux de la Seudre, les eaux de la Gironde, les grands courants de l'Océan, les petits courants de l'extrémité méridionale de l'île pèsent là à la fois de quatre points différents sur les sables mouvants que la mer a entassés sur la côte et font de cette masse un tourbillon. Ce n'est pas un gouffre, la mer paraît plane et unie à la surface, à peine y distingue-t-on une flexion légère ; mais on entend sous cette eau tranquille un bruit formidable.
Tout gros navire qui touche le pertuis est perdu. Il s'arrête court, puis il s'enfonce lentement, s'enfonce toujours et décroît de hauteur peu à peu. [...]
Rien ne peut arrêter dans son mouvement lent et terrible la redoutable spirale qui a saisi le navire. Cependant les embarcations qui calent peu l'eau traversent hardiment le pertuis. Sans danger, vous disent les marins. [...]
Le soir de mon arrivée à Oléron, j'étais accablé de tristesse. Cette île me paraissait désolée, sinistre, et ne me déplaisait pas. Je me promenais sur la plage, marchant dans les varechs pour éviter la boue. Je longeais les fossés du château. Les condamnés venaient de rentrer, on faisait l'appel, et j'entendais leurs voix répondre successivement à la voix de l'officier inspecteur qui leur jetait leurs noms. A ma droite les marais s'étendaient à perte de vue, à ma gauche la mer couleur de plomb se perdait dans les brumes qui masquaient la côte. [...] Ce soir-là tout était pour moi funèbre et mélancolique. Il me semblait que cette île était un grand cercueil couché dans la mer et que cette lune en était le flambeau.»

Châtelaillon vue par Gaston Chérau

La Saison balnéaire de Monsieur Thébault, roman de début de Chéreau (1902), n'a pas le cadre deux-sévrien ou berrichon des œuvres de sa maturité, si ce n'est pour son point de départ. M. Thébault, conseiller municipal d'une ville qui ressemble à Saint-Maixent, découvre en compagnie de son épouse les charmes et les risques d'un séjour à Chateloripeaux, *la perle de l'Océan*.

«Brûlé par le soleil qui lui frappait directement la peau, il se promena sur le plancher de l'établissement, considéra la mer dans laquelle il allait entrer, sourit à cette agréable pensée et, se reprochant de ne s'être pas encore regardé dans son costume, revint à sa cabine. Il décrocha la petite glace à reflet bleu d'acier, la plaça sur l'étagère du coin, près d'un peigne qui n'avait pas l'air de servir tous les jours, et chercha à s'y voir.
La glace déformait.
Il se rapprocha ; vit son cou, dégagé de tout artifice et se complut à le regarder.
Une remarque lui vint à l'esprit : il comprenait, maintenant, pourquoi les femmes se décolletaient. Elles étaient ainsi plus désirables.
Il pencha la glace et aperçut son corps, moulé dans le jersey. Eh ! Eh ! il y a des athlètes qui seraient rudement heureux d'avoir sa ligne !
[...] Mme Thébault, en un costume classique de baigneuse de corpulence généreuse, apparut dans l'encadrement de la porte.
Il se retourna et réprima un recul d'étonnement.
Sa femme, gênée de ne sentir presque aucun vêtement sur elle, lui demanda comment il la trouvait.
– «Ah ! ma pauvre amie ! – lui répondit-il, – ça ne te va pas mal... Mais quand on porte ces bonnets imperméables, on ressemble toujours à un pompier.»

TAINE À ROYAN

D'un voyage dans le Sud-Ouest et les Pyrénées, Hyppolite Taine rapporte des impressions qui, réunies, deviendront le *Voyage aux Pyrénées* (1855). Sur le chemin des centres de cure en vogue ou débutants, ce voyageur systématique et dépourvu de toute fantaisie s'accorde une escapade à Royan, alors simple village.

«Le bateau s'amarre à une estacade, sous un amas de maisons blanches : c'est Royan. Voici déjà la mer et les dunes ; la droite du village est noyée sous un amas de sable ; là sont des collines croulantes, de petites vallées mornes, où l'on est perdu comme dans un désert ; nul bruit, nul mouvement, nulle vie ; de pauvres herbes sans feuilles parsèment le sol mouvant et leurs filaments tombent comme des cheveux malades ; de petits coquillages blancs et vides s'y collent en chapelets, et craquent avec un grésillement, partout où le pied se pose ; ce lieu est l'ossuaire de quelque misérable tribu maritime. Un seul arbre peut y vivre, le pin, être sauvage, habitant des forêts et des côtes infécondes : il y en a ici une colonie ; ils se serrent fraternellement, et couvrent le sable de leurs lamelles brunes ; la brise monotone qui les traverse, éveille éternellement leur murmure ; ils chantent ainsi d'une façon plaintive, mais avec une voix bien plus douce et bien plus harmonieuse que les autres arbres ; cette voix ressemble au bruissement des cigales, lorsqu'en août elles chantent de tout leur cœur entre les tiges des blés mûrs.»

Un amour de Fromentin

Elle s'appelait Jenny-Caroline-Léocardie Chessé, fille de capitaine au long cours née à l'île Maurice en 1817, et mourut dans sa 28e année, ayant entre-temps épousé un monsieur Béraud. Elle habitait le quartier Saint-Maurice, près de La Rochelle, en face de chez Eugène Fromentin, lorsque celui-ci se mit à l'aimer passionnément. Elle devint Madeleine, idéalisée dans *Dominique*.

«Madeleine n'était jamais venue aux Trembles, et ce séjour un peu triste et fort médiocre lui plaisait pourtant. Quoiqu'elle n'eût pas les mêmes raisons que moi pour l'aimer, elle m'en avait si souvent entendu parler, que mes propres souvenirs en faisaient pour elle une sorte de pays de connaissance et l'aidaient sans doute à s'y retrouver bien.
«Votre pays vous ressemble, me disait-elle. Je me serais doutée de ce qu'il était, rien qu'en vous voyant. Il est soucieux, paisible et d'une chaleur douce. La vie doit y être très calme et réfléchie. Et je m'explique maintenant beaucoup mieux certaines bizarreries de votre esprit, qui sont les vrais caractères de votre pays natal.»
Je trouvais le plus grand plaisir à l'introduire ainsi dans la familiarité de tant de choses étroitement liées à ma vie. C'était comme une suite de confidences subtiles qui l'initiaient à ce que j'avais été, et l'amenaient à comprendre ce que j'étais. Outre la volonté de l'entourer de bien-être, de distractions et de soins, il y avait aussi ce secret désir d'établir entre nous mille rapports d'éducation, d'intelligence, de sensibilité, presque de naissance et de parenté, qui devaient rendre notre amitié plus légitime en lui donnant je ne sais combien d'années de plus en arrière.
J'aimais surtout à essayer sur Madeleine l'effet de certaines influences plutôt physiques que morales auxquelles j'étais moi-même si continuellement assujetti. Je la mettais en face de certains tableaux de la campagne choisis parmi ceux qui, invariablement composés d'un peut de verdure, de beaucoup de soleil et d'une immense étendue de mer, avaient le don infaillible de m'émouvoir. J'observais dans quel sens elle en serait frappée, par quels côtés d'indigence ou de grandeur ce triste et grave horizon toujours nu pourrait lui plaire. Autant que cela m'était permis, je l'interrogeais sur ces détails de sensibilité tout extérieure. Et lorsque je la trouvais d'accord avec moi, ce qui arrivait beaucoup plus souvent que je ne l'eusse espéré, lorsque je distinguais en elle l'écho tout à fait exact et comme l'unisson de la corde émue qui vibrait en moi, c'était une conformité de plus dont je me réjouissais comme d'une nouvelle alliance.»

LA FEMME AU BAIN

Le thème de la femme au bain est un leitmotiv de la peinture et de la littérature au XIXe siècle. Le poète André Lemoyne, avocat reconverti dans l'imprimerie et devenu archiviste de l'Ecole nationale des Arts décoratifs à Paris, reste un authentique poète saintongeais. Le poète en donne une vision épurée presque chaste, où l'eau, miroir et complice, apporte une note troublante :
«Une femme apparut (venant on sait d'où)
Sur le bord de l'étang, jeune et belle inconnue [...]
La femme voulut prendre un bain, après sa course
Dans cette eau vierge et bleue où pas un être humain
N'avait trempé l'orteil, ignorant le chemin [...]
Vite elle déchaussa son petit pied charmant
(Tout en elle était pur, tout en elle était chaste)
Interrogeant des yeux la haute forêt vaste,
La blonde abandonna son dernier vêtement
Et sur un fond vert sombre apparut toute blanche...»

Le Grand Meaulnes à Rochefort

En juin 1905, à Paris, un jeune homme de dix-huit ans tombe amoureux d'une passante, qu'il suit, poursuit, retrouve et perd : il s'appelle Henri-Alban Fournier et écrira par et pour elle *Le Grand Meaulnes*, signé Alain-Fournier. Elle s'appelle Yvonne Toussaint de Quièvrecourt, est fiancée, et deviendra une héroïne romanesque : Yvonne de Gallais.
On sait peu en revanche qu'ils se retrouvèrent, et que ce fut à Rochefort, en 1913. Un ami lui ayant signalé que la famille Toussaint de Quièvrecourt résidait dans cette ville, où le père était contrôleur général de la Marine depuis 1908, Fournier accourut, début mai 1913, rencontra la jeune sœur, puis revint deux semaines plus tard. Désormais mariée, venue de Toulon pour passer quelques jours chez ses parents, Yvonne lui donne quelques chastes rendez-vous dans le jardin de la Préfecture (dit jardin de la Marine). Son amour est trop grand pour elle, qui n'offre place qu'à une amitié ambiguë, et part vivre avec son mari à Brest. Rentré à Paris, Fournier a cet ultime soupir : «Il y a un seul être au monde avec qui j'eusse aimé passer ma vie. J'ai revu le visage de la Beauté, de la Pureté et de la Grâce.» Lorsqu'il publie en octobre suivant *Le Grand Meaulnes*, il le lui adresse. Aucune réponse. Alain-Fournier meurt au front.

Pour en savoir plus, lire dans *Roccafortis*, Rochefort, n° 16, septembre 1995, l'article de J.-P. Galtier, et addenda du n° 17, janvier 1996.

Le jardin de la Marine vers 1920.

C. Gozzi, coll. part.

1890 : Pierre Loti publie *Le Roman d'un enfant*, suivi en 1919 de *Prime jeunesse*, œuvres autobiographiques à la recherche d'un temps charentais perdu.

1896 : André Theuriet (1833-1907), venu en vacances en 1851 en Poitou, auteur du *Fils Maugars* (1879), dont l'action balzacienne se situe à Civray, sous le Second Empire, préside à Niort le congrès de la Société d'ethnographie et d'art populaire.

1899 : Le poète Victor Segalen (1878-1919), futur romancier des *Immémoriaux*, vient à Rochefort voir un ami médecin de marine ; il sera affecté à l'hôpital maritime en octobre-novembre 1914.

1900 : Paul Claudel séjourne à l'abbaye de Ligugé, en septembre. Huysmans l'y a précédé en 1898 (lire *L'Oblat*).

1901 : *L'Oiseau d'orage*, de Marcelle Tinayre (1870-1948), romancière féministe liée à Barbezieux et co-fondatrice du Prix Femina, se passe à Oléron, où sa mère, Louise Chasteau, à ses heures également écrivain, s'était retirée en 1894, à Saint-Trojan.

1902 : on joue au théâtre *La Mérine à Nastasie* [La marraine d'Anastasie], classique de la littérature picto-saintongeaise, par le Dr Jean Athanase.

1903 : naissance à Saint-Fort-sur-Gironde de Pierre-Henri Simon (1903-1972), chroniqueur littéraire remarquable, le «Mauriac charentais», auteur notamment d'*Elsinfor* (1956) et du tryptique *Figures à Cordouan* (entre 1960 et 1971) ; il évoque notamment le village de Corme-Royal, près de Saintes, dans *La Sagesse du soir*...

1906 : le Prix Goncourt couronne les frères Jean et Jérôme Tharaud (des «Charentais» d'Angoulême, bien que nés à Saint-Junien), auteurs notamment de *La Maîtresse servante* (1911).

1908 : arrivée à Poitiers de Jean-Richard Bloch (1884-1947), qui se fixe définitivement en Poitou, ce «col de la civilisation» qui lui inspirera, au milieu d'un œuvre féconde d'intellectuel, de riches récits, dont *Matin à Lusignan* (1931, repris dans *Destin du siècle*).

1844 : Eugène Labiche situe un acte de comédie-vaudeville à Châtellerault : *Deux papas très bien ou la grammaire de Chicard*.

1852 : Hyppolite Taine est nommé professeur à Poitiers : il dressera de cette cité, dans ses *Carnets posthumes*, un portrait en noir et blanc redoutable.

1856 : naissance à Marennes d'un poète-relieur fort estimable, Henry Mériot (mort en 1938), qui animera à Rochefort la revue littéraire *La Feuille rose*, et correspondra beaucoup avec ses contemporains des lettres parisiennes.

1861 : Eugène Pelletan (1813-1884), qui fut député et ministre, déjà auteur d'un intéressant *Jarousseau, pasteur du désert* (1852, à Saint-Georges de Didonne), publie *Naissance d'une ville* (il s'agit de Royan). Cette année-là, l'historien Jules Michelet (1798-1859) publie *La Mer*, écho d'un séjour à Saint-Georges-de-Didonne en 1859.

1862 : *Dominique*, d'Eugène Fromentin (La Rochelle, 1820-1876), paraît dans la *Revue des Deux Mondes*. Le voyageur d'*Une année dans le Sahel* (1858) restera l'auteur d'une vie dans le marais, et d'un grand roman d'amour définitif.

1863 : Andersen, l'auteur des *Contes*, traverse notre région s'en venant de Bordeaux, et s'arrête à Poitiers les 15-17 janvier.

1864 : naissance à Ruelle-sur-Touvre (Angoulême) d'André Chevrillon, dont l'œuvre orientaliste marquera la Belle Epoque.

1877 : Henry James fait étape en Poitou (voir son *Voyage en France*).

1879 : un roman anonyme paraît : *Aziyadé*. Avec cette apparence de «turquerie» commence la carrière littéraire de Pierre Loti.

1888 : Victor Billaud, poète et animateur à Royan de *La Gazette des Bains*, initie Emile Zola à la photographie. Des photographies attestent d'excursions communes du côté d'Arvert, où l'on voit aussi François Coppée, André Lemoyne, etc.

Marc Deneyer

PIERRE LOTI A LA ROCHE-COURBON

Première fois, dans l'herbe

L'Aunis-Saintonge fut pour Pierre Loti une école d'exotisme, mais aussi de sensualité. Il a conté, dans *Prime jeunesse* (1919), ce que fut sa première expérience amoureuse, près de Saint-Porchaire où sa sœur habitait, dans les bois du château de la Roche-Courbon (alors en ruines, mais qu'il contribuera à sauver en 1910), aux abords du lieu mystérieux dit «Bouil bleu». Loti alors n'avait pas seize ans.

«J'étais venu m'installer là, dans la nuite verte, parce que je savais qu'elle y cueillait d'habitude ses joncs ; pour me donner contenance, j'avais apporté mes crayons et mon bloc de dessin, et, rien qu'en l'apercevant de loin arriver de son allure souple, par le sentier le long des rochers en muraille, j'avais pressenti la minute suprême qui finirait ma vie d'enfant.

En effet, si ce n'était pas moi qu'elle voulait, pourquoi s'approchait-elle ainsi, cauteleusement, sans me quitter des yeux, mais avec les petits détours d'un chat qui craint d'effaroucher sa proie ?... Je commençais de trembler et de ne plus me sentir maître de moi-même ; quand enfin elle s'arrêta tout près, tout près en faisant mine de s'intéresser surtout à mon crayonnage, je m'enhardis jusqu'à prendre sa main, qu'elle laissait pendante, presque à toucher mon carton, – sa petite main moricaude, experte à commettre des vols dans les fermes aussi bien qu'à tresser des roseaux en paniers.

Au lieu de se dérober, et toujours sans rien dire, elle m'attira imperceptiblement comme pour m'indiquer de me lever, – et je me levai, docile, la tête maintenant tout à fait perdue, pris du délicieux grand vertige que je connaissais pour la première fois ; debout maintenant devant elle, j'enlaçai sa taille de mes bras, tandis qu'elle passait les siens autour de mon cou. Elle gardait toujours son même sourire de consentement moitié moqueur et son même silence. Jamais encore je n'avais entendu le son de sa voix, quand ma bouche s'appuya éperdument sur la sienne, ce qui fit passer dans tout mon corps comme le tremblement d'une grande fièvre ; je crois que nous chancelions tous les deux, l'un cherchant à entraîner l'autre sans trop savoir où, mais l'un et l'autre souhaitant, avec une muette complicité, de trouver quelque recoin plus inviolable encore, dans ce ravin dont l'enchevêtrement ombreux était pourtant déjà une suffisante cachette.

Le grand secret de la vie et de l'amour me fut donc appris là, devant une de ces entrées de grotte qui ressemblent à des portiques de temple cyclopéen ; c'était parmi des scolopendres et des fougères délicates ; pour tapisser la terre sur laquelle nous étions étendus, il y avait des mousses de variétés rares et comme choisies ; des branchettes de phyllirea formaient des rideaux à notre couche, et au-dessus de nos têtes, les fines libellules impondérables, assemblées sans frayeur, jetaient parmi les feuilles leurs étincellements de pierreries...»

1911 : Pierre Jean-Jouve, qui vit à Poitiers de 1910 à 1915, publie son premier roman, *La Rencontre dans le carrefour*, et ses premiers poèmes.

1913 : René Boylesve, Tourangeau (1867-1926) passé par Poitiers, publie *Mesdames Desblouze*, souvenirs d'adolescence triste.

1920 : Prix Goncourt pour *Nêne*, de l'instituteur Ernest Pérochon (né à Courlay en 1885, mort en 1942), auteur déjà d'un classique du bocage : *Les Creux de maisons* (1913).

1921 : *Valentine Pacquault*, de Gaston Chérau (né à Niort en 1872, mort à Boston en 1937), académicien Goncourt, réunit les lieux qui lui sont chers, de Saint-Maixent au Berry, de Niort à Poitiers, mais son roman *Champi-tortu* (1906) est emblématique du régionalisme deux-sévrien.

1923 : François Poché (né à Cognac en 1877, mort à Vichy en 1944), reçoit le Grand prix de littérature de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre, notamment des *Poésies charentaises* (1930).

1926 : Georges Simenon découvre l'île d'Aix. En 1930, il s'installe près de La Rochelle pour trois ans, revient en 1938 à Nieul-sur-Mer. Son œuvre est truffée de références à cette région maritime.

1928 : Louis Perceau, ami de Guillaume Apollinaire et auteur avec lui d'une célèbre bibliographie des Livres de l'enfer (érotique), publie dans le journal socialiste des Deux-Sèvres, *Le Travail*, ses *Contes de la pigouille* consacrés aux personnages du Marais poitevin.

1930 : Prix Goncourt pour *Malaisie*, de Henry Fauconnier (1879-1973), le meilleur Goncourt depuis sa création selon Maeterlinck.

1933 : Le tonnelier Pierre Boujut fait de Jarnac une capitale de la poésie en lançant la revue *La Tour de feu*. Cette année-là, Geneviève Fauconnier (1886-1969), sœur de Henry Fauconnier et comme lui de Barbezieux, reçoit le Prix Femina pour son roman *Claude*. Elle poursuivra, avec *Pastorale* (1942), une délicate chronique saintongeaise et féminine.

Marc Deneyer

Histoires d'eau...

Le Poitou-Charentes est un pays d'eaux, et d'histoires d'O. Aux amours, il faut ajouter un monde de femmes mystérieuses ou fantastiques, qui en peuplent l'imaginaire sinon les rues. Marais salants, marais galants ? Le marais, pour les romantiques, est un lieu ambivalent, irréel, incertain, évanescent, glauque, angoissant, qui inquiéta autant Victor Hugo traversant celui de Marennes en 1843 qu'il fascina définitivement Hortense Dufour, originaire de Marennes, dans *Le Bouchot* (1983).

Ce roman, à une époque où aucun pont ne reliait le continent à l'île ou ne passait la Seudre, commence sur le pont transbordeur de Martrou (là où dansèrent en 1966 *Les Demoiselles de Rochefort*), mais la danse y est mentale, celle de l'évasion, «toutes les routes du monde». Sur la rive gauche, en revanche, le marais envase les maisons autant qu'il enlise les esprits ; l'atmosphère est lourde : «un magnifique roman sur la mer et sur les marais, où les personnages sont plus que jamais voués et sacrifiés à l'eau avec tout ce que cela suppose de souffrances et de joies» (G. Calonnec). Le mystère des sentiments est ici chez lui, comme déjà Kléber Haedens l'avait analysé dans *L'Eté finit sous les tilleuls*. Dans un village, entre Marennes et Le Gua, où l'ennui et l'immobilisme cernent tout, même les rêves et la souffrance, même les bateaux qui dorment sur l'eau plate autour des cabanes à huîtres.

Dans le marais, pour Hortense Dufour, Brouage «est comme un conte de Perrault, avec des châteaux qui n'ont qu'une façade», Brouage fantastique ébrouant un passé mirifique, Brouage-la-morte pourrait-on dire pour détourner un titre de Rodenbach, vaisseau-fantôme au cœur d'un plat pays salé.

L'eau du rivage marin, qui fait tant rêver les baigneurs d'aujourd'hui voués à l'héliotropisme de la saison balnéaire, a beaucoup inquiété. La poétique de l'eau (étudiée, pour l'Aunis-Saintonge, par Geneviève Calonnec, thèse de doctorat, Angers, 1993), développe un registre de souffrances, de dangers, de ressacs sombres, de profondeurs angoissantes, d'aspects mortifères, de méduses et autres mollusques visqueux qui peuplent encore la tradition légendaire et les toponymes. Les monstres aquatiques ne manquent pas, mais aussi de mystérieuses nymphes d'eaux claires ou sirènes désirables, qui sont parfois, sauvageonnes des grèves, pilleuses d'épaves ou sorcières vengeresses. On pense à la «naufrageuse de l'île de Ré», la belle et rousse Rahulf qui choisit ses amants parmi les rescapés, puis les expédie du haut d'une falaise ! Il suffit de lire les différents volumes de contes et légendes pour s'en convaincre, par exemple celui de Henry Mériot – un classique de 1936 – et la nouvelle «La Repentie» près de La Rochelle.

L'océan attire et fait peur. Nicole Avril publia en 1981 *La Disgrâce*. Sur une plage d'Aunis (elle est originaire de La Rochelle) a lieu une noyade de jeune femme qui est en même temps une rédemption tragique, et qui rappelle un curieux poème de Fromentin, de même que la mort du héros dans *La Jeune Fille du yacht* (1930), où le cadavre a une «étrange splendeur» sous la radieuse lumière insulaire. Ce roman nous conduit à son auteur Maurice Renard, l'un des fondateurs de la science-fiction française, dont une anthologie a réuni justement les *Contes atlantiques et autres histoires mystérieuses* (éd. Local, 1998) qui se passent dans l'île d'Oléron. ***J.-P. B.***

Les trois capitales du mystère sont charentaises

Comme certains pays ont trois capitales, une capitale historique, une capitale économique et une capitale administrative, le roman de mystère, pour reprendre un terme des années 30 où les genres divers qui le composaient n'étaient pas encore clairement isolés, s'ancre triplement dans les Charentes.

Ainsi, c'est à Saujon qu'est né Emile Gaboriau (1832-1873), créateur du roman judiciaire, ancêtre du roman policier, et auteur à ce titre d'une mémorable *Corde au cou*, située à Sauveterre, en Saintonge, bourg imaginaire, derrière lequel se cache Jonzac, où les siens s'étaient en définitive établis. Saujon-Jonzac, l'axe historique autour duquel tourne, sans le savoir souvent, le petit monde du polar, qui se retrouve annuellement à quelque distance de là, dans la cité médiatique de Cognac. Il y a là des hasards qui ressemblent à une logique supérieure...

Mais puisque nous sommes à Jonzac, restons-y. C'est en effet la capitale administrative du mystère. Si Gaboriau y a vécu, c'est à Champagnac, tout près de là, qu'est né le 2 août 1893 Régis Messac, mort ultérieurement en déportation. Messac – qui a également écrit des romans d'anticipation remarquables – est en effet l'auteur de deux thèses fondatrices soutenues en 1929 à la Sorbonne, et intitulées respectivement *Le Détective Novel et l'influence de la pensée scientifique* et *Influences françaises dans l'œuvre d'Edgar Poë*.

On voit bien par ailleurs les raisons qui font de La Rochelle une capitale économique du roman de type policier. Les hauts-fourneaux de la maison Simenon y ont tourné à plein durant de nombreuses années. C'est là que le père des *Maigret*, qui résidait quant à lui à Marsilly puis à Nieul-sur-Mer, a écrit et situé bon nombre de nouvelles et de romans, et tout particulièrement ses *Fantômes du Chapelier*, promenade non seulement dans les tréfonds de l'âme humaine, mais également dans une La Rochelle nocturne, glauque et brouillardeuse. ***J.-P. B.***

Marc Deneyer

Morgan, un Anglais à Jarnac

Le romancier britannique Charles Morgan (1894-1958), qui eut son heure de gloire littéraire (Prix Femina franco-britannique 1930) est volontiers associé à «l'école de Barbezieux» des Chardonne et autres Fauconnier, puisqu'il fut traduit par Germaine Delamain et séjourna à plusieurs reprises, durant les années 30, en pays de Jarnac. Son roman *Le Voyage* (1945) en restitue l'écho régional pour une action se situant vers 1880, mais avec parfois des connotations mystérieuses.

«Victor possédait le génie du soupçon, une certitude invincible de la bassesse humaine. Il s'était fait un art de connaître les appétits et les craintes de chacun, hommes et femmes ; il collectionnait et connaissait les secrets ; il obtenait d'autant plus de succès qu'il était un honnête maître chanteur. Jamais il ne bavardait sans raison et, payé pour garder le silence, il se taisait. Ces qualités lui avaient permis de tendre sur Roussignac et les environs un filet d'autoritarisme mesquin. Il connaissait les infidélités des épouses, les malhonnêtetés des commis, jusqu'aux hontes angoissées des enfants, et il en trafiquait comme seul peut le faire un homme dont l'avarice est le moindre vice. Il tenait à l'argent, non pas en avare, ni pour ce qu'il peut procurer, mais comme preuve de son triophe et de la soumission obtenue. Exiger un payement d'une femme effrayée lui procurait le plaisir qu'éprouvait un snob recevant une nouvelle décoration ou bien un pédant obtenant un diplôme ; sans utilité aucune, cela représentait le succès, un titre à sa propre estime, et l'estime de soi lui était nécessaire comme un narcotique pour sa haine de soi.

Il donnait un nom à cet enchevêtrement de pressions obscures et de trafics secrets. C'était son système, «le système Vincent», et il gouvernait son secret empire avec la fierté d'un Talleyrand ; il écrivait un journal qui, lorsque la postérité le découvrirait, lui vaudrait l'immortalité d'un Fouché. Les plus intrigants sont ceux qui restent inconnus. Les autres se lassent du secret dont leurs intrigues dépendent, ils sont avides d'obtenir cette notoriété qui, en elle-même, leur est fatale, et Victor haïssait Barbet parce qu'il restait sourd à sa méchanceté, agissant en toutes choses comme si le système Vincent n'existait pas.»

1935 : *Goupi-Mains rouges*, de Pierre Véry (1900-1960), évoque le pays charentais de la forêt de la Braconne dans un roman adapté au cinéma par Jacques Becker en 1943.

1936 : Le Front populaire et ses plages de congés payés, inspire Georges Limbour (1900-1970), poète surréaliste amoureux d'Oléron («Sentiras-tu que dans cette île, j'ai connu le plus grand bonheur ?»). Son *Conte d'été* (1939) évoque par exemple la plage de Domino.

1938 : Jacques Chardonne, fils du producteur de cognac et poète Georges Boutelleau, célèbre *Le Bonheur de Barbezieux*.

1939 : mort à l'hôpital de Rochefort du romancier Maurice Renard, l'un des chefs de file de la science-fiction française, né à Châlons-sur-Marne en 1875, et auteur de nombreuses nouvelles consacrées à l'île d'Oléron, où il est inhumé (à Dolus).

1940 : naissance à Poitiers de l'écrivain Jean Demélier.

1943 : Maurice Fombeure (né en 1906 à Jardres, élevé à Bonneuil-Matours, près de Poitiers, mort à Paris en 1981), sensible aux forêts et paysages du Poitou, célèbre cette année-là *Ceux du pays d'Ouest*, au moment où Maxence Van der Meersch évoque le marais d'Aunis et l'arrière-pays de Saint-Jean-d'Angély dans *Corps et âmes*.

1945 : l'écrivain britannique Charles Morgan, traduit par Germaine Delamain (sœur de Jacques Chardonne) publie *Le Voyage*, où Roussignac masque Jarnac, au temps de la crise du phylloxera.

1954 : Mort de Maurice Bedel (né en 1884) dans sa propriété de La Genauraye, proche de Châtellerault. Prix Goncourt 1927 pour *Jérôme 60° latitude nord*, il avait publié en 1935 une *Géographie de mille hectares* célébrant le pays châtelleraudais, «région de fine civilisation».

1960 : Dominique de Roux publie *Mademoiselle Anicet*, un premier roman – entre Giraudoux et Sagan –, dont l'action commence dans un train qui s'arrête à Saintes.

1962 : Françoise Sagan fait jouer à Paris *Les Violons parfois*, pièce dont l'action se déroule à Poitiers.

1966 : Prix Interallié pour *L'Eté finit sous les tilleuls* de Kléber Haedens, une chronique sans concessions entre Seudre et Oléron, une «Madame Bovary d'aujourd'hui».

1972 : Georges Pérec, qui n'est pas encore venu en Deux-Sèvres, crée sur France-Culture un mémorable *Souvenir d'un voyage à Thouars*.

1980 : Une partie du roman turc du romancier Nedim Gürsel, *Un long été à Istanbul*, se passe à Poitiers.

1981 : Prix des Maisons de la Presse et Prix du Livre Inter pour *Les Demoiselles de Beaumoreau*, de Marguerite Gurgand : une chronique villageoise du bas-Poitou entre 1804 et 1820.

1982 : Prix du Livre Inter pour *Le Bouchot* d'Hortense Dufour.

1985 : Prix Médicis pour *Naissance d'une passion*, de Michel Braudeau, niortais d'origine, dont les débuts du roman évoquent une enfance royannaise.

1986 : Régine Deforges, qui a beaucoup célébré ses attaches avec Montmorillon et la vallée de la Gartempe, reprend dans *La révolte des nonnes* des événements poitevins de 589, déjà évoqués par Rachilde en 1905 dans *Le Meneur de louves*.

1987 : Daniel Reynaud, poète de la Charente, publie *Pourriture noble*.

1994 : Madeleine Chapsal traite de L'Inondation de Saintes.

1995 : Denis Montebello publie *Bleu Cerise* au Temps qu'il fait (Cognac).

1996 : l'écrivain Jean-Claude Pirotte, installé à Angoulême, évoque cette cité d'adoption dans *Un voyage en automne*.

1997 : *Lieu-dit* de Raymond Bozier : une lourde atmosphère rurale avec cochons dans un hameau du Poitou. Prix de l'Office du Livre en Poitou-Charentes et Prix du Premier roman.

1999 : bicentenaire de la naissance à Mauzé-sur-le-Mignon de René Caillié.

Marc Deneyer

Angoulême

ANGOULÊME, POITIERS, LE MARAIS POITEVIN, LA ROCHELLE

Un circuit initiatique

On partira d'Angoulême, le coffre de la voiture rempli de livres. Sortir ici l'intégrale de Balzac. Les références à Angoulême et à la Charente y sont multiples, l'ambition étant un des ressorts essentiels de l'œuvre balzacienne, et Balzac ayant organisé autour de deux Charentais, Eugène de Rastignac et Lucien de Rubempré, sa réflexion par l'exemple sur les ambitieux. Si le temps manque, on pourra se limiter à un sous-thème, le point de départ des ambitieux, et à deux romans *Les Illusions perdues* pour Lucien, et *Le Père Goriot* pour Eugène : L'Houmeau, et la campagne entre Angoulême et Ruffec.

«– C'est un homme de l'Houmeau ! En dessinant la position de la noblesse en France et lui donnant des espérances qui ne pouvaient se réaliser sans un bouleversement général, la Restauration étendit la distance morale qui séparait, encore plus fortement que la distance locale, Angoulême de l'Houmeau... L'habitant de l'Houmeau ressemblait assez à un paria.»

«Son père, sa mère, ses deux frères, ses deux sœurs, et une tante dont la fortune consistait en pensions vivaient sur la petite terre de Rastignac. Ce domaine d'un revenu d'environ trois mille francs était soumis à l'incertitude qui régit le produit tout industriel de la vigne, et néanmoins il fallait en extraire chaque année douze cents francs pour lui. L'aspect de cette constante détresse... enfin une foule de circonstances inutiles à consigner ici décuplèrent son désir de parvenir et lui donnèrent soif des distinctions.»

Si on a le temps on pourra rechercher, affectivement, ou livre en main, deux autres sites romanesquement essentiels.
Pour Lucien cet endroit, une centaine de pas après Mansle, où il se glisse discrètement dans la voiture de Madame de Bargeton en route vers Paris, où
«Là, cher est la vie de gens supérieurs», et où il se retrouve, en sens inverse, dix-huit mois plus tard, pauvre, seul, en dérive, clandestin, à l'arrière d'une calèche qui s'avère être celle de Madame de Bargeton revenant à Angoulême avec son nouveau mari...
Pour Eugène cet embranchement sur la route d'Angoulême à Poitiers, près de Ruffec, confronte le domaine de la famille de Rastignac.

Alfred de Vigny au Maine-Giraud

Entre-temps, on aura naturellement fait un détour vers Blanzac et le Maine-Giraud du cher Alfred de Vigny. Au-delà des souvenirs scolaires, la lecture attentive de son *Journal d'un poète* permettra de constater que ce domaine a été vécu par lui comme un excellent souvenir de jeunesse, une charge onéreuse pour ce qu'il en faisait, mais aussi le point de départ d'une éventuelle carrière politique :

«Les rentes féodales et les prises seigneuriales lui donnaient beaucoup de valeur et épargnaient presque toute la culture. On se promenait à l'ombre des bois, et au bord des eaux ; le revenu arrivait tout seul. La Révolution vient et fait la soustraction de tout revenu...

Si tout cela, du reste, ne rapporte rien, il y a un dédommagement : c'est que les impositions en sont énormes et me donnent le droit d'être député... Cette terre est une sorte de cheval que je nourris chèrement et que je monte une fois en sept ans.»

Il y a loin de Vigny, idéaliste crispé et déçu, à Rastignac, politicien aux idées larges (épouser, à défaut de sa maîtresse, la fille de celle-ci, tout en conservant la maîtresse, bien entendu...). Ce pourquoi Vigny ne fut pas député et que Rastignac devint président du Conseil. Relire en repartant quelques vers de la *Maison du berger*, ancêtre du camping-car, et d'autant plus dans la note de cette journée errante qu'un de ses décors correspond précisément au Maine-Giraud. Pourquoi pas ceux-ci :

«Il est sur ma montagne une épaisse bruyère
Où les pas du chasseur ont peine à se plonger...
...Viens-y cacher l'amour et ta divine faute ;
Si l'herbe est agitée ou n'est pas assez haute,
J'y roulerai pour toi la Maison du berger»

Le Poitiers de Jules Sandeau

Deux romantiques avec un curieux point commun sont liés à Poitiers. Rouvrez donc votre coffre, et dénichez-y *Mademoiselle de la Seiglière* de Jules Sandeau, et *Notes d'un voyage dans l'Ouest de la France*, de Mérimée. L'un et l'autre ont partagé le lit de George Sand et décrit Poitiers. Romanesquement pour Sandeau, architecturalement pour Mérimée. Si vous avez de la chance, il pleuvra et ventera dans Poitiers désert, et vous aurez la satisfaction de pouvoir dire à voix haute les premiers mots – définitifs – de *Mademoiselle de la Seiglière*.

«S'il arrive jamais qu'en traversant Poitiers, un des mille petits accidents dont se compose la vie humaine, vous oblige à séjourner tout un jour en cette ville, où je suppose que vous n'avez ni parent, ni ami, ni intérêts qui vous appellent, vous serez pris infailliblement au bout d'une heure ou deux de ce morne et profond ennui qui enveloppe la province comme une atmosphère et qu'on respire particulièrement dans la capitale du Poitou.»

La cerise sur le gâteau – mais rien n'est moins sûr – serait, pour retrouver également l'ambiance mériméenne, de rencontrer quelques imbéciles ennemis de l'art sur le parvis de Notre-Dame-la-Grande, marmottant en patois des oraisons à la régularité théologique douteuse. A défaut, on se plongera dans sa volumineuse correspondance où il ne dissimule rien de ses impressions sur Poitiers, son conseil municipal, ses curés. Le résultat est à peu près équivalent.

Vous croyiez avoir dit un adieu définitif à Sandeau et à Balzac. Erreur ! De manière inattendue, vous les retrouvez dans le Marais poitevin. Sandeau, qui a vécu sa jeunesse à Niort, et fut, à ses débuts, une des victimes financières de Balzac, y a situé un curieux roman dont le personnage principal ressemble comme un frère niortais à Balzac. Si vous êtes bibliophile, vous avez vraisemblablement dans le coffre *Vie et malheurs de Horace de Saint-Aubin*.
Vous pouvez également – année de la Parité – évoquer le souvenir de la poètesse Elise Moreau, auteur en 1837 des *Rêves d'une jeune fille* (elle avait 24 ans alors) qui enchanta les salons niortais, en particulier celui de la préfecture, et pour cause puisqu'elle y déclarait entre autres vouloir

«...cueillir des fleurs sur la colline
Et puis, à l'heure où le soleil décline
Les offrir au Roi des Français»

avant de faire le bonheur de quelques – trop rares – salons parisiens, et d'y épouser Paulin Gagne, auteur de la *Méthode de Langue Universelle appelée le Gagne Monopanglotte, formée de la réunion de toutes les langues mortes et vivantes,* avant de devenir, le siège de 70 et la famine venus, l'ardent propagateur de la *Théophilantropophagie* (Comment survivre ? En mangeant les plus de soixante ans, improductifs par nature), et courageusement de se porter volontaire pour les avoir dépassés ! Mais ceci est une autre histoire que le trajet entre Niort et La Rochelle ne suffirait pas à conter, d'autant qu'elle serait à vrai dire hors sujet.

Gustave Drouineau, l'oublié

La Rochelle. C'est le moment de donner à ce circuit initiatique le *plus* des voyagistes. Avec décision, vous repoussez au fond de la voiture cet excellent roman historique de Mérimée intitulé *la Chronique de Charles IX*, et dont les derniers chapitres ont pour cadre le siège de La Rochelle. Faites-en autant, et injustement, avec les œuvres complètes de Fromentin en délaissant la recherche in situ de la maison de Saint-Maurice, décrite en sa réalité modeste dans *Une année dans le Sahel,* et qui, dilatée, embellie, devint les Trembles de *Dominique*. Avec une certaine joie hystérique, et dans un grand coup de frein, vous vous immobilisez devant l'hôpital psychiatrique de Lafond, point d'orgue de cette journée.
C'est ici en effet que séjourna pendant quarante années un romantique aujourd'hui oublié mais qui eut son heure de gloire, à rivaliser avec Victor Hugo : Gustave Drouineau (1800-1878), auteur notamment d'un *Don Juan d'Autriche*, drame reçu par acclamations par le comité de lecture du Théâtre-Français, et qui provoqua sa descente aux enfers de la folie. Le même Théâtre-Français, après un tel coup de chapeau, eut en effet la malencontreuse idée de ne pas la jouer et de retenir en revanche le *Don Juan* rival de Delavigne ! Et c'est là qu'il reçut la visite d'un de ses camarades de La Rochelle et des lettres, le boulevardier Aurélien Scholl, à qui il confia qu'il était enchanté de ne pouvoir y écrire, non pas parce qu'il se trouvait ainsi sur la voie de la guérison, mais «parce qu'il n'y a pas assez de mots... plutôt que de parler ne vaudrait-il pas mieux rugir comme le lion ou braire comme l'âne ?».

Jean-Paul Bouchon

RENÉ CAILLIÉ

Mauzé-sur-le-Mignon (Deux-Sèvres) célèbre l'enfant du pays, l'explorateur René Caillié (1799-1838), premier Européen revenu vivant de Tombouctou, à l'issue d'un périple qui le mena de Kakondy (Guinée) à Tanger (Maroc) via le Sahara, en 1827-1828.
A l'occasion du bicentenaire de sa naissance, un éclat tout particulier accompagne cette fidélité à la mémoire. Le 26 juin, on fêta le premier jour d'un timbre postal à 4,90 F, dernier timbre commémoratif libellé exclusivement en francs. Et le 27, Mauzé reçut la visite de Mme Aminata Traoré, ministre de la Culture et du Tourisme malienne. Elle salua en Caillié l'homme de la rencontre avec l'Autre, «sur le chemin de la connaissance et de la reconnaissance mutuelle».
D'autres manifestations auront lieu à l'automne, à Mauzé ainsi qu'à Paris. Un essai biographique paraîtra alors, aux éditions Atlantique, dû à Alain Quella-Villéger.

PIERRE MOINOT

Pierre Moinot, élu en 1982 à l'Académie française est né en 1920 à Fressinnes, dans le pays mellois. Il a bâti, discrètement, une œuvre littéraire de premier plan tout en menant une brillante carrière publique, qu'il a commencée au cabinet d'André Malraux et terminée comme procureur général près la Cour des comptes. *La Chasse royale* et *Le Guetteur d'ombres* (Prix Femina 1979) sont ses romans les plus connus. Pour le dernier, *Le Matin vient et aussi la nuit* (Gallimard, 1999), qui a pour cadre la campagne poitevine de son enfance, Bernard Pivot dit qu'il y a découvert les plus belles pages qu'il ait jamais lues et Angelo Rinaldi, pourtant peu complaisant, fait l'éloge de ce «merveilleux portrait des gens de la campagne [...]. Il n'y a pas de gens simples ; il n'y a que des gens que l'on ne sait pas regarder. Moinot sait depuis toujours et ne s'en vante pas.»

Les Villes et Pays d'art et d'histoire de la région Poitou-Charentes offrent un autre regard sur les ensembles urbains et invitent à la découverte de sites ruraux méconnus

Sébastien Laval

Polychromies de Notre-Dame-la-Grande à Poitiers.

Ombres du soir

Cet été, c'est à la lueur de la torche que les visiteurs peuvent découvrir les églises romanes du pays de l'Angoumois. Et dans les tours de l'ancien château, enserrées dans l'hôtel de ville ou dans les gigantesques ruines de l'abbaye de la Couronne, des acteurs font revivre des personnages historiques dans la pénombre.

Ces circuits nocturnes, programmés dans plusieurs Villes et Pays d'art et d'histoire de la région, permettent aussi d'apprécier la mise en lumière des monuments.

«C'est un moment propice pour laisser courir l'imagination, explique Marie-Gabrielle Giroire, animatrice du patrimoine du pays Montmorillonnais. Les gens plus disponibles s'intéressent aux détails, aux histoires qui se sont déroulées dans des lieux qui semblent anodins le jour et qui deviennent mystérieux la nuit. Et il ne faut pas hésiter à venir avec des enfants, beaucoup plus calmes le soir.»

A Poitiers, les guides commentent les polychromies de Notre-Dame-la-Grande, après la visite du quartier. Un autre circuit se déroule dans le quartier du baptistère Saint-Jean et s'achève par la projection des «fresques de lumière» de Skerzo, sur la façade du monument.

A Montmorillon, à la tombée du jour, la visite se déroule dans les rues «coupe-gorge» des vieux quartiers, près de la Gartempe, et se termine par la découverte des vitraux illuminés de l'église Saint-Martial.

A Parthenay, conteurs et musiciens accompagnent les groupes et leurs guides dans le quartier médiéval Saint-Jacques. Il tient son nom des pèlerins de Compostelle, qui faisaient étape dans la ville et étaient accueillis dans les maisons à pans de bois.

Une animation intitulée «les noctambulations» est programmée dans deux Villes d'art et d'histoire. A Saintes, les visiteurs, éclairés par des bougies et des torches, découvrent l'histoire de l'église Saint-Eutrope, autre lieu prestigieux de pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle, et de son quartier. Dans la cité de Rochefort, «les noctambulations» proposent une approche des demeures et des hommes du siècle des Lumières. Un circuit est aussi prévu sur le chantier de reconstruction de l'*Hermione* et au musée de la Marine.

Alexandra Riguet

UN RÉSEAU RÉGIONAL

Sur les 114 villes ou pays fédérés au réseau national, la région Poitou-Charentes compte
4 Villes d'art et d'histoire, Poitiers, Saintes, Rochefort, Angoulême,
4 Pays d'art et d'histoire, Parthenay, Montmorillon, Nouaillé-Maupertuis, Angoulême,
et 2 Villes d'art, Chauvigny et Montmorillon.
Depuis 1991, un réseau régional a été constitué afin de mieux partager les expériences et de mener des actions communes, notamment l'organisation des formations préparatoires et continues des guides-conférenciers. Le réseau permet aussi d'intervenir dans des domaines extérieurs tels que la sensibilisation des gardiens-guides des monuments privés.

FORUM RÉGIONAL

Fin 1999, le deuxième forum des Villes et Pays d'art et d'histoire se tiendra au Conseil régional, à Poitiers. Il sera question de la mise en valeur du patrimoine urbain, de la notion de pays et du rôle de médiation des animateurs culturels. La réflexion portera sur l'extension de la protection, du monument remarquable à celle de l'ensemble urbain.

DES ANIMATIONS POUR LES ENFANTS

Les animateurs du patrimoine sont aussi chargés de créer et d'animer des activités éducatives pour les jeunes. Des animations et des circuits ludiques sont proposés aux enfants de 6 à 12 ans, à Poitiers, Angoulême, Montmorillon, Parthenay, Rochefort et Saintes.

UNE POLITIQUE D'ACCUEIL

Les Villes et Pays d'art et d'histoire de la région se sont engagés, à moyen terme, à créer un lieu d'exposition permanente présentant l'histoire urbaine et locale. Cet espace existe à Poitiers, Saintes, Rochefort et Angoulême. En outre, certaines villes ont aménagé un lieu d'accueil dans les grands monuments, Saintes dans l'Abbaye-aux-Dames, Rochefort dans la Corderie royale, Chauvigny dans le donjon de Gouzon...
Soulignons aussi la volonté de mettre en œuvre des politiques cohérentes d'aménagement préservant l'authenticité du lieu et valorisant les richesses patrimoniales. Ce qui a permis, notamment, de développer la signalétique du patrimoine et la mise en lumière des monuments.

Marc Deneyer

Ferme du Montmorillonnais.

Déambulations en chœur

Suivre la route des papeteries dans le pays de l'Angoumois, découvrir la vallée des fresques de Montmorillon, l'archéologie industrielle de Chauvigny, la grande aventure maritime de Rochefort, ne sont que quelques-unes des multiples options proposées par les Villes et Pays d'art et d'histoire de Poitou-Charentes. Ce label est décerné par le ministère de la Culture aux municipalités qui se distinguent non seulement par la densité de leur patrimoine, le nombre de leurs monuments inscrits ou classés, mais aussi par leur capacité à répondre aux attentes du public. Les premières conventions ont été signées dans les années 1960, entre la Caisse nationale des monuments historiques et des sites et les Villes d'art. Créé en 1985, le réseau Villes d'art et d'histoire respecte un cahier des charges plus complet sans pour autant remettre en cause l'existence des Villes d'art.

Un animateur du patrimoine est chargé de coordonner les actions engagées dans le cadre de la convention.

Les collectivités doivent recourir à des guides-conférenciers qualifiés, agréés par le ministère de la Culture. Ils ne se contentent pas de faire découvrir les monuments remarquables d'un site. Les visiteurs sont invités à suivre les dédales de rues, à s'interroger sur leurs noms, à observer les détails d'une façade. Des circuits à thèmes proposent de développer un aspect particulier du patrimoine, les lieux insolites, la littérature régionale, une période historique ou la vie quotidienne d'une époque. Cette optique permet de mieux comprendre l'intégration des monuments dans leur environnement.

«L'objectif est d'apprendre aux gens à avoir un regard critique sur l'architecture, explique Christian Gensbeitel, animateur du patrimoine de Saintes et directeur de l'association du patrimoine de Saintonge. Cet éclairage sur les constructions anciennes doit permettre de mieux appréhender l'architecture plus récente.» ***A. R.***

Claude Pauquet

LE PETIT PATRIMOINE PRIMÉ

Ensemble unique en Poitou-Charentes, on trouve près de Moncontour, au nord de la Vienne, une vingtaine de lavoirs perchés sur les rives de la Dive. Témoins de la vie quotidienne des habitants au XVIIIe siècle, ces constructions de pierre aux toits de tuiles ne tomberont pas en ruine. La restauration de cet ensemble (dont le coût est estimé à 46 000 F) devrait commencer prochainement. Grâce au dynamisme des habitants, la petite ville a été distinguée, en juin dernier, par l'opération «Un patrimoine pour demain», organisée par *Pèlerin Magazine,* et a reçu pour cela une dotation de près de 23 000 F. Quinze projets ont été primés en France à l'issue d'une sélection de plusieurs centaines de dossiers.

CONGRÈS SUR LA MISE EN RÉSEAU DU PATRIMOINE MONDIAL DE L'UNESCO

Dans le cadre de l'année du patrimoine en Poitou-Charentes, les 17, 18 et 19 novembre prochains se déroulera au Futuroscope un congrès scientifique réservé aux responsables des sites classés au patrimoine mondial. Organisé par la Région, sous le double patronage du Président de la République française et de l'Unesco, il sera centré essentiellement sur deux grands thèmes : la promotion et la médiation, notamment au travers de l'utilisation des nouvelles technologies de l'information et de la communication. Deux objectifs prioritaires ont été fixés. D'une part la mise en réseau des sites français du patrimoine mondial et l'ouverture à des jumelages avec des sites étrangers, d'autre part la présentation de médiations mises au point par l'Unesco ou par des responsables de sites à destination du grand public, plus particulièrement des jeunes.

INVENTAIRE DU PATRIMOINE

Le volumineux ouvrage Patrimoine de Poitou-Charentes, architectures et mobilier, réalisé par huit auteurs, sept photographes et cartographes de l'Inventaire sous la direction de Yves-Jean Riou, dresse un panorama passionnant de vaste ensembles patrimoniaux de Poitou-Charentes. Ces 425 pages introduisent dans le patrimoine protestant, dans les objets et décors religieux du XIXe siècle, l'architecture rurale, le mobilier rustique, le patrimoine d'école et le patrimoine industriel.
290 F. Diffusion Geste Edition.